

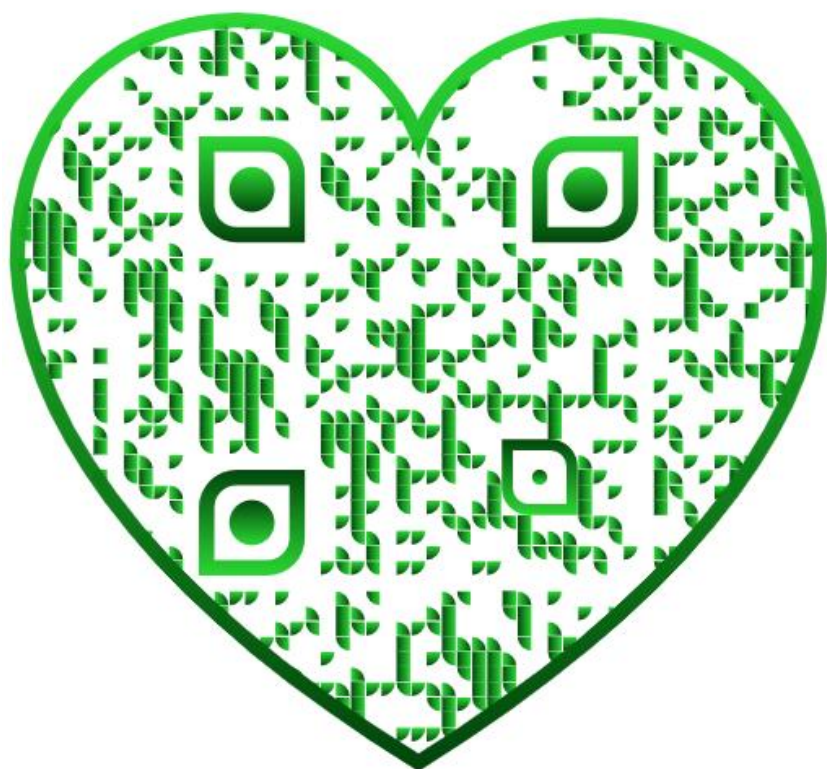
Alina Ghimis

LE LIVRE DES TÉNÉBRES

2- LE ROYAUME DE VALACHIE



Les éditions La Ganloise



Alina Ghimis

LE LIVRE DES TÉNÉBRES

2- LE ROYAUME DE VALACHIE



Les éditions La Gauloise

Le livre des tenebres

Tome II

Le royaume de valachie

Le Livre des Ténèbres

Tome 1. Le Royaume Secret

Editions La Gauloise – 2021

979-10-95453-83-3

Alina GHIMIS

Le livre des tenebres

Tome II

Le royaume de valachie

Roman Jeunesse

Les Editions La Gauloise

Série

Maquette de couverture INNOVISION

Crédit photos Adobe Stock

Tous droits réservés pour tous pays

Copyright 2021 – Les éditions La Gauloise

2474 avenue Emile Hugues, 06140 Vence

ISBN : 978-2-38353-006-0

Le Royaume de Valachie

À la mémoire de ma grand-mère Florina,

la « Magie » de mon enfance



Nice (France) 2 mai 2013

La résidence des jumeaux, Maël et Maïa

La maison était en fête. Une multitude de ballons colorés avaient été accrochés aux palmiers du jardin, comme de jolies boules dans un sapin de Noël. D'autres encore ornaient gaiement la clôture en fer forgé qui entourait la belle propriété, la rendant encore plus accueillante qu'à l'accoutumée.

C'était une chaude journée de printemps, comme la plupart des jours du mois de mai sur la Côte d'Azur. Une agréable brise ballottait dans toutes les directions des guirlandes scintillantes souhaitant un « Joyeux anniversaire Maël et Maïa, 14 ans ! », et répandait tout autour l'alléchante odeur d'une immense *paëlla*, préparée par l'entreprise de restauration sur la terrasse adjacente à la cuisine. Les jumeaux avaient choisi eux-mêmes le menu pour l'occasion : mini-feuilletés au jambon et au fromage, *paëlla* et gâteau d'anniversaire à trois étages, qu'ils avaient préparé et décoré avec leur maman.

Un illusionniste, l'invité spécial du jour, était en train de placer méthodiquement ses accessoires sur une table recouverte d'une nappe noire, en disposant à vue un grand chapeau, une baguette magique, douze cubes colorés avec de grands chiffres, un jeu de cartes et d'autres objets, se préparant ainsi à divertir le jeune public en quête de magie. Avec son smoking bleu marine, son haut-de-forme et ses mocassins assortis, il était indéniablement la principale attraction, et les enfants ne se lassaient pas de le regarder. Un monocycle situé à proximité, avait déjà suscité la curiosité des convives : il était à coup sûr l'un des numéros les plus attendus de la représentation. Serge avait été invité à tous les anniversaires des jumeaux depuis leur entrée à la maternelle. Son spectacle avait évolué au fil des années, mais les acrobaties sur ce véhicule à une roue restaient terriblement divertissantes.

Quelques camarades couraient joyeusement dans la cour jonchée de gazon, d'autres sautaient sur un trampoline et deux garçons s'étaient déjà aventurés dans la piscine, ignorant la température relativement basse de l'eau. Une machine à bulles de savon

fonctionnant en continu, jetant dans les airs des centaines de sphères transparentes.

— Maël, regarde qui est là ! résonna la voix joyeuse de sa mère, qui pouvait à peine couvrir le tumulte de la cour.

Mme Blanchard était sortie sur la terrasse pour superviser les préparatifs et avait remarqué une voiture garée devant le portail. Maël s'arrêta de courir et s'approcha de sa mère, curieux de savoir qui allait le rejoindre. Il rougit instantanément jusqu'aux oreilles en voyant descendre ses copines, Maddalena et Annabella, les jumelles, comme on les surnommait. Ils avaient été ensemble à la crèche, puis à la maternelle, et maintenant à l'école. Maël appréciait particulièrement Maddalena et sa mère ne manquait jamais une occasion de le taquiner à ce sujet :

— Ta chérie est arrivée ! Va lui ouvrir le portail ! continua-t-elle en plaisantant.

Maël ne s'était pas fait prier deux fois : il sortit saluer les filles pour échapper à l'ironie de sa mère. Ses amies lui tendirent des cadeaux, puis se joignirent aux autres invités pour profiter de cet après-midi magique.

Maddalena était une très belle demoiselle à la peau blanche et aux cheveux ondulés qui descendaient jusqu'à la moitié de son dos. Elle les portait presque tout le temps détachés. Des grandes boucles noires encadraient son visage délicat, mettant en valeur ses yeux pénétrants. Quelques taches de rousseur ornaient ses pommettes et se coloraient, devenant rose foncé, à chaque fois qu'elle se sentait intimidée ou embarrassée. La jeune fille avait déclaré son amour à Maël dès qu'elle avait prononcé ses premiers mots, et il l'appréciait énormément. Il était rapidement devenu son protecteur et intervenait dès que quelqu'un l'embêtait dans la cour d'école.

Une fois que le magicien eut terminé son spectacle, sous les applaudissements extatiques des jeunes spectateurs, les invités furent encouragés à participer aux jeux organisés par la mère des jumeaux : course en sac, jeu d'énigme et chasse au trésor. Cette dernière activité avait immédiatement captivé tous les participants et avait duré plus de deux heures, pendant lesquelles les équipes trouvèrent de nombreuses pistes à explorer, mais aussi des indices et des cartes qui les rapprochaient du trésor bien caché. Finalement, l'équipe dirigée par Maël remporta la chasse au trésor, pour le plus grand bonheur de celui-ci. Outre des diplômes, des médailles et des sucreries, Maël découvrit une enveloppe encore scellée qui lui était adressée, dans la malle que sa mère avait cachée à un endroit stratégique.

Il l'examina avec attention pendant quelques secondes, puis lut le nom de l'expéditeur inscrit sur le dessus du courrier : Sasha Marinescu.

Maël leva les yeux, à la recherche de sa sœur, occupée à partager le trésor avec les autres invités. Remarquant l'expression contrariée de son frère, la jeune fille s'approcha et lut à son tour le nom en question. Elle prit l'enveloppe des mains de Maël, se rendit dans sa chambre pour la cacher, puis revint pour continuer à faire la fête avec les autres camarades.

Ils s'amusèrent jusqu'à la tombée de la nuit. Maël et Maïa soufflèrent tour à tour les quatorze bougies, déballèrent les cadeaux et se divertirent avec leurs amis, en essayant de ne pas penser à la mystérieuse lettre. Mais une peur mêlée de curiosité continuait de les tourmenter. Au cours des dix derniers mois, depuis qu'ils avaient quitté la Roumanie,

Ils n'avaient reçu aucun signe de Sasha. Ils ne s'expliquaient même pas comment il avait fait pour trouver leur adresse en France. Plus qu'une carte d'anniversaire, cette lettre leur apparaissait comme un signal d'alarme.

Dès que le dernier invité fit ses aurevoirs, les jumeaux se précipitèrent dans la chambre de Maïa, curieux d'en savoir plus sur l'intrigante missive.

Sur son bureau, la fille prit une paire de ciseaux pour découper l'enveloppe, puis en sortit délicatement une feuille pliée en trois. Maël l'examina quelques secondes, puis se mit à la lire à voix basse.

« Mes chers amis,

J'espère que ces quelques lignes vous parviendront avant qu'une catastrophe ne se produise. Ici, les choses sont graves ! « Vous savez qui » est à nouveau devenu une menace. Encore plus grosse que la première fois ! Je ne peux pas vous donner plus de détails, car je ne sais pas entre les mains de qui cette lettre pourrait tomber, mais vous devez revenir en Roumanie dès que possible. J'ai besoin de votre aide !

Je vous attends !

P.S. Joyeux anniversaire à vous deux !

(Dans l'espoir que vous recevrez mes vœux avant votre anniversaire 😊) »

Maël et Maïa se regardèrent quelques secondes dans le plus grand silence.

— Il va falloir convaincre nos parents de nous laisser chez Papi et Mamie pour les vacances d'été, chuchota Maïa.

— Hum ! Compiqué ! Tu sais qu'ils ont déjà prévu un séjour en Corse, ajouta Maël, désespéré.

— Oui, mais les réservations ne sont pas encore faites ! Cela nous laisse un peu de temps. Nous devons quand même leur en parler au plus vite.

— Qu'est-ce que Sasha veut dire par « *Une plus grande menace que la première fois* » ? se demanda Maël, sans forcément attendre un retour.

Pour toute réponse, sa sœur se contenta de hausser les épaules, perdue dans ses pensées, fixant la feuille de papier.

Ils se couchèrent pensifs et extrêmement anxieux. La nouvelle reçue avait remué leurs esprits et fait resurgir des souvenirs angoissants. Mais ce qui les rendait davantage inquiets, c'est qu'ils n'avaient aucun moyen de contacter Sasha pour en savoir plus sur ce qui s'était passé.

1 Qui a le caractère de l'extase.



Cioroiu, Roumanie, 7 juillet 2013

Suivi de près par sa sœur, Maël s'engouffra dans la cour de l'école communale. Ils aperçurent Sasha assis sur le même banc en pierre recouvert de mousse verte. Avec un bâton, il décrivait des cercles dans la poussière qui s'étendait à ses pieds. Ses pensées étaient ailleurs. Les jumeaux se figèrent et échangèrent un sourire, heureux de retrouver leur ami.

En raison d'une insistance soutenue, appuyés de deux excellents bulletins de notes et d'une nomination au tableau d'honneur pour chacun d'entre eux, leurs parents avaient décidé de les laisser à nouveau en vacances en Roumanie.

— Sasha ! Sasha ! crièrent-ils à l'unisson, en courant vers lui.

Le garçon leva la tête, incrédule. Au moment où ses yeux se posèrent sur ses amis, son regard s'éclaira aussi intensément, comme si toute la lumière du soleil avait inondé ses iris. Il sauta de son banc et s'élança vers eux à bras ouverts. Ses longs cheveux flottaient dans les airs et un sourire de soulagement détendit son visage douloureusement contracté. Cela faisait presque un an qu'il n'avait pas vécu un moment aussi heureux dans le monde réel. Son quotidien ne lui offrait pas de telles occasions.

— Vous avez mis du temps à venir ! les apostropha-t-il en riant, aussitôt qu'il se détacha de leurs bras. Je n'y croyais plus !

— C'est quoi cette cicatrice ? l'interrompit Maïa, en remarquant que la joue de son ami était marquée d'une coupure rougeâtre, signe d'une blessure récente, qui s'étendait du dessous de son menton jusqu'à sa tempe droite.

Instinctivement, le garçon tira une mèche sur cette partie du visage pour la cacher.

— C'est pour ça que t'as laissé pousser tes cheveux ?

— Je te raconterai, marmonna-t-il, embarrassé. Maintenant, nous avons quelque

chose d'urgent à résoudre.

— Venez ! On va s'asseoir ! proposa Maël, en se dirigeant vers l'endroit où ils s'étaient rencontrés un an auparavant. Que s'est-il passé ? De quelle menace parlais-tu dans ta lettre ?

— Un matin, vers la fin du mois de mars, mon père m'avait envoyé aider tante Aritina dans les champs. Après avoir planté de la ciboulette toute la journée, je rentrais chez moi, fatigué. L'obscurité commençait à envelopper les rues du village et mon esprit errait sans but précis. Je pensais à vous et à ma chère Jade.

Il baissa les yeux.

— Elle est si triste... Ses parents lui manquent tellement, continua-t-il. Elle ne parle que d'eux...

Maïa posa sa main sur la sienne pour le consoler. Elle savait à quel point Jade était importante aux yeux de Sasha.

— Soudain, reprit le garçon, une ombre est apparue, surgissant de derrière un mur mûrier et s'est dirigée tout droit vers moi. Mon cœur s'est mis à battre la chamade et il n'y avait plus que le bourdonnement saccadé de ma respiration qui resonait dans mes oreilles. Je n'ai reconnu Iaga que lorsqu'elle s'est arrêtée devant moi. En fait, j'ai plutôt reconnu son odeur. Vous vous souvenez de cette puanteur, de ce relent de moisi qui règne dans sa maison ?

— La sorcière ?! s'étonna Maïa. Je pensais qu'elle ne quittait sa maison qu'à des occasions vraiment exceptionnelles !

— Eh bien, c'est ça le problème. La situation est grave !

— La dernière fois qu'on s'est retrouvés chez elle, on a dû filer à toute allure. Vous vous souvenez, n'est-ce pas ? fit Maël sur un ton rhétorique. Je me rappelle qu'elle nous avait interdit de mettre les pieds chez elle.

— Elle ne m'a rien dit ce soir-là, continua Sasha. Elle s'est approchée de moi et a glissé un morceau de papier froissé dans ma poche avant de disparaître. Je me suis précipité sous le premier lampadaire allumé pour le lire. Il y avait seulement écrit : *Demain à 18h00*. Inutile de vous dire que je n'ai pas fermé les yeux cette nuit-là. À l'heure convenue, je me suis présenté devant son portail qui s'est miraculeusement ouvert, puis je suis entré à nouveau dans sa maison sinistre.

Un frisson secoua le corps du jeune homme alors qu'il évoquait la rencontre avec la vieille sorcière. Remarquant sa réaction inattendue, Maïa lui serra la main pour le rassurer. Son visage s'était assombri et quelques gouttes de sueur s'étaient mises à perler sur son front.

— Zernobog s'est rematérialisé, lâcha-t-il enfin, d'une voix tremblante.

Les jumeaux le regardèrent quelques instants sans oser lui poser d'autres questions. Après un long silence, Sasha poursuivit :

— Cet après-midi-là, Iaga m'a proposé un échange. Un miroir enchanté qui permettrait à Jade de retrouver ses parents contre Zernobog.

Maël et Maïa le dévisagèrent, curieux de connaître l'issue de cette rencontre.

— Qu'as-tu répondu ? l'encouragea la jeune fille, voyant que Sasha n'avait pas la force de poursuivre son récit.

— Comme si nous avions le choix, tiens ! rétorqua Maël.

Le ton de sa voix trahissait l'agitation qui l'avait envahi depuis que Sasha avait prononcé le nom de la sorcière. Il savait que toute rencontre avec cette femme ne pouvait qu'apporter des ennuis.

Il prit sa nuque dans ses mains, les coudes à l'appui.

— Je ne peux pas y croire ! continua-t-il. Alors, ça recommence ?

— Il me semble que oui, confirma Sasha, lui tapotant légèrement le dos pour lui témoigner son soutien.

— Quel est le plan ? s'intéressa Maïa.

— Zernobog s'est réfugié sur AzOrya, une planète située dans un autre système solaire.

— Quoi ? firent les jumeaux abasourdis.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'écria Maël.

— Dans ce cas nous n'avons aucune chance, conclut sa sœur.

— Deux options s'offrent à nous, mais toutes deux présentent des risques assez élevés. Nous avons la possibilité de nous télétransporter sur cette planète. Il existe un passage secret pour se rendre sur AzOrya, que Zernobog a emprunté lui-même. Iaga nous expliquera ce que nous devons faire pour y parvenir. L'ennui est que si les habitants de cette planète sont hostiles, en plus d'affronter Zernobog, nous devrons...

— Qu'est-ce qu'on sait exactement sur AzOrya ? l'interrompit Maël. Avant d'envisager l'une ou l'autre des variantes, il faut se renseigner, non ?

— Je n'ai pas trop de détails, juste les informations que la sorcière a bien voulu me dévoiler. Et elle les tient de... de sa boule de cristal. Je sais que toute cette histoire est invraisemblable, mais attendez une minute !

Sasha sortit de la poche de son pantalon une feuille de papier, sur laquelle il avait noté tout ce que Iaga lui avait communiqué pendant la séance de voyance.

— AzOrya fait partie d'un autre système solaire, lut-il avec hésitation. Il y a des centaines d'années, cette planète a été percutée par un astéroïde. À la suite de cette collision, la planète a été déviée de sa trajectoire et depuis, elle ne tourne plus autour de son axe mais seulement autour de son astre, qui est une étoile naine rouge, nommée Exora.

Il leva les yeux et regarda ses deux amis, dont les visages étaient devenus pâles.

— Pour être honnête, je ne comprends rien, poursuivit Sasha, perplexe. Bien que ce soit écrit dans ma langue, je n'arrive pas à saisir de quoi il s'agit.

— Théoriquement, cela signifie que sur cette planète, il n'y a pas de notion de jour et de nuit, et ses habitants ne vivent probablement qu'autour de l'équateur. Selon la distance qui l'éloigne d'Exora, les extrémités de deux hémisphères de la planète doivent être plongés dans l'obscurité, conclut Maël après quelques minutes de réflexion. La cachette idéale pour Zernobog !

— Hum. Quelle est l'autre possibilité ? enchaîna Maïa. Je ne suis pas vraiment prête pour un voyage dans l'espace, fit-elle sarcastiquement.

— La deuxième option consiste à remonter le temps et empêcher Zernobog de devenir un vampire énergivore, répondit Sasha sans oser le regarder dans les yeux.

— Simple comme bonjour ! s'exclama la demoiselle d'un ton espiègle. Et comment pourrions-nous l'en empêcher, s'il te plaît ?

— Nous sommes censés voler le ou les miroirs qui se trouvaient dans sa maison juste avant son décès. La sorcière prétend que le bébé mourra le septième jour après sa naissance. Il va falloir le retrouver, attendre le bon moment pour entrer dans sa maison et voler les miroirs. La légende raconte que si un nouveau-né meurt avant d'être baptisé et que son esprit se reflète dans la glace, l'enfant reviendra à la vie et se transformera en un vampire énergivore. Et ce n'est pas qu'une légende, vous le savez bien.

— Si je dois choisir entre un voyage dans un système solaire totalement inconnu où nous devrions à nouveau affronter Zernobog, plus éventuellement une armée d'extraterrestres, et un saut dans le temps pour voler des miroirs, je préfère de loin la deuxième variante. Quels sont les risques dans ce deuxième cas ? demanda Maïa en regardant les deux garçons tour à tour.

— Tu veux dire mise à part le fait que nous pourrions finir par être brûlés vifs pour sorcellerie ? interrogea Maël d'un air suffisant.

— Finir sur le bûcher ! N'importe quoi ! éclata Sasha, dans un rire hystérique qui trahissait la peur d'un tel scénario.

— Bah ! Si nous devons voyager dans le temps et revenir au moment de sa naissance, cela signifie que nous retournerons dans le passé, quelque part au début des années 1700. À cette époque, les gens étaient brûlés vifs pour des accusations beaucoup plus futiles. Qu'en serait-il pour quelqu'un qui déclarerait venir du futur, expliqua Maël.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? s'inquiéta Sasha, ne comprenant pas où le garçon voulait en venir.

— Je veux dire que si nous traversons trois siècles pour aller vivre parmi nos ancêtres, nous devons être exactement comme eux : porter les mêmes vêtements, parler avec leurs mots, adopter le même comportement. En aucun cas nous ne pourrions révéler le fait que nous venons du futur, car ils n'hésiteront pas un instant à nous exécuter sur la place publique.

— La perspective est plutôt sombre, admit Maïa après un long moment de silence. Nous avons besoin d'un plan. Et nous devons prendre une décision. Je vote pour la deuxième variante, quand même ! clama-t-elle en levant la main pour appuyer son opinion.

— Moi aussi, répondit Sasha, imitant le geste de la jeune fille.

— Êtes-vous vraiment sûrs que nous pouvons changer le passé ? Je n'en suis pas si convaincu, mais la majorité l'emporte. Cependant, nous devrions nous renseigner sur cette époque. Je suggère de rendre visite à la sorcière demain après-midi pour discuter de tous les détails. On ne sait toujours pas comment elle envisage de nous expédier dans le passé, comment elle peut être certaine de nous envoyer à la bonne période, mais surtout comment nous allons faire pour revenir.

— Très bien, répondirent Sasha et Maïa à l'unisson.

— Maintenant, rentrons à la maison ! Nous n'avons même pas pu saluer nos grands-parents comme il se doit. En plus, je pense que nous allons passer la nuit à chercher des informations sur le XVIII^e siècle, poursuivit Maïa.

— À demain ! dit Sasha en souriant, avant d'étreindre ses amis. Vous ne savez pas à quel point je suis content de vous revoir !



Cioroiu, Roumanie, 8 juillet 2013

L'après-midi était déjà bien avancé, mais le soleil tapait toujours aussi fort, brûlant leur peau et maculant leur front de petites gouttes de sueur. Les trois amis empruntèrent la ruelle qui menait à la maison de la sorcière et qu'ils connaissaient désormais par cœur. Rien n'avait changé depuis la dernière fois. La même rue presque déserte, les mêmes maisons abandonnées, la même chaleur insupportable et les mêmes hordes de chiens errants.

Un an auparavant, ils avaient affronté de nombreux dangers en s'aventurant chez Iaga, car plus que tout au monde, celle-ci détestait interagir avec des enfants. Au bout de plusieurs tentatives échouées, les trois amis avaient réussi à la convaincre de leur ouvrir la porte, et si Sasha n'avait pas prononcé le nom de Zernobog, ils n'auraient certainement eu aucune chance de succès. Mais à présent, c'était la sorcière qui avait sollicité leur aide ; ils étaient maintenant ses invités.

Un grognement menaçant brisa le silence qui régnait depuis quelques minutes. Ils se figèrent, à la fois surpris et inquiets. En un clin d'œil, les trois amis furent cernés par une meute de chiens agités.

— Calmez-vous ! Calmez-vous ! Ne faites pas de mouvements brusques, murmura Sasha.

Maïa se mit à réciter d'une voix douce la poésie qu'elle avait apprise lors de leur premier passage :

« Taie-i gura cu custura,

Pana-i trecem batatura

Puis, sans regarder autour d'elle, la jeune fille s'avança, confiante. Les deux garçons la suivirent, prononçant ces vers l'un après l'autre, croyant fortement en leur pouvoir magique.

Une fois arrivés à destination, les trois camarades furent invités dans la même pièce sombre qu'ils connaissaient déjà et prirent place à la table ronde qui se trouvait au centre, comme ils avaient l'habitude de le faire.

Sans se soucier des formalités de courtoisie, Iaga exposa rapidement les deux options, soulignant les risques et les dangers qu'ils encourraient dans chacun des cas.

— Nous avons discuté hier soir et nous avons décidé de remonter le temps, annonça Maël. Cependant, nous avons quelques questions. Les deux premières et les plus importantes : comment allons-nous voyager dans le temps et quelle certitude avez-vous de pouvoir nous faire revenir ?

— Il y a un autre arbre dans la forêt, au-delà du lac des Douze Prêtresses, appelé l'Arbre du Temps. Il fonctionne de la même manière que le chêne qui vous permet d'entrer dans le Royaume Secret. La seule différence est que je vais devoir vous préparer une potion magique et une incantation. Avant de traverser l'arbre, vous boirez la liqueur que j'aurai préparée et vous récitez l'incantation lorsque vous toucherez l'arbre avec vos paumes. Pour revenir, vous ferez exactement la même chose.

— Combien de temps durera cette mission ? Que nous arrivera-t-il pendant le voyage dans le temps ? Allons-nous disparaître du monde réel ? enchaîna Maïa, inquiète.

Iaga baissa les yeux et marqua une longue pause avant de répondre.

— Eh bien, nous voici à notre plus gros souci. Vous allez disparaître de notre époque. Une fois débarqués au XVIII^e siècle, il vous faudra trouver Stanca, la mère de Zernobog, qui est enceinte. Le terme approche, dans deux ou trois semaines, elle donnera naissance à... à ce monstre. Après sa naissance, vous devrez pénétrer dans sa maison et voler le miroir, puis le jeter dans une rivière. L'enfant viendra au monde dans une famille pauvre, donc je ne pense pas qu'ils aient plus d'un miroir, mais il faudra bien ouvrir les yeux. D'ailleurs, je suis même surprise qu'ils aient possédé un tel objet il y a trois cents ans. Cependant, nous avons la certitude que la famille dispose d'au moins un miroir. Si tout se passe bien, votre mission durera une semaine, dix jours, tout au plus.

Maël et Maïa se regardèrent sans mot dire, mais une tristesse infinie se lisait sur leurs visages.

— Je sais à quoi vous pensez, reprit la sorcière. Vos grands-parents et vos parents seront déchirés par le chagrin. Mais vous savez que vous ne pouvez pas leur dire la vérité, n'est-ce pas ? Vous n'avez qu'à penser au côté positif des choses ! Grâce à vous, l'humanité sera débarrassée de cette créature immonde.

— Comment allons-nous faire pour passer inaperçus ? demanda Sacha. Avec leur

accent, tout le monde va comprendre qu'y il a quelque chose de louche.

— Je vais vous préparer des vêtements pour que vous ne soyez pas trop différents d'eux. Pour justifier l'accent, vous prétexterez être nés à Constantinople, y avoir vécu pendant toute votre enfance et que vos parents étaient les serviteurs d'une grande famille de nobles, Florescu. Vous raconterez ensuite que vous voyagiez en Valachie pour la première fois avec vos parents, lorsque votre diligence a malheureusement été attaquée par des tatares³ qui ont volé tout ce que vous aviez, vous laissant orphelins. Vous demanderez à être reçus comme servants à la cour du voievode⁴. À partir de là, vous commencerez vos recherches. Ah, il y a une autre chose à régler...

Iaga se leva de sa chaise et commença à faire le tour de la table. Elle s'arrêta devant Maël et le dévisagea un instant, puis décréta :

— Tu t'appelleras Toma. Et toi, Sava, affirma-t-elle en désignant Sasha de son index. Quant à toi chère demoiselle, siffla la sorcière au moment où elle glissa une main sous la chemise de la jeune fille pour toucher ses seins... tu t'appelleras Radu. Il ne sera pas trop compliqué de cacher tes petits...

Iaga ne finit pas sa phrase, elle fit juste un signe de tête en direction de la poitrine de Maïa. Les trois jeunes gens la regardaient, abasourdis, ne comprenant pas où elle voulait en venir.

— Rassure-moi ! Tu n'envisages pas de remonter le temps en tant que fille ? s'enquit la sorcière sur un ton dur. À cette époque, les demoiselles de ton âge étaient déjà mariées ou sur le point de l'être. Et pas toujours par amour, si tu vois ce que je veux dire. Je suis persuadée que tu n'as pas envie de devenir l'épouse de je-ne-sais-quel-abruti dans les années 1700 !

La vieille se tourna ensuite vers les autres :

— Vous êtes trois frères. Toma est l'aîné, Sava celui du milieu et Radu le plus jeune d'entre vous. S'ils vous posent des questions, essayez de rester aussi proches que possible de la vérité afin de ne pas vous laisser emporter par vos propres mensonges. Changez simplement les détails qui dépassent leur niveau de compréhension, comme le fait que vous venez du futur, par exemple, signifiait Iaga d'un ton sarcastique.

Une larme roula sur le visage de Maïa et s'écrasa sur la table, s'imprimant comme une broderie florale dans l'épaisse couche de poussière qui recouvrait sa surface. La tournure que prenaient les choses l'effrayait. Face au désespoir de sa sœur, Maël lui prit la main et lui chuchota avec affection :

— Tu sais que je prendrai soin de toi et que je te protégerai toujours, n'est-ce pas ?

Maïa hocha la tête sans prononcer un mot, car les larmes qui menaçaient de jaillir de ses yeux nouaient sa gorge. Pour les empêcher de couler, elle leva le regard et se concentra sur un point noir au plafond. La jeune fille avait l'impression que le temps s'était arrêté pour Iaga. Les étagères étaient remplies des mêmes ingrédients dégoûtants que dans ses souvenirs et les araignées semblaient avoir créé leurs propres toiles d'Halloween avant l'heure. La chouette de la sorcière la fixa de ses yeux ronds, depuis un placard situé derrière la vieille femme. Maïa enroula sur son index l'une des boucles qui tombaient sur ses épaules, comme des ruisseaux tourbillonnants après la fonte des

neiges. Elle dévisagea Iaga d'un air interrogateur.

— Oui, confirma-t-elle avant que Maïa n'ait pu ouvrir la bouche. Je vais te couper les cheveux et envelopper ta poitrine d'un châle. Personne ne se rendra compte de l'entourloupe.

— Il va nous falloir quelques jours pour nous préparer, interrompit Maël. Je veux étudier l'époque dans laquelle nous allons voyager, ses coutumes, son histoire.

— Je crains que nous n'ayons pas beaucoup de temps, mon garçon. Le terme approche. Cinq jours, pas un de plus. Samedi 13 juillet, je vous attendrai ici à la même heure. J'aurai tout préparé. À minuit, nous partirons vers le cœur de la forêt. Nous avons quelques bonnes heures de marche avant d'atteindre l'Arbre du Temps. Maintenant, vous pouvez partir.

Les trois amis se levèrent de leurs chaises et se dirigèrent vers la sortie en silence, chacun perdu dans ses pensées. Dans cinq jours, ils embarqueraient pour une mission extrêmement dangereuse, dont l'issue était plus qu'incertaine.

Maël et Maïa passèrent les jours suivants en compagnie de leurs grands-parents, essayant de profiter à chaque instant de leur présence. Leur disparition imminente et la souffrance qu'ils allaient infliger à leurs proches les tourmentaient constamment. Les nuits furent très courtes car les jumeaux passaient beaucoup de temps devant leurs ordinateurs à se documenter sur le mode de vie de leurs ancêtres, espérant ainsi s'intégrer au mieux dans le contexte historique de l'époque.

— Tu penses vraiment que nous pouvons changer le cours des événements ? demanda Maël à sa sœur, la veille de leur départ. Tu te rends compte de ce que cela impliquera ?

— Nous verrons bien, répliqua-t-elle froidement. Quelque chose m'inquiète davantage en ce moment. Sommes-nous vraiment prêts à être catapultés dans une autre époque ? As-tu vu ce qui s'est passé dans les premières années du XVIII^e siècle ? À quel point nos semblables étaient barbares à cette époque ?

— Personne ne peut être prêt à entreprendre un tel voyage d'après moi, mais je suis convaincu que nous pouvons gérer la situation. Dressons plutôt une liste d'objets à emporter !

— J'en ai déjà fait une, attesta Maïa presque instantanément, en lui tendant une feuille sur laquelle elle avait écrit quelques lignes.

- des antibiotiques, des pansements stériles et des bandes de gaze au cas où l'un d'entre nous se blesserait...

- la chaîne en or et la bague que Mamie m'avait offertes pour mon anniversaire, au cas où nous devrions racheter notre liberté...

- une photo avec nous trois à côté d'une voiture ou d'un autre objet de notre époque, au cas où nous aurions besoin de convaincre quelqu'un que nous venons du futur, même si on est censés ne jamais le révéler...

- un sac à bandoulière avec un double fond dans lequel on pourrait cacher ces

objets.

— Parfait ! Demain, nous prendrons quelques photos avec Sasha. Ensuite, nous laisserons le polaroïd chez Iaga. Tu penses qu'on peut trouver des antibiotiques dans le placard de Mamie ?

— Oui, j'ai déjà vérifié. Nous avons tout le nécessaire.

— Nous ferions mieux de prendre un briquet aussi, ajouta Maël. On ne sait jamais... De mon côté, j'ai établi une liste de quelques mots que nous devrions apprendre si nous voulons communiquer avec eux.

Il lui tendit un papier sur lequel il avait griffonné quelques archaïsmes :

- *opaiț* = petite lampe primitive, éclairée par une mèche insérée dans un récipient rempli de saindoux

- *maramă* = longue bande de voile fin ou coton avec laquelle les paysannes se couvrent la tête

- *dobitoace* = animaux

- *iertăciune* = pardon

- *a făgădui* = promettre

- *Înalta Poartă* = L'Empire Ottoman

- *muiară* = femme

- *mumă* = mère

- *ibovnică* = bien-aimé

- *pita* = pain

— Il y en a beaucoup d'autres mais j'ai noté ceux que nous utiliserons le plus souvent. Idéalement, nous devrions interagir le moins possible avec eux pour ne pas être démasqués.

Après l'avoir lue, Maïa plia la feuille de papier et souhaita une bonne nuit à son frère.

2 Sorte de poésie que les enfants roumains recitent pour que les hordes de chiens errants ne les attaquent pas et restent immobiles.

3 Les Tatars (ou Tatares) sont un peuple turc, parlant le tatar.

4 Voïevode est un terme qui désigne au départ le commandant d'une région militaire, puis un titre de noblesse dans les pays slaves.

5 Mot, expression, tour ancien qu'on emploie alors qu'il n'est plus en usage.



Cioroiu, Roumanie, 13 juillet 2013

À l'heure convenue, les trois amis s'arrêtèrent devant le portail de la sorcière. Elle les accueillit avec un calme qui ne la caractérisait pas, ce qui accentua l'appréhension de Maïa.

La jeune fille mit sur la table tous les objets qu'ils avaient décidé d'emporter avec eux, ainsi que deux photos dans la boutique de Monsieur Tili, à côté des étagères à jouets, et une autre sur la moto de grand-père Tudor. Ils lui expliquèrent rapidement la raison pour laquelle ils avaient choisi de prendre ces objets et lui demandèrent de coudre une doublure à l'intérieur d'un sac, afin qu'ils puissent les dissimuler.

— Venez avec moi ! ordonna-t-elle, en se dirigeant vers la mystérieuse petite porte en bois par laquelle elle était déjà entrée.

L'an dernier, elle s'y était introduite aussi pour apporter à Maël et Maïa les deux caisses de bois dans lesquelles ils avaient déposé la terre prélevée sur la tombe du défunt Anton.

Ils s'étaient toujours demandé quel secret renfermait cette pièce cachée. Les trois invités se penchèrent jusqu'au sol pour pouvoir entrer par l'ouverture qui ne mesurait pas plus d'un mètre de haut. Tout à coup, les enfants se retrouvèrent dans une chambre qui contrastait avec le reste de la maison. La lumière dorée du soleil pénétrait par deux larges fenêtres, projetant l'ombre d'un pommier géant sur le lit recouvert d'une couverture qui illustrait l'Enlèvement au Sérail. Un tapis en jute blanc à rayures rouges décorait le sol et une vieille radio trônait sur la table ronde qui faisait office de commode. La chambre était simple, mais propre et bien aérée.

— C'est la chambre à coucher ! expliqua Iaga, remarquant les visages étonnés des enfants.

Elle ouvrit ensuite une malle en bois et sortit des vêtements d'époque, ainsi que

trois paires de sandales paysannes en cuir tanné cousues à la main, qu'elle posa sur le lit. Chaque tenue se composait d'un pantalon marron, d'une chemise en lin gris clair et d'une ceinture. Tout au fond de la malle, il y avait un vieux sac de chanvre, usé et décoloré par le soleil.

— Ça devrait aller, mima-t-elle face à Maël.

Puis, Iaga offrit aux garçons deux de ces tenues et leur demanda d'aller dans la pièce voisine pour s'habiller.

Restée seule avec Maïa, Iaga l'invita à s'asseoir à table et se mit à passer ses doigts dans les boucles soyeuses de la demoiselle.

— Vraiment dommage pour cette magnifique crinière, articula la sorcière au moment où elle coupa net les cheveux de Maïa avec une paire de ciseaux pointus.

Les larmes lui montèrent au visage, mais elle ne laissa aucun son s'échapper de sa bouche. La mâchoire serrée, la fille attendait la fin de ce moment gênant. Quelques minutes plus tard, Iaga effectua les dernières retouches. Ses belles boucles gisaient désormais éparpillées sur le sol et sur le tapis de jute. Après avoir ajusté sa coupe, la sorcière sortit une boîte de poudre de charbon de son tiroir et commença à tapoter doucement le visage de la jeune fille pour imiter un début de barbe.

Iaga s'éloigna et la regarda quelques instants.

— Maintenant, déshabille-toi et arrête de pleurnicher ! enjoignit-elle, visiblement satisfaite du résultat obtenu.

Maïa s'exécuta sans dire un mot, comme si la sorcière lui avait coupé la langue en plus des cheveux. Elle ôta son tee-shirt en lui tournant le dos. Iaga prit un morceau de tissu blanc, une sorte de bustier, puis l'enroula autour de son torse avec une force telle que la jeune fille pouvait à peine respirer. Maïa fut surprise de voir que cette bande se terminait par de petits boutons.

— À quoi ça servait, vraiment ? marmonna-t-elle, poussée par la curiosité.

— On l'utilisait dans le passé pour cacher le ventre des demoiselles qui se retrouvaient enceintes sans être mariées, répondit Iaga en finissant de la boutonner. Elles se resserraient tellement que personne ne pouvait deviner leur état.

Iaga ajusta ensuite la chemise et la ceinture, se déclarant satisfaite de la toute nouvelle apparence. Elle quitta triomphalement la pièce pour présenter au petit comité le dernier des trois frères.

— Incroyable ! s'exclama Maël à la vue de sa sœur. Incroyable !

— Je vous présente Radu, le plus jeune de la fratrie, plaisanta la vieille dame.

Avec ses cheveux courts, légèrement ondulés et peignés en arrière, ainsi que les vêtements masculins, l'apparence de la jeune fille eut l'effet escompté. Seuls ses mouvements délicats laissaient entrevoir un léger soupçon de féminité, mais c'était d'autant plus évident que les garçons savaient que leur sœur et amie se cachait sous cette tenue.

Ils ne se souvenaient pas d'avoir vu Iaga aussi détendue jusqu'à présent. Son visage, habituellement crispé, était maintenant apaisé et la femme ressemblait plus à une grand-mère qu'à une sorcière.

Iaga prit six bouteilles de la taille d'une ampoule sur une étagère, remplies d'un liquide olivâtre et les plaça sur la table.

— Vous en avez deux chacun, expliqua-t-elle en les poussant d'un geste délicat vers les trois jeunes gens. Aller - retour. Avant de poser vos paumes sur l'Arbre du Temps, vous devrez avaler tout le contenu d'une ampoule. Je vous préviens, c'est assez dégoûtant ! Ensuite, vous récitez l'incantation suivante :

« Întoarce timpul Chronos,

Clepsidra o răstoarnă,

Trimite-mă prin haos,

În timp d'odinioară.

Anul de grație 1713. »

Une seconde incantation, celle qui leur servirait pour revenir dans leur époque, était écrite sur un petit bout de papier :

« Grăbește timpul Chronos,

Clepsidra o întoarce,

Trimite-mă prin haos,

În vremuri de dincoace.

Anul de grație 2013.»

— J'ai cousu une poche à l'intérieur de vos ceintures. Cachez-y la deuxième ampoule et prenez-en soin. C'est la chose la plus précieuse que vous aurez, votre ticket pour revenir. Maintenant, il est temps d'y aller ! décréta Iaga.

La femme tendit à Maël le sac en chanvre dans lequel les objets à emporter avaient été astucieusement cachés, prit une lanterne, se positionna en tête du convoi, puis en donna une identique à Sasha en lui demandant de rester le dernier. Ainsi alignés, les

quatre protagonistes quittèrent la maison de Iaga et se dirigèrent stoïquement vers le cœur de la forêt.

Au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient du village, les lumières provenant des dernières maisons encore animées et de l'éclairage public devenaient plus petites et plus discrètes, comme des lucioles qui les guettaient au loin. Dans l'obscurité qui les enveloppait davantage à mesure qu'ils avançaient, leur acuité auditive augmentait progressivement. Ils pouvaient entendre le bruissement des feuilles tout autour, la trajectoire des rongeurs courant sous les buissons, les cris des hiboux et de tous les rapaces cachés dans les arbres. Ils plissaient leurs yeux pour distinguer le moindre détail, mais tout ce qu'ils pouvaient apercevoir n'était autre que de grandes taches d'obscurité. Seul le bruit des branches se brisant sous leurs chaussures les ancrant encore à cette étrange réalité.

Ils continuèrent à marcher pendant plusieurs heures. Aucun d'eux n'osait parler de peur de déranger le sanctuaire dans lequel ils avaient l'impression d'avoir fait illégalement irruption. La nature - première maison de l'Homme -, n'était plus l'habitat naturel de l'espèce humaine depuis des centaines d'années. Ils étaient des intrus.

Ce n'est qu'à l'aube, quand le soleil commença à projeter les premiers faisceaux de lumière à travers les végétaux, que Iaga s'arrêta et se tourna vers eux, en éteignant sa lanterne.

— On y est ! J'espère que vous savez ce que vous avez à faire et que vous réussirez cette mission !

Les trois amis hochèrent la tête et Sasha éteignit à son tour, la lanterne.

Non loin de là, leur destination se découpait dans la lumière rougeâtre du matin. Un chêne séculaire doté d'une gigantesque couronne, dont les branches noueuses semblaient supporter les siècles passés, s'élevait au milieu d'une clairière. Douze pierres avaient été placées autour du feuillu, formant une sorte d'autel.

— Le moment est venu ! marmonna Iaga. Qui veut passer en premier ?

Maël s'avança, mais fut retenu par sa sœur qui lui serra fort la main.

— Et si nous atterrissons à une autre époque ? questionna Maïa en défiant la sorcière d'un regard froid. Par exemple, à l'âge de pierre ? Je présume qu'ils nous exécuteront sur-le-champ, sans qu'on ait une chance de donner la moindre explication... Et puis, combien de personnes sont passées par ici ? Je ne pense pas que nous soyons les premiers ou les derniers à entreprendre un tel voyage, réalisa-t-elle soudain.

Bien qu'elle chuchotât, la colère et le désespoir qu'elle ressentait entrecoupaient sa voix, qui en devenait tremblotante. Maël se tourna vers elle et toucha son visage crispé avec délicatesse.

— Ça y est, ça y est, ça y est ! répéta le garçon sur ton doux et rassurant, comme s'il lui chantait une berceuse. Désormais, il est trop tard pour se poser des questions. Allez, dans les bras !

Il la tira vers lui et la serra fort contre sa poitrine. Durant l'année qui venait de s'écouler, Maël avait bien grandi. Son visage affichait désormais des traits d'adulte et il

mesurait plus d'un mètre soixante-dix, caractéristique qu'il devait au patrimoine génétique hérité de son père. Sa voix était devenue rauque et un début de moustache duveteuse couvrait maintenant sa lèvre supérieure.

— Si toutefois vous vous trouverez dans une situation difficile et que vous n'aurez aucune autre solution, cherchez la sorcière Sfidania, ajouta Iaga en guise d'aurevoir.

Maïa essuya ses larmes et jeta un dernier coup d'œil aux alentours. Elle n'était pas sûre de les revoir un jour, mais il était trop tard pour faire machine arrière. La jeune fille s'avança alors vers Sasha, prêt à traverser l'Arbre du Temps, à en juger par la fiole qu'il tenait dans sa main droite. Maël les rejoignit et assista avec Iaga au miracle de la disparition de leur ami. Maïa avala le liquide répugnant du petit contenant, récita l'incantation en posant ses paumes sur le tronc de l'arbre, pareil que Sasha quelques secondes auparavant, puis disparut à son tour. Une fois que Maël se fut volatilisé, comme s'il n'avait jamais existé, la sorcière prit les deux lanternes et rentra chez elle.

À partir de ce moment, son sort était entre les mains des trois jeunes gens.



Quelque part en Valachie, le 14 juillet 1713

L'odeur de feuilles mouillées mêlée à celle de la terre poussa Maïa à ouvrir les yeux. La première image fut celle d'un ver de terre qui s'avavançait, à travers l'herbe, vers son visage. Elle se redressa, horrifiée et enleva rapidement les restes de végétation accrochés à sa joue. Une soudaine envie de vomir l'envahit. Tout ce qui l'entourait semblait tourner à une vitesse vertigineuse et le souvenir du plongeon dans le vide qu'elle venait de vivre lui donnait des frissons. L'espace d'un instant, elle avait oublié qu'ils s'apprêtaient, il y a quelques secondes à peine, à traverser trois siècles. Anxieuse, Maïa palpa sa tête et ses jambes pour s'assurer qu'elle était encore entière, puis se leva pour partir à la recherche de ses compagnons de voyage. Elle les retrouva à seulement quelques pas de là, au pied de la colline, allongés sur la terre humide, immobiles.

— Hey ! Hey ! Réveillez-vous ! se précipita-t-elle, les secouant de toutes ses forces.

Comme sortis d'un profond sommeil, Maël et Sasha se rendirent peu à peu compte à leur tour de ce qui venait de se passer.

— Ça a marché ! Ça a marché ! s'exclama Sasha en remarquant qu'ils se trouvaient au milieu d'une clairière, au bord d'un ruisseau et que le soleil était en train de se coucher. Combien de temps avons-nous dormi ?

Derrière eux, un chêne aussi imposant que l'Arbre du Temps s'élevait fièrement au sommet de la colline, entouré de douze pierres. Les trois amis grimpèrent pour s'en rapprocher, mais leur regard fut attiré par quelque chose d'intrigant. Les contours d'une citadelle médiévale se dessinaient à l'horizon, facile à reconnaître grâce à la hauteur des fortifications et aux tours d'observation. Malgré la journée ensoleillée, la couleur prédominante de leur future destination était d'un gris froid et monotone.

— Wô ! Wô ! retentit une voix rauque derrière eux.

La présence de deux cavaliers les ramena soudain à la réalité.

— Que faites-vous ici, les garçons ?

L'homme qui leur avait adressé la parole les regardait avec scepticisme, les sourcils levés, aussi étonné qu'eux de cette rencontre inattendue. Son visage vieilli avant l'âge, ses cheveux ébouriffés et sa stature imposante lui donnaient un air effrayant.

— Euh, bredouilla Sasha, surpris. Euh... Nous allons à la cour du voïevode ! On voudrait servir comme palefreniers ou domestiques.

Il commença alors à raconter sans grande conviction l'histoire sur le supposé assassinat de leurs parents, que Iaga leur avait fait apprendre par cœur.

L'homme était accompagné d'un jeune homme qui observait la scène, silencieux. À en juger par les vêtements propres et joliment ornés qu'il portait, les trois amis déduisirent qu'il venait d'une famille aisée. Le garçon les regarda d'un air supérieur, attendant que son valet prenne une décision.

— Suivez nous ! dit-il enfin, après avoir réfléchi quelques instants.

Maël, Maïa et Sasha s'alignèrent derrière les cavaliers, examinant, circonspects, ce monde étrange. Aucun signe de civilisation : les routes n'étaient que des chemins forestiers, aucun moyen de transport, aucun poteau électrique, aucun câble ou autres inventions du monde moderne ne venaient troubler l'ordre de la nature.

La compagnie ainsi formée chemina plus de deux heures avant d'atteindre l'enceinte fortifiée de la ville. Une fois ses portes franchies, l'atmosphère changea radicalement. Les gens grouillaient dans tous les sens comme des fourmis, se déplaçant tête baissée, perdus dans leurs pensées. Ils semblaient tous être vêtus des mêmes vêtements, une masse monotone de marron noir et gris. Les femmes portaient leurs cheveux tressés et attachés en chignons, puis recouverts d'une sorte de voile. Les jupes longues jusqu'au sol traînaient dans une boue omniprésente, mais personne ne semblait s'en soucier. Plusieurs enfants nus couraient et se cachaient derrière leurs mères, criant et sautant partout comme des lapins. Quelques torches éclairaient ici et là, et leur lumière faible se reflétait à chaque pas dans les flaques qui se trouvaient sur ce qui semblait avoir été, autrefois, une route pavée.

— Ion ! interpella l'homme qui les accompagnait, en s'adressant à un passant qui traînait le pas. Prends ces gars avec toi pour ce soir. Ils disent vouloir se trouver un maître. Amène-les demain matin à la cour avant d'aller aux champs.

L'homme ne répondit pas, mais leur fit signe de le suivre. Maël, Maïa et Sasha exécutèrent l'ordre silencieux du paysan, et sans grommeler, changèrent de direction pour obéir à leur nouveau guide. Ils quittèrent rapidement la route principale et tournèrent à droite. Si l'état du centre-ville avait terrifié les trois amis, la rue dans laquelle ils se trouvaient désormais était littéralement impraticable. Ils progressaient avec difficulté à cause de leurs pieds qui s'enfonçaient dans le sol boueux, car les chaussures que Iaga leur avait confectionnées ne semblaient pas adaptées. Les quelques maisons plus ou moins décentes qu'ils avaient observées au centre-ville, entassées les unes sur les autres, s'étaient transformées en petites huttes éparpillées. L'homme qui les accompagnait s'arrêta devant l'une d'elles, ouvrit la porte et cria :

— Maria, viens voir ! Donne à ces gars un morceau de pain ! Grigore, le palefrenier,

m'a chargé de les amener demain à la Cour.

La femme sortit de la maison, curieuse de découvrir de qui parlait son mari. Dans sa main droite, elle tenait une lampe primitive avec laquelle elle essayait d'éclairer le groupe de garçons. Avec l'autre main, elle luttait pour se libérer d'un enfant qui se tenait à peine debout et qui s'était accroché à sa jupe en criant de tous ses forces.

— Bonsoir, répondit la femme d'une voix douce, faisant quelques pas en arrière pour les laisser entrer.

Les jeunes gens saluèrent à leur tour en répétant les mêmes paroles et pénétrèrent dans la demeure du XVIII^e siècle. Composée d'une seule pièce, la hutte était beaucoup plus petite qu'elle n'y paraissait de l'extérieur. Sous le seuil de la porte, un escalier en terre descendait dans une sorte de trou. À part le foyer ovale situé dans l'un des coins, le seul meuble présent était une table en bois plutôt mal-en-point, à en juger par l'inclinaison de l'un de ses pieds. Le sol était recouvert d'un tapis de canne. Quelques ballots posés sur des branchages dans le coin opposé au poêle, recouverts d'une berne et d'une peau de mouton, servaient de lit. Deux enfants un peu plus âgés que celui accroché à la jupe de sa mère, gisaient complètement nus sur cette literie.

Il y avait une odeur âpre à l'intérieur, car les fenêtres étaient visiblement bloquées et recouvertes de papier gras. La femme quitta la maison et revint un peu plus tard avec quelques planches qu'elle plaça à côté de la porte, avant de les camoufler sous des paillasses.

Comprenant que ce mobilier allait leur servir de lit, Maïa se tourna vers Maël et lui murmura à l'oreille :

— J'espère que nous reviendrons vite à notre époque ! C'est horrible !

— Chut ! fit discrètement son frère, avant de lui tendre un morceau de pain de seigle que l'hôte lui avait servi en guise de repas.

La fille le prit et s'assit maladroitement sur ces paillasses inconfortables. Elle ferma les yeux et vit dans un coin de sa tête sa chambre rose ornée de tableaux, de miroirs et de rideaux assortis. La dure réalité revint au galop, au moment où elle planta ses dents dans le quignon de pain sec.

Maël examinait les autres membres de la famille pendant qu'il peinait à avaler son propre dîner. Personne ne parlait. L'homme était le seul à manger assis à table. Il émettait des sons dégoûtants en sirotant un espèce de liquide jaune-verdâtre dans un bol en argile. La femme, agenouillée à côté de ses enfants auxquels elle avait servi les deux derniers morceaux de pain, tenait le plus jeune contre sa poitrine, tout en caressant tendrement ses frères.

— J'ai besoin d'aller faire pipi, chuchota Maïa. Mince !

— Où est-ce qu'on pourrait se soulager ? demanda Maël à voix basse en s'adressant à l'homme qui, sans même lever les yeux de son bol, lui fit signe de sortir.

Maël, suivi par Maïa, monta les quatre marches en terre et ouvrit la porte, heureux de respirer un peu d'air frais. La puanteur à l'intérieur, un mélange de sueur, de peau crasseuse et d'urine, leur donnait une nausée permanente.

Ils regardèrent aux alentours, mais ne virent aucun signe d'un quelconque abri ou de quoi que ce soit qui aurait pu ressembler à un endroit prévu à cet effet. Ils firent quelques pas dans la cour boueuse puis décidèrent de retourner dans la hutte.

— Où sont les toilettes ? demanda Maël d'en haut de l'escalier.

Sasha bondit et se dépêcha de les rejoindre pour empêcher son ami de répéter.

— Ça n'existe pas ! chuchota le garçon. Vous n'avez pas remarqué l'odeur à l'extérieur ? Cette invention ne s'est pas encore étendue à la population commune...

— Il cherche quoi ? demanda l'homme, intrigué par la soudaine agitation qui s'était créée.

— Euh rien, nous revenons tout de suite ! lança-t-il en poussant son ami dehors.

— Si vous regardez autour de vous, vous remarquerez les traces de... de leurs excréments.

Devant ce spectacle, Maïa ne parvint plus à résister et se mit à vomir.

— Dégoûtant, fit-elle en se remettant. Ces gens vivent comme des animaux, ils ne se lavent pas, ils défèquent où ils peuvent, ils dorment les uns sur les autres...

— On se dépêche, l'interrompit Maël. Essayez d'être le plus discret possible. S'ils soupçonnent quelque chose, nous finirons mal, ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte d'entrée.

Une fois que le chef de famille eut fini de manger, il se leva de table et souffla sa chandelle en suif, puis, sans dire un mot, il s'effondra à côté du reste de la famille et se mit à ronfler.

Cela signifiait que l'heure de dormir était venue. Les trois amis s'allongèrent sur le lit rustique qui avait été mis à leur disposition. Mais il leur fut impossible de fermer les yeux. Entre les cris des enfants qui semblaient avoir décidé de donner un concert, les ronflements de l'homme et la dureté de la paille, ils poussèrent un soupir de soulagement quand Ion leur ordonna de se réveiller pour se rendre à la Cour.

Il faisait encore nuit quand ils quittèrent la hutte, mais une fois dans la rue principale, ils remarquèrent à quel point la ville était animée malgré l'heure matinale. Maïa eut une pensée pour la sorcière, la remerciant intérieurement de l'avoir déguisée en garçon, car tous les passants qu'ils croisaient, sans exception, étaient des hommes. Comme si les rues de la ville étaient interdites aux femmes. Plus tard, ils découvriraient qu'à cette époque, les femmes n'étaient autorisées à fréquenter que quelques endroits tels que : la fontaine, le moulin, la rivière où elles lavaient leurs vêtements, ainsi que l'église, et cela seulement avec le consentement de leur mari. Elles pouvaient aussi être présentes, accompagnées de leurs maris, aux bals publics les jours de fête.

— À partir de maintenant, nous utiliserons le nom que Iaga nous a donné, chuchota Sasha. Vous devrez me laisser parler en votre nom autant que possib...

Le garçon laissa sa phrase inachevée, restant littéralement la bouche ouverte, alors que la magnifique Cour voïevodale¹⁰ s'érigait fièrement devant eux. Son architecture opulente contrastait avec la hutte qu'ils venaient tout juste de quitter. Le château était

entouré d'épais murs en pierre, précédés d'un profond fossé large de trois mètres et doublé d'une vague de terre sur laquelle s'élevait une palissade de troncs d'arbres. Les larges portes carrées étaient pourvues d'arcs fortifiés et de tours. Devant le palais voïvodal se trouvait la cour principale, au milieu de laquelle se dressaient une belle église et une fontaine en marbre sculpté. Sur le côté nord-est du mur d'enceinte, près du palais, il y avait été construit des bains turcs.

Les jeunes gens, accompagnés de leur hôte, contournèrent cet espace, destiné principalement au voïevode et à sa famille, puis gagnèrent le côté ouest où une autre enceinte abritait deux bâtiments placés en vis-à-vis. Dans le premier se trouvaient les écuries et le second était dédié aux « logements des gardes ».

— On est arrivés, dit l'homme. Restez ici !

Il entra dans le bâtiment des écuries et fut suivi quelques minutes plus tard par Grigore, le palefrenier. Ce dernier s'approcha d'eux et les regarda sous toutes les coutures, tels des animaux de foire. Puis il décréta :

— Prends les deux grands avec toi aux champs et laisse-moi le petit, fit-il en désignant Maïa. Je le mettrai au nettoyage des jardins car il est trop maigrichon. Ce soir, ramène-les ici, je leur préparerai un lit dans l'écurie et nous verrons ce que nous en ferons quand le Seigneur reviendra de Bucarest.

Maël passa le sac en chanvre par-dessus sa tête et le tendit à Maïa, puis partit avec Sasha sur les traces d'Ion. Restée seule, la jeune fille essaya tant bien que mal de cacher son visage pour ne pas être démasquée.

— Comment t'appelles-tu, mon garçon ?

La barbe sur la poitrine, Maïa marmonna :

— Radu. Je m'appelle Radu, maître, et j'ai quatorze ans.

— Hmm, tu es trop maigre, mon garçon. Une botte de paille est plus volumineuse que toi. Tiens, avale ça ! ordonna Grigore, en sortant de son sac sale un morceau de polenta froide.

La fille accepta à contrecœur ce qui semblait être le déjeuner de l'homme, qui le lui offrit dans un élan de générosité. Grigore la regardait fièrement tandis que Maïa, n'ayant pas le choix, planta ses dents dans ce morceau de polenta moisie. Elle ne se souvenait pas s'être sentie aussi mal à l'aise de toute sa vie. La jeune fille dut fournir des efforts titanesques pour ne pas s'enfuir et cracher cette bouchée immonde. Au lieu de cela, elle le remercia avec un sourire forcé.

Au bout de quelques interminables minutes, pendant lesquelles le palefrenier la regardait manger, Maïa eut l'idée de mettre le reste de la polenta dans son propre sac, en prétextant vouloir en garder un peu pour ses frères, geste qui impressionna l'homme qui changea soudain d'attitude.

— Je vais te montrer ce que t'as à faire, reprit-il d'une voix légèrement plus douce.

Il quitta l'écurie et longea le bâtiment qui abritait les animaux. Maïa le suivait sans dire un mot.

Ils avançaient le long du mur d'enceinte jusqu'au côté oriental de la cour, où se trouvaient les jardins du voïévode¹¹, bâtis à l'italienne et qui s'étendaient des deux côtés du ruisseau près duquel ils avaient débarqué la veille.

— Prends ce balai et ramasse les feuilles mortes ! Puis coupe les fleurs et les branches séchées, somma l'homme. Quand tu auras fini, viens me voir à l'écurie car il y a beaucoup de travail là-bas.

Maïa s'exécuta. Mais en regardant les milliers de mètres carrés qui s'étendaient à perte de vue, elle se demandait comment il pouvait croire qu'elle réussirait non seulement à tout finir en une journée, mais qu'en plus, il lui resterait du temps. La jeune fille n'osa pas le contredire. Elle prit le balai et commença maladroitement à ramasser les feuilles.

Une fois seule, Maïa s'arrêta quelques minutes pour admirer la grandeur de ce palais, construit sur trois niveaux avec une cave, un rez-de-chaussée et un premier étage complètement séparé du reste. De nombreuses fenêtres donnaient sur les jardins. *Sans doute les chambres de la famille princière*, pensa-t-elle en dégageant paresseusement les larges allées, inondées par la lumière du soleil matinal. L'accès à ces chambres se faisait par un escalier extérieur, comme elle allait le découvrir plus tard.

Soudain, la jeune fille remarqua un léger mouvement derrière l'une des fenêtres. Quelqu'un la regardait avec insistance. Elle lui tourna aussitôt le dos et accomplit ses obligations avec zèle. Il fallait élaborer une stratégie pour retrouver Stanca ou le petit Zernobog. Mais la mission s'annonçait difficile étant donné que personne ne leur adressait la parole, si ce n'était que pour leur donner des ordres.

Cette nuit-là, la jeune fille était déterminée à élaborer un plan avec Maël et Sasha, pour mener à bien la tâche que la vieille sorcière leur avait confiée. Cependant, elle n'avait pas pris en compte le fait que la journée de travail dans les champs serait si longue et épuisante. À peine allongés sur le lit improvisé, préparé par le palefrenier dans l'un des box, les deux garçons s'endormirent rapidement. Maïa les regarda assis côte à côte, la tête appuyée sur une botte de paille, un morceau de pain de seigle à la main. Maël n'avait même pas réussi à le porter à la bouche. Ses yeux étaient presque instantanément retombés sur le jour quasiment éteint. Sasha, un peu plus habitué aux travaux manuels, avait réussi à lui raconter, entre deux bouchées, les supplices qu'ils avaient endurés, puis avait succombé à son tour.

L'obscurité avait fini par dévorer la lumière du jour, lorsque Maïa décida de sortir de leur dortoir afin de voir ce qui se passait dehors, une fois les domestiques entrés chez eux. Elle avait compris que la seule chance de retrouver Zernobog était entre ses mains, vu l'état dans lequel son frère et son ami revenaient le soir.

La jeune fille se faufila à l'extérieur de l'étable, longea le mur d'enceinte pour ne pas se faire repérer, arriva dans la cour princière du palais et pénétra dans l'église qui était restée ouverte. Elle poussa doucement la porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur pour s'assurer que personne ne s'y trouvait. Au-dessus de l'entrée, dans la nef, un balcon revêtu d'or avait été aménagé pour le voïévode et sa famille, avec un accès direct depuis le palais. Un couloir semblait relier les deux bâtiments.

À travers une ouverture voutée, Maïa s'introduisit dans une deuxième pièce, légèrement plus sinistre que la première. À en juger par les inscriptions présentes, elle se

trouvait au milieu de tombeaux des souverains de Valachie. La jeune fille se dépêcha de monter les marches et emprunta une étroite galerie en bois qui menait vers le balcon. Se déplaçant sur la pointe des pieds, le long des murs magnifiquement lambrissés, elle réussit à atteindre son objectif. Là, glissant comme une ombre, elle traversa le couloir sombre et arriva devant une lourde porte en fer.

Curieuse, elle la poussa discrètement et passa prudemment la tête par l'ouverture ainsi créée. Un vacarme indescriptible régnait dans la pièce. C'était l'heure du dîner. L'atmosphère semblait animée et chaleureuse. Assis autour de longues tables de bois, des dizaines d'hommes mangeaient, gesticulaient et racontaient des aventures plus amusantes les unes que les autres, à en croire les rires qu'ils suscitaient dans l'assistance. Seules deux femmes étaient présentes et leur rôle était de servir à boire aux hommes, dans des coupes en terre cuite qui ressemblaient davantage à des cruches qu'à des verres. *Les gardes du palais*, pensa Maïa en remarquant les vêtements qu'ils portaient et les armes qui pendaient à leur ceinture. Réalisant qu'elle n'avait aucune chance de pénétrer par-là, la jeune fille retourna à l'écurie, se promettant d'entreprendre une nouvelle expédition la nuit suivante.

6 Domestique

7 Grande pièce d'étoffe et particulièrement de laine

8 Enveloppe garnie de paille, de feuilles sèches, qui sert de matelas

9 Composition de graisse animale fondue, qu'on fait prendre autour d'une mèche de bois qui sert à éclairer. Utilisée du Moyen Âge jusqu'au XVIII^e siècle.

10 Le palais et la cour du gouverneur dans les pays slaves.

11 Titre porté par les princes de Moldavie et de Valachie



Cour voïévodale, Târgoviște, 16 juillet 1713

— Allez ! Debout, bande de fainéants ! tonna la voix désormais familière de Grigore.

Les trois amis ouvrirent des yeux affolés, puis, l'odeur nauséabonde d'excréments et d'urine les ramena brusquement à la réalité de l'étable, où ils avaient passé la nuit. Ils sautèrent au sol, comme brûlés vifs, au grand amusement de l'homme qui trouvait sa farce extraordinaire.

— C'est dimanche ! fit-il, lassé de rire seul. Tout d'abord, il vous faut rendre propre l'écurie, puis nous irons voir le Chancelier pour qu'il décide de votre sort.

Les jeunes gens s'exécutèrent, heureux de passer la journée ensemble. Maïa leur raconta, entre deux seaux d'eau qu'elle apportait de la fontaine, le périple qu'elle avait entrepris la veille, les laissant sans voix. Ils ne s'étaient aperçus de rien.

Après avoir nettoyé tous les enclos, nourri les animaux et rempli les abreuvoirs, Maël, Maïa et Sasha se rendirent dans la cour principale, attirés par le bruit et l'agitation qu'ils entendaient depuis un long moment.

Une trentaine de personnes, des domestiques aux gardiens, s'étaient rassemblées autour de quelques très jeunes demoiselles, qui dansaient presque nues, invoquant une sorte de divinité. Les corps des filles n'étaient couverts que de quelques branches de saule attachées autour de leur taille et de leur poitrine ; leurs jupes vertes improvisées tombaient au niveau des genoux, et elles portaient toutes une couronne de feuilles et de fleurs sauvages sur la tête.

— Les Papparudes, murmura Sasha.

Maël et Maïa se tournèrent vers leur ami, étonnés. Ils n'avaient jamais entendu ce mot et ils ne comprenaient pas ce qu'il signifiait.

— C'est un rituel païen connu sous le nom de danse de la pluie, poursuivit-il. Il est

encore pratiqué de nos jours chez les gitans. Des jeunes filles invoquent la pluie en dansant et en chantant, pendant que les adultes leur jettent des seaux d'eau froide. Ils croient qu'ainsi les cieux se desserreront et qu'ils auront une année riche et fructueuse.

Sautillant pieds nus dans la boue qui s'était formée, les fillettes répétaient les mêmes vers, à pleins poumons :

« Paparudă-rudă,

Vină de ne udă,

Cu găleata plină,

Ploile să vină.

Cu găleata, leata

Peste toată ceata.

De joi până joi

Să dea nouă ploi,

Ploi din alea mari

Pentru mari plugari.

Să pornească ploile,

Să curgă şiroaiele,

Să umple pâraiele. »

Paparudă-rudă

Sors pour nous mouiller,

Avec le seau plein,

Que les pluies viennent.

Avec ton seau d'eau

Remplis nos ruisseaux.

Du jeudi au jeudi

Qu'il pleuve neuf pluies,

Que de forts déluges.

Que les pluies viennent,

Avec le seau plein,

Pour mouiller nos terres,

Remplir nos rivières.

Pour la première fois depuis leur débarquement au XVIII^e siècle, les trois amis observèrent des mines détendues et des sourires. Jusque-là, tout ce qu'ils avaient vu autour d'eux était d'un gris monotone : des huttes aux murs d'enceinte, jusqu'aux vêtements et aux visages des gens.

Sasha s'approcha d'une des cuisinières qui n'arrêtait pas de lui lancer des œillades, afin de découvrir si elle était en mesure de l'informer sur Stanca. La demoiselle avait à peu près le même âge que lui. Elle portait un court tablier autour de sa taille, directement par-dessus sa chemise blanche à manches courtes. Ses cheveux blonds, tressés et enroulés au sommet de sa tête, ainsi que ses yeux bleus, lui donnaient un air angélique. Une touche de couleur dans cette masse compacte de gris. Mais avant même qu'il ne puisse dire bonjour, Sasha fut attrapé par l'arrière de sa chemise et presque soulevé dans les airs par une force inattendue.

— Enfoiré ! Dégage d'ici ! hurla une voix rocailleuse, avant que l'homme qui l'avait empoigné ne le jette à environ deux mètres de la jeune fille.

— La courtoisie n'est pas leur point fort, plaisanta Maïa en se précipitant pour aider son ami.

Elle examina son coude meurtri qui saignait déjà, puis le conduisit près de la fontaine de l'église. Elle jeta un coup d'œil furtif autour d'eux pour s'assurer que personne ne les regardait, et sortit de son sac à bandoulière, dont elle ne s'était jamais

séparée depuis Maël le lui avait confié, une compresse. La jeune fille essuya délicatement la boue mêlée au sang qui couvrait la plaie.

— Fais gaffe où tu la jettes, qu'on ne soit pas démasqués, murmura Sasha alors qu'elle finissait de nettoyer son bras.

— Ne t'inquiète pas ! Il y a un gros tas d'ordures derrière l'écurie. Il t'a bien arrangé, conclut-elle ironiquement, après avoir enlevé toute la crasse et arrêté le saignement. Mais qu'est-ce qui t'est passé par la tête ?

— Elle n'arrêtait pas de me faire les yeux doux. Je voulais juste lui parler... peut-être qu'elle connaît Stanca ?

— Humm ! As-tu oublié où nous nous trouvons ? Tu sais très bien qu'il est interdit de s'adresser à une jeune fille ou à une femme inconnue ! ajouta Maïa avec ferveur. Tu as vraiment eu de la chance, ça aurait pu se terminer par un drame !

Puis ils retournèrent auprès de Maël et Grigore pour assister à la fin du spectacle des Paparudes, en attendant d'entrer chez le Chancelier.

Soudain, une voix juvénile mais grave les força tous les quatre à se retourner.

— Prépare-moi Fulger¹² ! commanda le jeune homme qui se tenait derrière eux. Je vais monter.

— Tout de suite, Monseigneur ! répondit Grigore d'un ton humble, en s'inclinant.

— Pas toi ! reprit-il fermement. Cette fois-ci, ça va être lui, continua leur interlocuteur en désignant Maïa de son index.

— Comme vous voudrez. Radu ! Va seller le cheval de Monseigneur Matei ! C'est Fulger. Et prépare Pirate pour moi.

— Je n'ai pas besoin de toi, poursuivit le jeune homme sur le même ton autoritaire. Radu m'accompagnera.

Maïa devint rouge jusqu'aux oreilles, tandis que Sasha et Maël regardaient la scène, abasourdis.

— Je peux vous accompagner moi, proposa Sasha. Je suis bien meilleur cavalier en plus !

Il fut interrompu par la voix dure du palefrenier.

— Radu, bouge-toi ! Qu'est-ce que tu attends ?

Maïa tourna les talons et se dirigea vers les écuries. Pirate était son cheval préféré. Un étalon noir et blanc, doux et obéissant. Il aimait qu'on lui caresse la crinière. La jeune fille avait passé quelque temps avec lui du fait qu'ils vivaient sous le même toit et avait appris à le connaître. Une tache noire qui entourait son œil gauche était à l'origine de son nom.

La demoiselle remercia intérieurement ses parents pour les cours d'équitation auxquels elle avait été inscrite dès l'âge de six ans. À présent, elle regrettait seulement de ne pas avoir continué. Vers ses dix ans, Maïa avait abandonné l'activité équestre pour

rejoindre son frère, qui pratiquait l'escrime. Évidemment, il y a une différence entre monter sur un poney dans un enclos et galoper sur un étalon au milieu d'une forêt du XVIII^e siècle, pensa-t-elle.

Elle prit Fulger par la bride et l'emmena devant l'écurie, là où se trouvaient les selles. Certaines en cuir noir, d'autres en bois. Maïa prit celle en cuir, la retournant de tous les côtés, pour essayer de deviner comment la placer. Ce modèle archaïque semblait facile à installer, mais rien à faire. Au bout de quelques tentatives infructueuses, Maïa entendit quelqu'un rigoler à gorge déployée derrière elle.

Elle se retourna, surprise, et vit Matei, dont elle découvrirait plus tard qu'il était le plus jeune fils du voïevode Constantin Brâncoveanu.

— Mais tu débarques d'où mon garçon ? s'exclama Matei amusé.

Il était adossé au tronc d'un arbre, une main sur la poignée de son épée, attendant que le dénommé Radu ait fini de seller les chevaux.

— Euh. Que veux-tu dire ? bégaya Maïa, intimidée.

— Quel âge as-tu ? s'enquit-il d'un ton cynique.

— Quatorze.

— Et à cet âge tu ne sais toujours pas comment placer une selle ? se moqua-t-il, mi-amusé mi intrigué, tout en s'avançant vers Maïa, qui s'était mise à trembler par peur d'être démasquée.

Le jeune homme prit le temps pour lui expliquer comment procéder, puis il la laissa s'occuper de Pirate, sous son œil vigilant.

— Humm, tu apprends vite ! sourit-il avec satisfaction, dès que Maïa eut fini. J'espère que tu sais au moins chevaucher ! jeta le fils du voïevode par-dessus son épaule, s'éloignant au galop.

À son tour, Maïa enfourcha son cheval avec une agilité dont elle ne se croyait pas capable, puis s'aventura sur ses traces. Elle le vit quitter la grande cour, traverser la rue principale et franchir les murs d'enceinte. Maïa essayait de se tenir le plus près possible de Matei, en partie parce qu'elle ne connaissait pas le chemin, mais aussi parce qu'elle voulait faire bonne figure, pour le convaincre qu'elle n'était rien de plus qu'un humble serviteur.

La jeune fille le suivit ensuite à travers le bois où ils s'étaient rencontrés pour la première fois, jusqu'au bord de la rivière où se trouvait l'Arbre du Temps. Son cœur se serra quand elle le vit descendre et attacher son cheval.

— Tu te débrouilles pas mal, la complimenta-t-il. Je ne pensais vraiment pas que tu serais capable de me suivre jusqu'ici. Mais tu galopes comme une femme, tout même ! On dirait ma sœur Ancuța. Je vais t'apprendre à bien te tenir en selle. Maintenant, dis-moi d'où tu viens et qui tu es !

Maïa devint blanche comme une feuille de papier. Cette question la laissa sans voix.

— Je t'ai vu hier soir te faufiler le long du mur et entrer dans la Grande Église. Qui

cherchais-tu ? Es-tu un espion ?

La fille déglutit difficilement, la bouche sèche et le cœur emballé.

— Je t'ai regardé nettoyer les jardins. Tu ne sais même pas tenir un balai dans tes mains ; tu n'as aucune idée comment seller un cheval et tu montes comme une femme. D'où viens-tu ? martela le jeune garçon, sur un ton de supériorité.

— Je... J'ai grandi dans une famille de boyards... Euh... Quand j'étais bébé, je suis tombé gravement malade, j'étais plus fragile que mes frères. Ma mère était bonne et mon père était palefrenier chez la famille Florescu. Quand il a vu mon état, il a décidé de m'emmener au manoir. J'ai vécu bien plus longtemps avec sa famille qu'avec mes parents et mes frères. Ils ont pris soin de moi comme de leur propre fils. J'ai même eu un professeur qui m'a appris à lire et à compter, je parle couramment le français, entre autres, mentit-elle en le regardant droit dans les yeux.

— Humm, maintenant je comprends pourquoi tu n'es pas comme les autres. Et ça explique aussi ton accent étrange ! déclara Matei, amusé. Dès la première fois que je t'ai vu dans les bois, j'ai su que tu n'étais pas comme les autres ; un garçon du peuple et pourtant différent, continua le jeune homme. Allons-nous baigner ! invita-t-il soudainement en ôtant sa chemise d'un geste vif.

Maïa se figea. Elle n'aurait jamais pu justifier le bustier que Iaga avait mis autour de son torse.

— J'ai une meilleure idée ! retorqua-t-elle en adoptant une position d'attaque. En garde !

Le jeune homme se retourna et étudia, interloqué, ce nouvel ami étrange qui le défiait en duel. Maïa agitait un bâton en direction de Matei, imitant les mouvements qu'elle avait appris durant les cours d'escrime. Le fils du voïévode ne se fit pas prier. Il souleva à son tour une branche au sol, l'ajusta un peu et commença à se battre avec la fille, amusé, renonçant à l'idée aller se baigner.

Pendant ce temps, le spectacle des Paparudes avait pris fin. Sasha et Maël étaient retournés aux écuries en attendant le retour de Maïa. Les doutes commençaient à s'insinuer dans leur cœur, car cela faisait déjà plusieurs heures que leur amie était partie avec Matei.

— J'espère que ta sœur sait monter à chev...

Sasha ne termina pas sa phrase, interrompu par des hennissements de chevaux et les rires des deux jeunes gens qui revenaient gaiement. Les garçons poussèrent un soupir de soulagement en regardant la scène qui se déroulait sous leurs yeux.

— Ne t'inquiète pas, chuchota Maël en faisant un clin d'œil à son ami. C'est une vraie guerrière ! Elle réussit tout ce qu'elle entreprend, continua-t-il fièrement.

— Demain à la même heure, décréta Matei en lui tendant la bride pour emmener Fulger dans son enclos.

Maïa entra triomphalement dans l'écurie et raconta aux garçons tous les détails de cette rencontre inattendue.

— J’ai l’impression qu’il m’apprécie, je vais essayer de lui tirer les vers du nez. Il veut que je l’accompagne demain aussi.

Maël s’approcha de sa sœur et, lui prenant les mains dans les siennes, murmura :

— Fais de ton mieux, mais attention à ne pas te faire attraper. Quant à nous, demain nous retournerons travailler dans les champs. Nous ne pouvons pas faire grand-chose, malheureusement.

La fille hocha la tête, et partit vers le paddock, perdue dans ses pensées, avec Fulger et Pirate.

12 Foudre (nom du cheval).



Cioroiu, Roumanie 16 juillet 2013

Tout le village était en ébullition. La disparition des jumeaux deux jours auparavant n'avait laissé personne indifférent. Leurs parents s'étaient envolés avec le premier avion en Roumanie, bouleversés, dès que les grands-parents avaient donné l'alerte.

Une cellule de crise avait été mise en place au niveau régional. Les rumeurs et les spéculations avaient alors circulé à une vitesse folle.

— Quelqu'un les a enlevés, c'est sûr ! affirmaient les vieilles femmes le soir, amassées comme des poules devant le portail de l'une d'entre elles.

— Et pourquoi faire ça ? rétorqua une autre. Peut-être qu'ils ont voulu rentrer chez eux, en France ? Qui veux-tu qu'on kidnappe dans notre village ? Et pourquoi faire ?

— Hé ! Pour la récompense, bien évidemment ! fabulait une autre encore.

La police avait perquisitionné le domicile des grands-parents, entendu les personnes présentes ainsi que les voisins, donné l'alerte aux frontières et interrogé les jeunes du village qui les connaissaient. Tout le monde avait une théorie plus ou moins farfelue sur la disparition des enfants.

Ainsi, les enquêteurs découvrirent que Maël et Maïa passaient leur temps libre en compagnie d'un certain Sasha. Ce n'est qu'en frappant à la porte de ce dernier qu'ils se rendirent compte que personne ne l'avait vu depuis deux jours. Cependant, la famille du jeune garçon ne semblait pas tellement s'inquiéter de son sort.

— Eh bien ! Ce n'est pas la première fois qu'il quitte la maison sans prévenir, avait annoncé son père, quand les agents de police lui avaient demandé pourquoi il n'avait pas déclaré la disparition de son fils.

— Personne ne l'a vu depuis deux jours et vous n'avez pas pensé à nous le signaler ? s'agaça l'un des agents présents sur place.

L'homme marmonna quelque chose d'inintelligible et haussa les épaules, l'œil hagard.

— Avez-vous déjà vu ces enfants ? reprit l'autre agent, en sortant une photo de Maël et Maïa des pages de son agenda.

Le père de Sasha scruta la photo pendant quelques secondes puis secoua la tête.

— Si Sasha revient, prévenez-nous ! ordonna-t-il, se rendant bien compte qu'il n'obtiendrait guère plus d'informations de cet alcoolique qui ne semblait pas comprendre la gravité de la situation.

L'homme, assis sur les marches du porche de sa maison, regardait avec un air absent les deux policiers qui s'éloignaient, pressés.

— Allons au commissariat ! Ils ont envoyé la brigade canine, fit l'un des agents en raccrochant son portable.

Après avoir rangé son mobile dans la poche de sa veste, il monta rapidement dans la voiture, imité par son collègue.

La Dacia Logan, le nouveau véhicule dont étaient équipés les policiers de la commune, démarra en trombe, enveloppant la maison de Sasha d'un énorme nuage de poussière. Ils dévalèrent à toute allure les rues du village en direction du poste de police, gyrophares et sirène allumés. De nombreuses affiches représentant les deux enfants avaient été collées sur les poteaux électriques, les troncs d'arbres et sur la devanture de la boutique de Monsieur Tili par les parents des jumeaux. Les gendarmes avaient organisé des battues, auxquelles la plupart des habitants s'étaient joints pour fouiller le village et la forêt environnante, centimètre carré par centimètre carré. Jamais ce lieu oublié du monde n'avait vu autant de frénésie. Une chaîne de télévision locale avait commencé à couvrir l'histoire de la disparition, plantant un reporter et un caméraman devant le portail des grands-parents de Maël et Maïa, prêts à intervenir à tout moment avec des informations « de dernière minute ».

Paul Ionescu, l'un des jeunes hommes du village, étudiant en troisième année à l'Université de Journalisme de Bucarest, en vacances chez ses grands-parents, avait créé une page Facebook dédiée à la disparition des jumeaux, relayant des photos et des nouvelles obtenues par ses propres moyens. Il avait installé son quartier général dans la maison d'un ami, juste en face de la maison « des Français », d'où il pouvait observer en permanence tout ce qui se passait de l'autre côté de la rue, transformant même l'une de ses pièces en bureau d'enquête. Il disposait d'un véritable arsenal d'équipements de pointe comprenant : un ordinateur portable, un smartphone, des jumelles, une connexion Internet et une caméra semi-professionnelle installée sur un trépied, qui filmait jour et nuit. Toutes les personnes de plus de treize ans, du village ou des environs, ayant un compte sur les réseaux sociaux, suivaient la page ainsi créée, partageant les articles proposés sur leurs propres pages. La disparition des deux enfants était rapidement devenue virale.

Depuis le début, c'était toujours Paul qui avait fait appel à des amis, des proches, des connaissances et toute personne disponible pour organiser des équipes de bénévoles, pour explorer le village et les alentours à la recherche des deux disparus, sous les ordres des gendarmes.

Le dernier post intitulé « *Retour à la case départ* » avait suscité beaucoup de commentaires. Sous une photo qui illustrait Maël et Maïa durant un tournoi d'escrime, qu'il avait réussi à télécharger sur internet, le jeune homme annonçait qu'il ne pouvait pas s'agir d'un enlèvement en vue d'obtenir une rançon, car un troisième garçon, provenant d'une famille pauvre, avait disparu en même temps. « Désormais, nous recherchons trois jeunes gens, pas seulement Maël et Maïa. Si vous détenez des informations pertinentes, n'hésitez pas à les partager dans les commentaires », écrivit-il pour terminer sa publication.

Au même moment, le portail s'ouvrit et les parents des deux enfants se présentèrent devant l'équipe de télévision locale. Leurs visages, ternis par la douleur, témoignaient de la souffrance et du désespoir qu'ils traversaient. Le père soutenait sa frêle épouse, qui pouvait à peine marcher. Le reporter et le cameraman se précipitèrent sur eux armés de micros et ajustèrent immédiatement la position de la caméra.

— Bonjour Mesdames, Messieurs. Nous sommes toujours devant la maison des jumeaux qui ont disparu il y a deux jours. Leurs parents ont émis le souhait de faire une déclaration de dernière minute. Bonjour Madame Blanchard ! Nous vous écoutons, lança le journaliste en guise d'introduction.

Le visage livide de la femme trahissait les tourments qu'elle avait endurés ces derniers jours. Son mari, un étranger dans un pays dont la langue lui était totalement inconnue, regardait devant lui, perdu, comme pris dans un tourbillon. Au milieu des larmes et des soupirs, la jeune maman commença son discours :

— Bonjour à tous ! Nous tenons à remercier toutes les personnes qui se sont mobilisées ces dernières heures pour le soutien dont elles ont fait preuve. Notre paix et notre bonheur se sont complètement effondrés. Maïa et Maël, nos deux enfants de quatorze ans, ont disparu jeudi du domicile de leurs grands-parents. La dernière fois, ils ont été vus par des témoins en train de se diriger vers la cour de l'école communale.

L'immense chagrin noua la voix de la mère de famille, si bien qu'elle eut besoin de quelques minutes pour se reprendre et continuer son discours.

— La souffrance que nous vivons est indescriptible et l'attente, insupportable. Chaque minute et chaque heure qui passe nous semblent interminables. Rester collés au téléphone en attendant un appel pour nous faire savoir que nos enfants ont été retrouvés et qu'ils vont bien est invivable. Nous ne dormons plus, nous ne mangeons plus, nous sommes suspendus quelque part entre un horrible cauchemar et une réalité effrayante. Rien n'est encore officiel, mais nous sommes convaincus que Maël et Maïa sont détenus par quelqu'un contre leur gré. Les téléphones portables et les effets personnels sont dans leur chambre, tout comme la carte de retrait ainsi que leurs passeports. Ils n'ont pas pu aller très loin seuls, sans argent et sans moyen de transport. La seule chose qui manque, c'est un appareil photo, rien d'autre. À chaque seconde qui passe, notre désespoir augmente. Nous voulons juste retrouver nos enfants.

La femme s'arrêta, jeta un coup d'œil emplis de tristesse à son mari qui l'encourageait, puis continua, s'adressant cette fois-ci aux potentiels ravisseurs.

— Nous voulons juste retrouver nos enfants. Laissez-les partir, laissez-les rentrer chez eux. Si vous êtes parents, vous imaginez sûrement le calvaire que nous traversons... Je vous supplie de nous rendre nos enfants, acheva-t-elle en éclatant en sanglots.

La jeune femme était si anéantie par la douleur qu'elle finit par ne plus tenir debout sur ses jambes et dut s'appuyer sur son mari.

Dès que la mère des jumeaux termina son intervention, Paul quitta la maison en trombe, enfourcha son vélo et se précipita vers l'école communale. Un de ses abonnés l'avait informé que les gendarmes et l'équipe de chiens avaient passé plusieurs longues minutes dans la cour de l'école, avaient erré autour du banc de pierre sur lequel s'asseyaient d'habitude les disparus, puis s'étaient dirigés vers Ograda Mica¹³.

Son flair de futur journaliste d'investigation le poussa à les suivre de plus près pour voir dans quelle direction s'orientait l'enquête.

13 Rue du village où se trouve la maison de la sorcière.



Targoviste, Cour voïévodale, 17 juillet 1713

Le jour était encore loin de se lever quand Grigore fit irruption dans l'écurie en criant sur les trois jeunes gens endormis.

— Mais vous êtes des paresseux à c'que j'vois ! Quand j'avais votre âge, à cette heure-ci, j'étais déjà en train de travailler, continua-t-il, agacé. Allez ! Bougez vos fesses ! Via ! Ion vous attend au grand portail, grouillez-vous ! Et toi, va balayer les jardins ! fit-il en poussant Maïa vers l'extérieur.

Les trois amis peinaient à sortir de leur doux sommeil peuplé de rêves, pour revenir à cette cruelle réalité : ils dormaient habillés avec les mêmes vêtements qu'ils portaient pendant la journée, ils ne s'étaient plus brossé les dents et ils n'avaient pas pris un bain depuis la traversée de l'Arbre. L'odeur de l'écurie ne semblait plus les déranger et il avait commencé à émaner d'eux la même puanteur que les locaux.

— Il faut trouver Zernobog, je ne supporte plus d'être ici, marmonna Maïa en serrant les dents.

— Ça, c'est sûr ! Moi non plus ! répondit son frère, tout en ajustant sa tenue.

Ensuite, les adolescentes se séparèrent, pour que chacun puisse accomplir le travail pour lequel il avait été affecté.

La jeune fille n'avait pas fini de nettoyer la première allée, qu'elle fut interrompue par la voix amusée de Matei :

— Tu te débrouilles beaucoup mieux aujourd'hui. Bravo ! fit-il en mimant des applaudissements. Tu ferais mieux de laisser ce balai et venir avec moi. Je veux te montrer quelque chose.

Maïa regarda autour d'elle, dubitative.

— Ne t'inquiète pas. J'ai déjà informé mon valet. Aujourd'hui tu es libre, nous passerons la journée ensemble.

La fille déglutit difficilement, interloquée. D'un côté, le fait qu'elle puisse passer son temps en compagnie de Matei la ravissait et représentait sa seule chance de retrouver Zernobog, mais d'un autre côté, la perspective de se faire démasquer l'effrayait tout autant.

— As-tu mangé quelque chose ? s'intéressa le fils du voïévode.

Maïa secoua la tête.

— Alors, viens avec moi ! On va commencer par te faire engloutir un morceau, la pressa-t-il en se dirigeant vers une porte située sous l'escalier qui menait aux chambres à l'étage, camouflée par un lierre imposant.

Elle le suivit sans protester, se glissant maladroitement par l'ouverture de cette porte en bois sombre que Matei avait poussée avec discrétion. Ils pénétrèrent dans une sorte d'antichambre en pierre qui permettait d'accéder à la partie nord du rez-de-chaussée, où se trouvaient les chambres des domestiques. Une bouffée d'air froid les enveloppa soudainement et des relents nauséabonds vinrent envahir leurs narines. De là, ils empruntèrent un couloir sinueux qui les conduisit dans la grande cuisine du Palais, une pièce tout en pierre dont le plafond arqué et les longues tables en bois invitaient au partage. Le feu brûlait dans l'âtre et une odeur alléchante de pain chaud s'était répandue tout autour, chatouillant les narines de la jeune fille qui, les trois derniers jours, n'avait rien mangé d'autre que de la polenta moisie.

— Assois-toi, l'invita Matei, bienveillant, avant de s'adresser d'une voix affectueuse à l'une des femmes de cuisine. Mamounette, apporte une tasse de lait chaud et du pain à mon invité, s'il te plaît.

La femme cessa de travailler et se tourna agacée vers l'intrus, le scrutant sous tous les angles. La cuisinière portait une robe grise en lin sur laquelle un vieux tablier déchiré par endroits, autrefois blanc, avait été accroché. Les dizaines de plis des deux vêtements qui se chevauchaient, formaient une masse gonflée telle un carrousel de fête foraine.

— Et pourquoi faire ? lâcha-t-elle les dents serrées, après l'avoir étudié pendant plusieurs secondes, un sourcil levé et les poings enfoncés sur les hanches.

— C'est mon ami, sourit le fils cadet du voïévode. Je veux que tu t'en charges, comme si c'était moi.

— Ah ! Il ne manquait plus que ça, rétorqua la femme en tournant les talons, visiblement mécontente d'exécuter l'ordre reçu.

Une dizaine de minutes plus tard, la cuisinière s'avança vers eux en se dandinant comme un canard, un plateau en bois dans les mains. Elle y avait posé une cruche de lait et un morceau de pain chaud. Maïa remarqua qu'aucun couvert ne lui avait été offert, mais elle n'osa pas en demander. Après quelques secondes d'hésitation, la jeune fille se roula sur ce petit déjeuner appétissant et le dévora, se servant avec les mains et se léchant les doigts. Elle vivait en cet instant, le premier moment de bien-être depuis son débarquement au XVIII^e siècle.

Ce bonheur inattendu fut interrompu par un cri effroyable. Ils tournèrent la tête et virent la cuisinière se tenir le ventre à deux mains, le visage tordu de douleur. C'est ainsi que Maïa apprit la grossesse de la cuisinière et la raison principale de sa circonférence plus large que la normale.

— Stanca, Stanca, tout va bien ? se précipitèrent les deux autres employées de cuisine, effrayées.

Un gémissement encore plus fort fit trembler la pièce, puis elle ordonna aux deux enfants de quitter les lieux.

— C'est ma nounou, murmura Matei, alors qu'ils se dirigeaient vers la porte. L'heure est venue apparemment...

Maïa grimaça. Elle eut alors une seconde de lucidité et réalisa que la dénommée Stanca était la mère de Zernobog et qu'il s'apprêtait à venir au monde.

Les deux amis sortirent puis montèrent l'escalier vers les appartements du voïévode. Les décorations intérieures contrastaient fortement avec le reste du palais et surtout avec la vie misérable des gens du peuple. Outre les quatorze chambres de la famille princière, un salon privatif au plafond voûté et aux murs recouverts de soie de Damas dominait cette partie du Palais.

Le mobilier en chêne massif attestait du bon goût du maître des lieux. Le balcon attenait avec ses six colonnes sculptées en marbre, une architecture de style Brâncovenesc¹⁴ combinée à des éléments ottomans et vénitiens, offrait une vue dégagée sur les jardins, invitant à la détente. Soudain, Maïa eut l'impression d'avoir fait un bond dans le futur. Seules les traces de boue que ses pieds laissaient sur le sol en brique l'ancraient encore à la réalité de cette époque.

Matei entra dans une pièce spacieuse, invitant son nouvel ami à le suivre.

— C'est ma chambre, expliqua le garçon. Attends-moi ici, dit-il en se dirigeant vers la sortie.

Il revint quelques minutes plus tard avec une rangée de vêtements propres et une paire de chaussures digne de ce nom.

— Enfile ça, dit-il fièrement en lui tendant ses habits parfaitement pliés. Ensuite, nous irons au cheval.

Maïa jeta un rapide coup d'œil autour d'elle, à la recherche d'un endroit où elle aurait pu se changer sans que Matei la voie. Elle remarqua la présence d'un paravent sur le côté droit de la chambre qui semblait dissimuler une sorte de salle de bains primitive. La jeune fille s'orienta vers celle-ci, heureuse de pouvoir enfin mettre des vêtements propres.

Intrigué par l'attitude de Radu, le fils du voïévode s'avança vers cette cloison improvisée et l'écarta. Maïa sursauta et couvrit instinctivement son buste d'une chemise, mais pas assez vite pour cacher le châle que Iaga avait noué autour de ses seins.

— Que ... Qu'est-ce que cela signifie ? balbutia Matei abasourdi, pointant de son index la bande blanche autour de son torse.

Puis, en regardant le corps à moitié dénudé de la jeune fille, il finit par comprendre pourquoi Radu était si différent.

— Tu es... tu es... tu n'es pas...

Il s'arrêta.

— Mais pourquoi ? continua-il sidéré.

Maïa ne répondit pas immédiatement à sa question. Elle enfila rapidement la chemise pour couvrir sa nudité, puis le prenant doucement par la main, ils s'assirent tous les deux sur le bord du lit qui se trouvait au milieu de la pièce.

— Chut ! Écoute ! Écoute-moi ! N'aie pas peur ! supplia-t-elle à bout de souffle. Les émotions l'avaient saisie entièrement et un état d'agitation la faisait à présent gesticuler frénétiquement.

— Ce que je vais te révéler te semblera absolument irréel, mais je t'assure que c'est la vérité. Cependant, tu dois me promettre de ne jamais divulguer mon secret à personne et sous aucun prétexte.

Les yeux ronds et affolés, Matei la regarda de la tête aux pieds, hébété, ne sachant quoi penser. La jeune fille prit ses mains dans les siennes et après un moment de silence commença son discours :

— Je m'appelle Maïa. Je suis une fille comme tu as pu le remarquer, j'ai quatorze ans et...

Elle s'arrêta. La jeune fille était consciente que cette confession allait changer beaucoup de choses, la vie entière même, de son ami.

— Et...je viens du futur. Toma est mon frère jumeau. En réalité, il s'appelle Maël et Sava est notre ami. Son véritable prénom est Sasha. J'imagine que toutes ces choses n'ont aucun sens et que c'est difficile à croire. Mais je te jure que c'est vrai ! Nous avons une mission à accomplir dont je ne peux malheureusement pas t'en parler. N'insiste pas pour connaître la raison de notre venue. Autrement, tu peux me demander tout ce que tu veux, conclut-elle, freinée par l'absence de réaction de la part du jeune homme face à ses révélations.

— Comment ça, tu viens du futur ? lâcha-t-il finalement. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je suis née en l'an mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, en France. Ma mère a les mêmes origines que toi, poursuivit la fille. Concrètement, j'arrive de l'année 2013.

— Pourquoi fais-tu ça ? Pourquoi inventes-tu de pareilles histoires ? hurla Matei, incapable d'avaler son récit abracadabrantesque. Tu m'as trahi !

Il la repoussa, puis, ouvrant grand la porte, lui demanda de quitter sa chambre.

Docile, Maïa se leva et s'avança jusqu'à son niveau, puis d'un ton plein d'assurance, lui murmura :

— Je peux te le prouver. Laisse-moi te le prouver !

Elle ferma la porte, puis se dirigea vers l'arrière du paravent. Enfila ensuite son pantalon et ses bottes, récupéra le sac contenant tous les objets qu'ils avaient emportés avec eux, puis rejoignit Matei, qui entre-temps s'était assis à nouveau sur le lit. Maïa sortit une photo qui les montraient à côté de la moto de son grand-père Tudor. Elle la tendit au fils du voïévode et attendit sa réaction.

Matei la prit, la retourna de deux côtés, intrigué.

— Comment peux-tu faire ça ? demanda-t-il, perplexe.

— À l'avenir, les gens pourront faire de telles images qu'ils conserveront. Elles sont une sorte de mémoire, mais beaucoup plus réelle. Cela s'appelle une photographie.

— Vos vêtements sont vraiment étranges... et... c'est quel genre de carrosse ?

Maïa éclata de rire.

— C'est une moto, un sidecar plus précisément, expliqua-t-elle amusée. À mon époque, les charrettes tirés par des chevaux tels que tu les connais n'existent plus. Ou très rarement. Ils ont été remplacés par des voitures et d'autres moyens de transport qui voyagent des dizaines de fois plus vite.

— Et qui les tire alors ?

Maïa sourit. Elle commença alors à lui parler de l'existence des moteurs à vapeur, des locomotives électriques et des avions. Toutes ces choses banales qu'elle avait connues depuis sa naissance mais qui paraissaient invraisemblables aux yeux de son ami.

— Tu veux dire que dans le futur nous allons voler ? demanda le garçon, dont les sentiments changeaient au fur et à mesure que son amie du futur avançait dans son récit : panique, méfiance, curiosité. Comme Icare ? poursuivit-il.

— Pas tout à fait. Au début des années 1900, plusieurs avions seront inventés, une sorte de très gros appareils à ailes métalliques, comme de gigantesques oiseaux. Puis, au fil du temps, ils deviendront de plus en plus fiables, pouvant transporter sur de très longues distances et en très peu de temps plusieurs centaines de personnes à la fois.

Les deux amis passèrent toute la journée ensemble, enfermés dans la chambre de Matei. Il posait des questions et s'émerveillait de l'évolution de l'humanité, et elle lui racontait à quoi ressemblait le XXI^e siècle : les grandes villes, les gratte-ciels, les trains, la télévision, les appareils photo, le téléphone portable, la façon dont les gens vivaient, comment ils s'habillaient, quelles étaient leurs habitudes et comment ils passaient leur temps libre.

— Alors tu sais tout ce qui va se passer d'ici 2013 ?

— Pas vraiment. Je connais uniquement ce que j'ai appris dans les livres d'histoire.

— Alors dis-moi combien d'années mon père règnera encore et qui lui succèdera au trône ? Est-ce bien mon grand frère, Constantin ?

Maïa hésita un moment. Elle considérait que ce n'était pas le moment de lui révéler cette partie de ses connaissances, concernant le drame qui allait frapper la famille Brâncoveanu dans moins d'un an. Elle fut sauvée par les bruits et l'effervescence qui

s'étaient brusquement créés dans le couloir.

Plusieurs servantes couraient dans toutes les directions et criaient que Mademoiselle Smaranda allait bientôt mourir. Le guérisseur avait fait tout ce qui était en son pouvoir, mais il était trop tard pour la sauver. Il avait recommandé à Madame Brâncoveanu d'appeler le prêtre pour la dernière confession.

Matei et Maïa se précipitèrent dans la chambre de la jeune fille, où deux bonnes avaient mis des serviettes humides sur son front, essayant de la calmer. Smaranda délirait, décrivant des scènes cauchemardesques, et Madame Marica, la mère de l'enfant, agenouillée à côté de sa tête, en larmes, priait sans cesse pour que Dieu épargne la vie de sa jeune fille.

Maïa s'approcha du lit de la mourante et remarqua une plaie qui suppurait sur la cuisse gauche, d'un pus jaune-verdâtre maculant le drap blanc.

— Que lui est-il arrivé ? s'inquiéta-t-elle.

— Il y a quelques jours, ma sœur a été mordue par un renard lors d'une sortie à cheval, et depuis...

Maïa lui fit signe de la suivre et ils retournèrent dans la chambre de Matei.

Des tréfonds de son sac, elle sortit les deux boîtes d'antibiotiques qu'elle avait prises dans la pharmacie de sa grand-mère.

— Je ne te promets pas qu'elle survivra, mais c'est sa seule chance, fit-elle en détachant quatre capsules de la feuille d'aluminium et en vidant leur contenu sur un pansement stérile. Tu dois mettre ce morceau de tissu sur sa plaie, puis lui donner une capsule à avaler toutes les six heures. Attention à ne pas te faire prendre, car personne ne doit connaître mon secret.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il, intrigué par ces gélules colorées.

— Pas maintenant. Nous n'avons pas de temps à perdre, je t'expliquerai demain. Allez, fais ce que je t'ai dit !

Matei hocha la tête, bouleversé par la tournure que les choses avaient pris ces dernières heures. Quand il s'était réveillé ce matin-là, il avait décidé d'aller chercher Radu pour partir à cheval. Cependant, ce qui s'était passé était bien au-delà de ses fantasmes les plus audacieux.

— Attends ! interpella Maïa en lui prenant la main. J'ai besoin de ton aide. Est-ce que tu peux me dire où habite Stanca ?

Matei la regarda, surpris.

— Pourquoi veux-tu...

— Je ne peux pas répondre à cette question, j'ai juste besoin de savoir où elle habite.

— Dans le bâtiment juste en face de l'écurie. Son mari fait partie de la garde du Palais. La sixième porte sur la gauche, répondit-il machinalement.

— Je dois y aller maintenant, se dépêcha Maïa. Je te remercie pour ton aide. Prends soin de ta sœur ! On se voit demain dans les jardins, j'ai une autre confession à te faire, ajouta la jeune fille, avant de refermer la porte derrière elle.

14 Également connu sous le nom de Renaissance Valachienne, il s'agit d'un style architectural et artistique qui s'est développé sous l'influence du voïévode Constantin Brâncoveanu.



Targoviste, Cour voïévodale, 18 juillet 1713

Le lendemain matin, après le départ des garçons aux champs, Maïa prit son balai et son panier, puis se hâta vers l'endroit où elle avait donné rendez-vous à Matei.

À cette heure matinale, les majestueux jardins princiers étaient déserts. L'air frais caressait sa peau et les premiers rayons du soleil projetaient de longues ombres sur les allées du parc. Maïa avançait tête baissée, préoccupée par ce qu'elle allait annoncer à son ami.

Matei l'attendait avec un sourire triomphant qui illuminait son visage. Il se précipita vers elle, la prit dans ses bras, la fit tourner comme dans un manège et cria de toutes ses forces :

— Tu l'as sauvée ! Tu l'as sauvée ! Smaranda a arrêté de délirer. Je suis resté avec elle toute la nuit et j'ai fait exactement ce que tu m'as appris, ajouta le garçon avec fierté, tout en guidant Maïa vers l'un des bancs qui ornaient les magnifiques jardins. Je ne sais même pas comment te remercier !

Maïa sourit, mais son visage était si crispé que le garçon ne put se contenir :

— Tu n'es pas contente ? Si tu n'avais pas été ici...

— Matei, je dois te dire quelque chose de très important, le coupa-t-elle brusquement. Où pouvons-nous parler sans être interrompus ?

— Allons dans le kiosque, suggéra le jeune homme, qui la prit par la main pour l'entraîner dans ce qui était la dernière mode de l'époque : un bâtiment en pierre de forme ovale qui se dressait fièrement au milieu du parc.

Maïa s'assit sur l'une des chaises présentes, fixant du regard les pavés de l'allée qui menaient à l'entrée principale, en s'imaginant la splendeur des réceptions organisées par le souverain et son épouse.

— Qu'est-ce que tu as ? T'es bizarre ! Pourquoi tu es triste ?

— Matei, ce que je vais te révéler c'est... C'est du sérieux !

Voyant le malaise de sa copine, le jeune homme s'assit à ses pieds et prit ses mains dans les siennes, essayant de lui donner du courage.

— Dans moins d'un an, ton père sera déchu, soupira la jeune fille.

— Ah ! C'est pour ça que tu étais si bouleversée ? éclata le jeune homme. Il faut savoir que mon père est le noble le plus riche du pays. Il a été nommé souverain de Valachie contre son gré. Il n'a jamais voulu ça. Ils l'ont forcé. Et tu sais quoi ? C'est mieux ainsi ! Il va pouvoir profiter de sa vieillesse. Ne t'inquiète pas pour cela, consola le garçon.

— Non Matei, ce n'est pas tout.

Maïa marqua une pause. Elle pouvait à peine retenir les larmes qui menaçaient de couler sur son visage tendu.

— Ton père sera trahi par certains membres de votre famille. Pendant la Semaine Sainte, le messenger du Sultan se rendra à la Cour de Bucarest avec un drap de soie noire qu'il mettra sur l'épaule du Prince Brâncoveanu. L'empire Ottoman, qui traverse déjà une période difficile, va durcir les châtiments. Et vous...vous servirez d'exemple.

Maïa s'arrêta quelques secondes et regarda le visage du jeune Matei, devenu sérieux.

Il savait que l'acte de trahison était quelque chose de très grave.

— Qu'arrivera-t-il à mon père ?

— Matei, tu dois le convaincre, coûte que coûte et sans lui révéler la vérité, de quitter le trône et la Valachie avant la prochaine Pâques. Il est écrit dans les livres d'histoire que votre famille possède des terres et des biens en Transylvanie, et que si le voïevode s'était réfugié avec sa famille au-delà des montagnes, vous seriez tous sains et saufs.

— Mon père n'est pas un lâche ! Il n'acceptera jamais ! bondit le garçon révolté. De plus, il a des espions à Constantinople qui l'informent en permanence si quelque chose se trame contre lui.

— Non Matei, tu te trompes ! L'histoire nous raconte autre chose.

— L'histoire s'écrit maintenant ! s'écria le jeune homme.

— Je suis désolée, Matei...

Le fils du voïevode s'assit sur le banc, la tête dans les mains, le regard vide. Pendant de longues minutes, aucun d'entre eux ne prononça le moindre mot. Après avoir retrouvé un semblant de calme, il se tourna vers Maïa :

— Qu'arrivera-t-il à mon père ?

— Après la destitution, sur l'ordre du Sultan, Constantin Brâncoveanu ainsi que ses fils et ses gendres seront emmenés à Constantinople, emprisonnés et... et...

Maïa s'humecta les lèvres. Ces révélations la mettaient mal à l'aise.

— Et quoi ?

Le visage de Matei s'était assombri. Les traits délicats du jeune homme étaient devenus durs. Quelques gouttes de sueur étaient apparues sur son front.

— Le jour de l'Assomption de l'an 1714, vous serez tous exécutés. Décapités.

Maïa prononça à peine le dernier mot. Elle n'avait pas eu la force de nommer cette sentence à haute voix, ni de lui donner tous les détails sur ce qui allait se passer.

Pendant ses recherches, la jeune fille avait lu sur Wikipédia les détails du terrible sort réservé à la famille Brâncoveanu. La cruauté des événements décrits l'avait fortement troublée.

Selon les récits historiques, l'envoyé du Sultan était arrivé à Bucarest pendant la Semaine Sainte de 1714 avec un ordre de détronement. Lorsque le voïevode de Valachie l'avait reçu dans la grande salle d'audience, il avait sorti un foulard de soie noire qu'il avait mis sur l'épaule du souverain en prononçant le mot « mazil », qui signifie « détrôné ». Par la suite, Constantin Brâncoveanu et sa famille avaient été emmenés à Constantinople, puis incarcérés à la prison d'Edicule (Les Sept Tours), où ils furent torturés jusqu'au jour de leur exécution.

Le 15 août 1714, le jour de ses 60 ans, le souverain, ses quatre fils et son gendre Enache Văcărescu furent présentés devant le Serail. « Un grand nombre de personnes étaient venues assouvir leur soif bestiale de voir le sang couler », avait écrit l'historien C. Gane. Le sultan avait alors offert à Brâncoveanu le pardon et la vie, à condition qu'il se convertisse au mahométisme. « Soyez courageux, mes fils ! Nous avons perdu tout ce que nous possédions, au moins nous allons sauver nos âmes ! ». Telle fut l'exhortation du monarque à ses fils, refusant ainsi la proposition du Sultan Ahmed III.

Constantin Brâncoveanu avait assisté, impuissant, à la décapitation de son gendre, puis des quatre garçons. Le dernier tué avait été le plus jeune de la famille, Matei, avant que le souverain lui-même ne perde la vie. Les six têtes furent ensuite empalées avant de parcourir les rues de la ville.

Lorsqu'elle avait lu ces informations, Maïa était confortablement assise devant son bureau, dans la chambre de ses grands-parents. À l'époque, une vague de tristesse avait inondé son cœur, mais à présent, elle faisait face à la triste réalité. Elle se tenait juste devant l'un des fils du voïevode, qui était aussi devenu son ami. Ce qui allait arriver remplissait son âme de chagrin.

— Non ! Non ! Je ne le crois pas !

Matei se leva brusquement et se mit à tournoyer dans le kiosque. Cette idée était inconcevable.

— Et moi ? Est-ce que je serai... ?

— Vous devez tous quitter le pays ! Il faut fuir !

— Mon père n'acceptera jamais de s'enfuir ainsi ! C'est un homme digne et courageux.

Matei s'assit à nouveau devant la jeune fille. Une lueur d'espoir brillait dans ses yeux.

— Une lettre ! C'est ça ! Une lettre anonyme l'avertissant qu'il va être trahi et déchu !

— On peut essayer, acquiesça Maïa avec compassion, en prenant ses mains dans les siennes, peu convaincue. Mais, si pendant la Semaine Sainte, le messenger du Sultan vient à Bucarest avec l'ordre de le détrôner, tu sais ce qu'il te reste à faire !

Matei inclina la tête pour confirmer qu'ils avaient un accord. Cependant, la perspective d'abandonner sa famille ne lui plaisait guère.

— Promets-moi ! insista Maïa.

— Penses-tu vraiment que nous pouvons changer l'histoire ?

— L'histoire s'écrit maintenant, répondit la jeune fille avec un sourire timide. Tu l'as dit toi-même ! Les chevaux sont le seul moyen de transport à cette époque. Si tu prends quelques heures d'avance, personne ne pourra te rattraper. Et tu es très bon cavalier.

— Je te le promets ! assura Matei en la fixant droit dans les yeux.

Il lui serra la main comme pour sceller leur accord, puis hésita quelques secondes avant de demander :

— Qu'advient-il de tout ça ? hésita le jeune homme en jetant de furtifs coups d'œil autour de lui. Tout le travail de mon père tombera-t-il dans les mains des Turcs et des Phanariotes ?

Maïa sourit tristement.

— Vos belles cours seront désertes, les murs de vos imposants palais s'effondreront, car l'impitoyable blizzard du temps soufflera plus fort que n'importe quelle guerre. Mais aucun Phanariote n'y entrera.

Une larme roula sur la joue de la demoiselle, qui avait perçu le désespoir dans le cœur de Matei depuis qu'elle lui avait avoué la vérité sur le sort de sa famille. Ils restèrent silencieux pendant de longues minutes, chacun perdu dans ses pensées.

— Il est temps d'y aller, soupira finalement Maïa. Comme tu le sais, nous sommes venus ici pour accomplir une mission. Si tout se passe comme prévu, je rentrerai chez moi demain avec mon frère et Sasha.

Matei se leva et la serra contre sa poitrine, avant de s'incliner en guise d'adieu.

— Au revoir, mon bon ami ! Prends soin de toi !

— Au revoir, ange gardien ! répondit tristement le fils du voïevode.

Il aurait aimé la serrer comme ça pour le restant de sa vie.



Targoviste, Cour voievodale, 19 juillet 1713

À l'aube, quand Grigore entra comme à son habitude dans l'écurie, pour réveiller les trois jeunes gens, il ne trouva personne. Il fit un tour rapide pour s'assurer que tous les animaux étaient à leur place, puis s'empressa de donner l'alerte.

— Ils se sont enfuis ! claironna-t-il en rejoignant Ion, le paysan. Heureusement qu'ils n'ont pas volé de chevaux.

— Eh hé, mon cher ! Le travail est dur ! Je savais qu'ils n'allaient pas trop s'attarder dans les parages, marmonna le malheureux, prenant seul le chemin des champs.

Pendant ce temps, Maël, Maïa et Sasha se cachaient sous une pyramide de cannes de maïs, blottis les uns contre les autres.

Après avoir fait ses adieux à Matei la veille, Maïa avait soigneusement préparé cette cachette.

Elle avait longtemps hésité entre se tapir dans les mangeoires et se couvrir d'une botte de foin, ou s'introduire sous ce tas de cannes de maïs disposées en cercle et dont les pointes se rejoignaient en une sorte de cône. Elle était entrée par-dessous pour voir s'il y avait assez de place pour tous les trois. Puis, elle avait apporté une carafe d'eau et un tapis de jute pour qu'ils puissent attendre confortablement le bon moment pour sortir. À l'intérieur, l'espace était minuscule : leurs bras et leurs jambes s'entremêlaient comme dans un Twister¹⁶.

Six longues heures s'étaient écoulées depuis que Maïa les avait conduits vers ce refuge de fortune, et ils commençaient à manquer d'air. Entre la chaleur extérieure et l'humidité émanant de ces cannes, la touffeur commençait à les asphyxier. L'odeur âpre et moisie du fourrage piquait à présent leurs poumons.

— On n'entend plus rien, murmura Maël, anhélant. Je pense que nous pouvons y aller.

Les deux autres opinèrent et commencèrent à sortir à quatre pattes, l'un après l'autre. Il n'y avait aucun être humain à l'extérieur. Au beau milieu de la journée, les hommes étaient toujours en train de travailler la terre, les femmes s'afféraient au Palais et les enfants s'amusaient dans une cour intérieure, bercés par l'insouciance de l'enfance. La voie était donc libre. Il ne le restait qu'à s'introduire dans l'appartement de Stanca, trouver le miroir, le voler, puis revenir à leur époque aussi vite que possible. Ils communiquaient uniquement par signes. Maïa montait la garde près de la porte d'entrée de la bâtisse, pendant que Maël et Sasha se dirigeaient prudemment vers le sixième logement, où se trouvaient les deux chambres de la famille, comme Matei leur avait expliqué.

Sasha colla son oreille contre le mur. Aucun son ne provenait de l'intérieur. Il fit discrètement signe à Maël d'entrer et monta la garde à son tour. Par terre, près de la fenêtre, une sorte de petite baignoire en bois qui faisait office de lit de bébé attira son attention. Alors qu'il s'approcha, il remarqua un nourrisson en train de se réveiller, émettant de petits gémissements et des bruits de succion. Il le regarda quelques secondes, ému.

— Tu as l'air si innocent. Je suis désolé petit, susurra-t-il, en passant ses doigts sur la main du nouveau-né.

Il savait que le fait de voler le miroir équivalait à sa condamnation à mort, mais c'était la seule solution, compte tenu des circonstances.

La chambre était presque vide. À part une table branlante, il n'y avait aucun meuble, seulement quelques nattes alignées le long des murs. Il promena son regard autour de lui et remarqua le précieux objet pour lequel ils étaient venus, accroché au mur, juste à côté d'une porte qui permettait d'accéder à la deuxième pièce.

Dans sa hâte, le garçon donna un coup de pied au lit où se trouvait le petit Andrei et le bébé se mit immédiatement à hurler, effrayé. Maël se précipita vers le miroir, l'arracha du mur, et alors qu'il se tournait vers Sasha, une main puissante agrippa sa chemise, l'immobilisant sur place. Le garçon se tourna pour voir qui l'avait stoppé, mais un poing obstrua immédiatement sa vision. Alerté par le chahut qui provenait de la chambre, Sasha se précipita pour sauver son ami, et une bagarre se déclencha, accompagnée des cris du bébé. L'altercation finit par attirer l'attention de Maïa, qui s'introduisit à son tour dans la pièce.

La scène la fit frissonner. L'un des frères de Zernobog, un homme élancé de près de deux mètres, ramassa tour à tour Maël et Sasha et les lança dans les quatre coins de la chambre, tel un boxeur qui envoie son adversaire dans les cordes du ring. Terrifiée, la jeune fille laissa échapper un long cri aigu qui surprit le géant, offrant ainsi aux deux garçons un court moment de répit. Abasourdis, ils se précipitèrent vers la sortie. Ce ne fut qu'à ce moment-là qu'ils remarquèrent que le miroir pour lequel ils avaient fait ce voyage à travers le temps s'était brisé en des dizaines de morceaux, qui s'étaient éparpillés sur le sol, sur le rebord de la fenêtre et même dans le lit improvisé de l'enfant. Ils réalisèrent immédiatement que la mission confiée par Iaga avait échoué et se mirent à courir en direction de leur cachette.

Une fois à l'abri de la colère du frère de Zernobog, ils se rendirent compte qu'ils n'avaient plus le choix. À présent, leur seule option était d'aller sur AzOrya.

— Nous aurons au moins essayé, fit Maïa, brisant le silence qui s'était installé.

Elle examina les deux garçons pour s'assurer qu'ils n'avaient pas d'os cassés. Le bilan du combat était déjà bien assez conséquent : une arcade sourcilière fissurée, un nez cassé, une cheville enflée.

— Ça aurait pu être bien pire, plaisanta-t-elle en se moquant d'eux.

— Nous finirons par anéantir ce monstre, affirma Sasha avec détermination, dans une tentative d'auto-persuasion laborieuse.

— À la nuit tombée, nous sortirons d'ici et traverserons l'Arbre du Temps, ajouta Maël en lui tapotant légèrement l'épaule. Iaga nous aidera à accomplir cette mission. Ensemble, nous le vaincrons ! continua-t-il, confiant.

La chaleur à l'intérieur de leur refuge devenait de plus en plus insupportable. La sueur perlait sur leurs fronts puis coulait le long de leurs cous, se mélangeait à la poussière, puis descendait sur leur torsos en traçant des rivières de saleté sur leur peaux. Les heures semblaient interminables.

— Aïe !

Ce cri fit sursauter les jumeaux. Ils se tournèrent vers Sasha et le surprirent en train d'ôter sa ceinture. Quelques gouttes de sang avaient entaché sa chemise au niveau de l'abdomen. Maïa se précipita pour l'examiner de près, mais un petit éclat de verre lui resta coincé dans le doigt.

— Merde ! fit la jeune fille, incapable de contrôler sa réaction.

Cette piqûre l'avait terriblement surprise. Elle prit instantanément conscience de la gravité de la situation. La fiole, qui contenait la potion magique que Iaga leur avait donnée pour traverser l'Arbre du Temps, s'était brisée lors du combat avec le frère de Zernobog.

Maïa retira soigneusement le reste du flacon et rampa vers la sortie pour l'examiner à la lumière. Il était complètement vide. Le précieux liquide s'était écoulé puis infiltré dans les vêtements de Sasha.

— Oh non ! S'il te plaît, dis-moi que ce n'est pas vrai ! éclata Maël. Ce n'est pas possible ! Il ne nous manquait plus que ça...

Ils restèrent silencieux durant de longues minutes. La tournure inattendue des événements les avait complètement désarmés. Non seulement ils avaient échoué dans leur mission, mais en plus de cela, ils ne pouvaient plus revenir à leur époque, du moins pas tous les trois.

— Vous n'avez qu'à partir sans moi, soupira Sasha. Iaga préparera une nouvelle potion et...

— C'est trop risqué, le coupa Maël, sans même prendre le temps de considérer cette solution. Imagine qu'on ne puisse plus retourner au même endroit... ou que Iaga ne soit plus en mesure de faire la même potion ?

— Ou que la police nous rattrape ? Vous vous rendez compte que nous sommes

partis depuis cinq jours ? Je suis quasiment sûre que les gendarmes sont en train de fouiller le village entier, la forêt, la rivière... Qui sait à quel point tout le monde sera en effervescence ! Je ne veux même pas penser à ce que vivent nos parents, poursuivit Maïa d'un ton désespéré.

— Tu as raison, conclut Maël. On ne peut pas rentrer sans Sasha. Nous devons trouver une autre solution.

— J'ai une idée ! Attendez-moi ici et ne faites pas de bruit, murmura la demoiselle en sortant pour la deuxième fois de leur abri de fortune.

Quelques instants plus tard, Maïa pénétra dans les jardins du Palais et se faufila le long du mur pour rejoindre la porte en bois, camouflée par un lierre fournit, que Matei lui avait montrée deux jours auparavant. Elle monta à l'étage, puis s'introduisit dans la chambre de son ami sans frapper à la porte.

Matei était assis sur le lit, en train de contempler la photo qu'elle lui avait laissée en guise de souvenir, l'air pensif au plus haut point.

La jeune fille racla sa voix pour attirer son attention.

— Hm... Je ne m'attendais pas trop à te trouver ici en pleine journée, osa-t-elle.

Matei la regarda, ébahi, sauta du bord du lit et la serra dans ses bras, comme s'il retrouvait son meilleur ami après de longues années d'absence.

— Maïa ? Je ne pensais pas te revoir un jour !

— Chut ! Écoute-moi ! Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Matei s'approcha d'elle, heureux de cette visite inattendue.

Elle prit une profonde inspiration puis murmura :

— Je t'ai déjà dit que nous venons du futur et que nous avons une mission à accomplir ?

Matei hocha la tête sans émettre le moindre son.

— Eh bien nous n'y sommes pas parvenus, poursuivit-elle. Nous avons besoin de ton aide. Est-ce que tu connais des sorcières ?

Matei se leva, horrifié.

— Tu ne peux pas parler comme ça ! Les sorcières... Les sorcières on les brûles sur le bûcher !

— Matei tu dois nous aider. Tu dois...

Maïa se couvrit le visage avec ses mains et s'effondra sur le sol en brique, désespérée. Les larmes coulaient à flots. La perspective d'une vie au dix-huitième siècle l'effrayait terriblement.

Le fils du voïévode faisait les cent pas dans la pièce, rongé par les doutes.

— Nous devons trouver une dénommée Sfidania ! reprit Maïa.

Matei la souleva lentement, puis essuya délicatement ses larmes.

— Je ne la connais pas, mais je sais qu'elle habite à la Cour Royale de Bucarest. Elle est protégée par un grand noble...

Le visage de la fille s'illumina soudain :

— Matei, comment pouvons-nous la rejoindre ?

— Je dois vous accompagner, répondit son ami après quelques secondes de réflexion. Vous ne vous en sortirez pas seuls. La Cour Royale de Bucarest est la résidence de ma famille, je connais le chemin comme ma poche.

Maïa savait que le garçon avait raison, mais l'idée de l'impliquer dans cette aventure lui semblait trop risquée.

— Je ne veux pas te fourrer dans cette histoire, protesta Maïa.

— Voici comment nous allons procéder, continua Matei en se dirigeant vers un coffre qui lui servait de placard.

Il sortit trois tas de vêtements et les tendit à la jeune fille en ajoutant :

— Demain, avant l'aube, soyez prêts à partir. Mettez les selles sur Fulger et Pirate et attendez-moi cachés dans l'écurie. Habillez-vous avec ces tenues princières. Je m'occuperai de l'eau et de la nourriture. Un long chemin nous attend.

Après des longues hésitations, elle accepta.

— Avant l'aube ! répéta le fils du voïevode avec joie, au moment où son amie referma la porte derrière elle.

La tristesse qui l'avait envahi quelques heures auparavant s'était miraculeusement dissipée. Il avait maintenant une mission à accomplir, mais plus important encore, il allait passer les prochains jours en compagnie de Maïa, le temps d'un aller-retour à Bucarest.

Il ne s'expliquait pas le bien-être qui s'emparait de lui à chaque fois qu'il se trouvait en compagnie de cette fille du futur, mais il aurait risqué sa propre vie pour pouvoir l'accompagner.

16 Jeu américain qui implique la réalisation de postures souvent inconfortables sur des pastilles colorées, au sol.

17 Le prénom du futur vampire énergivore, avant qu'il choisisse de s'appeler Zernobog.



Targoviste, Cour voïévodale, 20 juillet 1713

Il faisait encore nuit noire lorsque la porte de l'écurie s'ouvrit dans un grincement sinistre. Les trois jeunes gens, cachés sous une mangeoire dont le foin pendait comme un rideau, les dissimulant à la perfection, poussèrent un soupir de soulagement quand ils entendirent le sifflement discret de Matei.

Ils sortirent précipitamment de leur cachette. Maël, Maïa et Sasha étaient déjà vêtus de leurs tenues princières et les chevaux étaient sellés, comme leur avait demandé le fils du voïevode.

— Maïa et moi prendrons Fulger et vous deux Pirate, murmura Matei en rejoignant le groupe. Quoi qu'il arrive durant le trajet, ne dites pas un mot, continua-t-il sur un ton sérieux, presque menaçant.

Il tendit à Maël une escarcelle¹⁸ dans laquelle il avait placé deux gourdes en peau de taureau remplies d'eau, quelques morceaux de pain, le reste d'une tarte et une poignée de pruneaux desséchés, qu'il avait dénichés dans l'armoire à friandises de la cuisine de Stanca. Il prit ensuite une deuxième escarcelle et l'attacha consciencieusement au harnais de son propre cheval.

Puis, il offrit une épée à chacun des garçons, avant de bondir sur sa selle. Matei fit monter Maïa devant lui et se dirigea vers le grand portail de l'enceinte, en tournant régulièrement la tête pour s'assurer que Sasha et Maël le suivaient.

La fraîcheur matinale se faisait encore sentir, mais au moment où ils atteignirent la lisière de la forêt, les premiers rayons du soleil commencèrent à dissiper l'épais brouillard. Le bois de conifères et de chênes qui s'étendait à perte de vue était peuplé de milliers d'oiseaux, dont les gazouillis assourdissants couvraient le martèlement des sabots des chevaux fracassant les branches tombées au sol.

À la tête du convoi, Matei continua à chevaucher sans prononcer un mot jusqu'à

— midi, lorsqu'il s'arrêta au bord d'une rivière. Il mit pied à terre et fit descendre Maïa, puis fit signe aux deux autres de faire de même.

— Laissons les chevaux se reposer un peu et boire, dit-il, assis au bord de l'eau après avoir relâché les animaux.

— Dans combien de temps penses-tu que nous serons à Bucarest ? interrogea Sasha après un long silence, pendant lequel Matei semblait pensif.

— Nous ne pouvons pas suivre la voie de la diligence. C'est trop risqué. On pourrait tomber nez à nez avec les bandits ou pire encore... Autrement, on aurait pu arriver demain matin.

Il s'arrêta et examina attentivement les rives du ruisseau, en se demandant s'il ne serait pas plus judicieux de les longer en premier recours.

— C'est un peu dangereux, murmura Sasha, devinant ses pensées.

Les bords de la rivière étaient étroits, escarpés par endroits, et l'eau agitée ; sa profondeur était difficile à déterminer.

— Je crains que nous n'ayons pas le choix, conclut sèchement le fils du voïevode, allongé sur le dos, les coudes de part et d'autre de la tête et les yeux fermés, offrant à son visage l'agréable caresse du soleil.

Ils s'assoupirent au milieu de ce calme absolu, bercés par le bruit que les feuilles des arbres émettaient dans leur doux tremblement.

Ils repartirent deux heures plus tard, le long de la rivière, comme prévu. Pendant ce temps, les animaux avaient pâture et bu librement et les quatre jeunes gens avaient avalé une partie des provisions que Matei avait apportées.

Les sabots des chevaux s'enfonçaient dans le sol boueux, rendant leur progression difficile, tandis que la chaleur du soleil de l'après-midi les oppressait. Ils avançaient à pas lents lorsque trois hommes sortirent des arbres à l'improviste.

— Arrêtez-vous ! somma le plus vieux.

Surpris, Matei tira sur la bride du cheval pour l'arrêter, faisant signe à Sasha d'effectuer la même manœuvre.

— Qu'est ce qui se passe ? murmura Maïa, effrayée.

Elle avait tout de suite senti que le fils du voïevode se trouvait dans une posture délicate.

— Que voulez-vous, bande de voleurs ? Vous feriez mieux de vous écarter de notre chemin, opposa fermement Matei.

— Ha ha ha ! Avez-vous entendu comment ce vaurien nous a appelé ? éclata l'un des hommes en s'approchant d'eux dangereusement.

Son imposante stature fit frissonner la jeune fille et la puanteur d'alcool mélangée à la sueur qui s'en émanait lui retourna l'estomac. Le chef des brigands leur avait barré le passage et le troisième compagnon, un jeune homme dont les cheveux sales se mêlaient à

une longue et épaisse barbe qui lui couvrait presque entièrement le visage, se tenait à côté de Sasha et Maël, agitant une épée dans leur direction.

— De l'argent, mon cher. De l'argent. Sortez tout ce que vous avez si vous voulez aller plus loin : monnaie, armes, bijoux ! ordonna leur chef, expectorant un glaire dégoûtant à côté des sabots de son cheval.

— Vous êtes sourds ou crétins ? bondit le troisième voleur en attrapant Matei et Maïa par le col de leurs chemises, pour les jeter au sol.

Le type aux cheveux longs fit de même avec Maël et Sasha, puis les deux bandits se mirent à fouiller toutes leurs affaires. Le fils du voïevode dégaina aussitôt son épée et provoqua son agresseur en duel, imité presque instantanément par Maël et Sasha. Une bataille acharnée éclata. Les épées se croisèrent, des étincelles jaillirent dans toutes les directions comme un feu d'artifice et quelques taches rougeâtres commencèrent à s'insinuer sur les vêtements des combattants dans les deux camps.

— Cache-toi dans les bois ! hurla Maël à sa sœur pendant qu'il essayait désespérément de la protéger de sa main libre.

Maïa hésita un instant. L'idée d'abandonner ses amis dans ce moment difficile ne la rassurait guère, mais elle était la seule qui n'avait pas d'arme. Matei n'avait pas pensé à lui en procurer une.

— Maintenant ! cria encore son frère, la poussant en direction des arbres.

Hésitante, la jeune fille s'éloigna finalement du champ de bataille, mais pas assez vite. Elle fut rapidement rattrapée par l'un des trois malfaiteurs qui, après avoir frappé Maël avec la garde de son épée à la tempe gauche, avait suivi ses traces. Le garçon avait alors perdu connaissance quelques instants. Le brigand saisit Maïa par les cheveux, la tourna vers lui et d'un coup d'épée habile, fendit sa chemise en deux, du cou à la ceinture. Le bustier blanc que Iaga avait noué autour de son torse pour cacher la féminité de l'adolescente se déchira au même moment, laissant le truand sans voix pendant une poignée de secondes.

En essayant d'esquiver l'attaque de son agresseur, Maïa trébucha sur les racines épaisses et noueuses d'un arbre qui sortaient du sol, comme des griffes d'une sorcière, et tomba. Allongée sur le dos, la jeune fille luttait désespérément pour cacher sa nudité, mais son agresseur la maintenait au sol avec la pointe de son épée, menaçant.

— Sapristi ! Venez voir ce que je tiens ici ! s'écria l'homme mi-hébété, mi-amusé, en la regardant de ses yeux exorbités.

Sa voix étonnée fit tourner la tête des deux autres bandits curieux, et Matei, profitant de l'inattention de son adversaire, lui empoigna la main dans le dos et lui mit un pistolet sur la tempe.

— Un seul mouvement et vous êtes morts ! cria le garçon. Je n'ai pas l'intention de te tuer, s'adressa-t-il aux autres en les regardant d'un air farouche. Mais je n'hésiterais pas un seul instant si vous ne nous fichez pas la paix !

— Hey ! Hey ! Arrête tes conneries ! On n'a pas le temps pour ça ! ordonna le chef à son acolyte, amusé par la nudité de la jeune fille. La prochaine fois ! continua-t-il avec

un sourire glaçant.

Il lui fit signe de s'écarter de Maïa, rentra docilement son épée dans le fourreau, puis s'éloigna en marche arrière sans jamais perdre de vue Matei, qui tenait toujours son troisième homme sous la menace d'un pistolet. Cette décision donna de l'espoir à la jeune fille, qui essaya tant bien que mal de se couvrir compte tenu des circonstances, mais elle resta perplexe quant à la motivation profonde de ses agresseurs : c'était donc juste par manque de temps qu'elle l'avait échappé belle.

Dès que Maël et Sasha furent à cheval, le fils du voïevode frappa la tête de son prisonnier contre le tronc d'un arbre, si fort que ce dernier s'effondra à ses pieds, inconscient. En une seconde, il rejoignit Maïa, qu'il souleva et lança en travers de la selle comme un sac de patates, puis il sauta à côté d'elle et s'éloigna au galop.

La jeune fille, qui se trouvait toujours sur le ventre et qui respirait difficilement à cause des chocs qu'elle subissait, essayait désespérément de lui parler. Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut convaincu que le danger était loin derrière eux. Dans le feu de l'action, il n'avait pas pensé aux deux autres garçons, il n'avait pas eu le temps de regarder en arrière.

Matei la fit descendre prudemment et commença à l'examiner. Une entaille marquait la peau de la jeune fille, de son cou jusqu'à son abdomen.

— Euh, euh, balbutia Matei en passant ses doigts sur la traînée de sang pour s'assurer que la vie de son amie n'était pas en danger. La blessure n'est pas profonde, assura-t-il, intimidé.

Des larmes inondèrent le visage de Maïa et des sanglots secouèrent tout son corps. Elle passa sa chemise déchirée et tachée de sang autour de sa taille et l'attacha fermement avec la ceinture.

— Je...Je suis désolée. Je... Je ne peux pas m'arrêter de pleurer, articula péniblement la jeune fille, encore sous le choc de l'agression.

À cet instant, Pirate apparut et Maël sauta de la selle avant même que Sasha ait le temps d'arrêter son galop. Il s'agenouilla à côté de sa sœur et la serra contre sa poitrine pendant quelques minutes pour essayer de la calmer.

— Nous allons chercher un endroit pour passer la nuit, décréta Matei, après qu'ils se soient tous calmés. Il ne nous reste pas beaucoup de chemin à faire et il ne sert à rien d'avancer dans le noir. C'est trop dangereux ! Si nous partons demain avant l'aube, nous devrions arriver vers midi.

Sasha s'éloigna pour étudier les arbres à proximité, à la recherche d'un abri pour la nuit qui approchait à grands pas. Non loin de la rivière, il aperçut un pin couché en travers, sans doute rongé par une foule de castors, qui était maintenant entièrement recouvert d'une mousse verte et douce, assez confortable pour ses camarades, peu habitués à dormir dans les bois. Deux chênes séculaires juste en face créaient une bonne cachette avec leurs couronnes imposantes. Il coucha à terre les hautes herbes qui avaient poussé le long du tronc, formant ainsi un lit géant, puis y retourna les chercher.

Un air frais les enveloppait au fur et à mesure que les couleurs du crépuscule s'estompaient. La surface de l'eau ondulait comme une robe de soie dans la brise. Des

milliers d'insectes s'étaient élevés au-dessus du ruisseau, formant des sortes de nuages noirs qui se déplaçaient dans la même direction, tandis que des dizaines de libellules décollaient de la surface de l'eau avec un bourdonnement strident, perturbant le calme de la nuit tombante. Peu à peu, le soleil disparaissait, laissant place à une pleine lune qui dispersait sa lumière blanche sur cette magnifique image. Les quatre jeunes gens attachèrent leurs chevaux aux deux arbres situés à côté de leur lit improvisé, puis s'étendirent côte à côte sur l'herbe humide.

— C'est la première fois que mon frère et moi dormons comme ça en plein air, murmura Maïa, un peu tendue.

— Moi aussi, concorda Matei, qui essaya de prendre un air rassurant, malgré des inflexions de voix qui le trahissaient.

— Ne vous inquiétez pas, tout ira bien, rassura Sasha. Si seulement vous saviez combien de nuits j'ai passées à dormir dans les bois. Et seul, qui plus est.

Il avait prononcé les derniers mots avec une tristesse qui transperçait même l'obscurité de la nuit, suscitant la curiosité de Matei.

— Et pourquoi donc ? Tu n'as pas de maison ?

— Pfff... C'est une longue histoire et je n'ai pas vraiment envie d'en parler. Je préfère ne pas y penser.

Maïa, à son tour, fut envahie par les souvenirs de sa chambre. La couverture blanche aux cœurs roses, l'odeur agréable du linge fraîchement lavé, la commode en bois massif avec miroir sur laquelle étaient rangés ses parfums, ses lotions et autres objets féminins, accessoires indispensables à toute jeune fille du XXI^e siècle. Il semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis qu'elle avait vécu ces moments. À présent, elle se demandait même s'ils avaient vraiment existé. Ses pensées tourbillonnaient dans sa tête. Venait-elle vraiment du futur ? Avaient-ils vraiment traversé le temps ?

— Qu'est-ce qui vous manque le plus de votre époque, à part votre famille bien entendu ? demanda Matei, brisant ainsi le silence et les ramenant tous à la réalité.

— Les croissants chauds de la boulangerie qui se trouve au coin de la rue, répondit Maïa sans hésiter. Mmm, cette odeur de pâte feuilletée au beurre, la vapeur tiède qui me remplit les narines à chaque bouchée... J'en ai déjà l'eau à la bouche. Accompagnés d'une tasse de lait au chocolat...

— C'est une sorte de pâtisserie de la taille d'une paume, constituée de plusieurs feuilles ; une spécialité française, expliqua Maël.

— Tout ce qui me manque, c'est Jade, déclara Sasha, ne prêtant pas beaucoup d'attention aux explications de Maël.

— Qui est-elle ? demanda Matei, curieux. Ta bien-aimée ?

— N.... n... non, balbutia le garçon, pris par surprise.

Les jumeaux éclatèrent de rire.

— Es-tu sûr ? le taquina Maël.

— C'est une fille spéciale, une âme pure, douce comme une fleur et d'une générosité sans limite. Ma vie a complètement changé depuis que je l'ai rencontrée. Sans elle, je ne sais pas ce que je serais devenu.

Sa tristesse était oppressante. Lorsqu'il lui avait dit au revoir, Jade s'était jetée dans ses bras, en pleurant. « *Et si tu ne revenais pas ?* » lui avait-elle demandé, désespérée. « *Je n'ai que toi... S'il barrive quoi que ce soit... Moi... Je ne veux pas vivre sans toi !* », avait-elle marmonné entre deux sanglots. Il ressentait encore le frisson qui avait parcouru tout son corps en entendant ces mots, ainsi que les larmes chaudes de la fille tomber sur son épaule.

« *Je te promets que je serai de retour très vite et que je ne te quitterai plus jamais !* » avait-il répondu. Ce serment résonnait à présent encore plus fort dans son esprit.

Quand il l'avait écartée pour essuyer ses larmes et qu'il avait vu le visage anéanti de son amie ainsi que son regard vide, le garçon s'était penché pour lui donner un baiser de réconfort sur le front. Jade, cependant, avait relevé la tête et les lèvres de Sasha s'étaient posées sur les siennes dans un baiser chaste. Comme électrocutés, les deux adolescents s'étaient détachés l'un de l'autre, chacun faisant un pas en arrière.

— Le plus dur pour moi, c'est de m'habituer au manque de respect et aux dangers qui rôdent partout, ajouta Maël à son tour. Depuis notre débarquement dans cette époque, nous sommes traités comme des animaux qui servent uniquement à travailler, nous pouvons être attaqués à tout moment et nous devons nous battre, littéralement, pour survivre. Chacun ne se soucie que de ses propres intérêts, pensa-t-il à haute voix.

Ses idées philosophiques dépassaient de loin le niveau de compréhension de son nouvel ami du XVIII^e siècle, pour qui ce mode de vie était tout à fait normal.

Ils continuèrent à bavarder jusque tard dans la nuit, animés par la situation unique dans laquelle ils se trouvaient, avant de glisser un à un dans le merveilleux Pays des Chimères.

18 Anciennement grande bourse que l'on portait suspendue à la ceinture.



Bucarest - Capitale de la Valachie, 21 juillet 1713

Comme Matei l'avait annoncé, ils arrivèrent aux portes de la capitale juste après midi. Une chaleur étouffante les accompagnait depuis qu'ils avaient quitté la forêt. En avançant le long du Dâmbovița, la rivière qui traversait la ville, les quatre jeunes gens se demandaient si leur plan finirait par fonctionner. Au XVIII^e siècle, les sorcières étaient perçues d'un mauvais œil et ceux qui les fréquentaient le faisaient toujours en cachette.

En parvenant devant une boutique, Matei mit un pied à terre et se dirigea vers l'entrée.

— Bonjour ! Je suis Matei, le fils cadet du Voievode Brâncoveanu ! se présenta le garçon sur un ton solennel.

— Votre humble serviteur ! s'inclina le vieil homme qui tenait la forge, en se penchant jusqu'au sol. Quel bon vent vous amène par ici ?

— Mon père m'a envoyé avec un message pour Sfidania, mentit Matei en regardant l'homme droit dans les yeux. Où puis-je la trouver ?

Le vieillard s'interrompit et détailla le garçon de la tête aux pieds. Les traits de son visage sillonné par les rides se durcirent soudain. Il lui tourna le dos et se remit à tambouriner sur un morceau de fer avec son marteau.

— Je ne la connais pas, marmonna-t-il entre deux coups, sans même se retourner vers le garçon.

— N'ayez pas peur, insista Matei. Je sais ce qu'elle fait... Je sais...

— Et qu'est-ce que tu crois qu'elle fait ? le coupa brusquement le vieil homme.

— Elle lit dans les étoiles, elle s'adresse à l'Univers ainsi qu'à ses Guides, elle voit le futur, bref, vous savez de quoi je parle !

Le forgeron grommela quelque chose d'incompréhensible dans sa barbe, puis s'approcha de Matei en lui chuchotant à l'oreille :

— La septième maison, de l'autre côté de la rivière en traversant le pont. Mais je ne vous ai rien dit, ajouta l'homme avant de retourner à son marteau.

Matei le remercia et rejoignit, pleinement satisfait, ses camarades qui l'attendaient avec impatience.

Quelques minutes plus tard, ils se trouvaient devant la maison que le vieil homme leur avait indiquée. Le bâtiment contrastait avec les habitations environnantes, pour lesquelles la symétrie semblait être de rigueur, avec la porte toujours située au centre de la façade et donnant sur la rue. Celle de la sorcière était différente. L'entrée principale avait été déplacée vers la gauche, à l'abri des regards indiscrets des voisins. À l'étage, au-dessus de chaque fenêtre se trouvait un rectangle finement découpé à l'intérieur duquel étaient entaillés cinq losanges. La décoration en bas-relief dénotait le fait que la femme faisait partie de la couche supérieure de la société.

— Que cherchez-vous, chers boyards ? tonitrua une voix stridente derrière eux.

— Nous sommes à la recherche d'une certaine Sfidania, répondit Matei en se retournant vers la voix.

Une femme bien portante, dont l'âge était difficile à deviner, au visage rond et aux yeux couleur ciel, les regardait d'un air méfiant. Elle portait une robe en taffetas bleu, ornée d'une dentelle blanche autour des manches et du décolleté. Ses cheveux blonds peignés et coiffés dans une sorte de boucle exagérée au sommet de sa tête la faisaient paraître vingt centimètres plus grande qu'elle ne l'était en réalité. Les jeunes gens ne l'avaient ni vue ni entendue s'approcher.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? demanda-t-elle en levant ses sourcils et en croisant les bras sous sa poitrine proéminente.

— Mes amis ont besoin de son aide. Je suis Matei, le fils du...

— Je sais très bien qui vous êtes, coupa-t-elle avec un sourire perfide. Suivez- moi !

Elle les fit entrer dans la maison. Un vestibule lumineux pavé de briques rouges menait au grand salon qui permettait l'accès à l'étage. Sous l'escalier cependant, une porte bien cachée à l'œil non-averti s'ouvrait sur une autre partie de l'habitation : le sanctuaire de la sorcière.

— Maintenant, dites-moi ce que vous voulez de moi, exhorta-t-elle en se tournant vers les quatre convives, toujours bouche bée depuis leur entrée dans la pièce.

Les murs étaient entièrement recouverts d'étagères sur lesquelles reposaient des centaines de pots en terre cuite poussiéreux, des éprouvettes aux contenus douteux, des sachets d'herbes et toutes sortes d'objets ésotériques, tous plus effrayants les uns que les autres. Sur le mur juste en face d'eux, un crâne humain rangé à côté d'une tête de serpent les fit frissonner.

— Nous... Euh... Nous avons une mission à accomplir... balbutia Maël, ne trouvant pas ses mots.

— Quel genre de mission ? interrompit la sorcière, intriguée.

— Nous devons empêcher Zernobog de...

— Que Dieu me pardonne mais comment connaissez-vous ce prénom ? bondit la vieille femme à brûle-pourpoint, en accompagnant ses paroles d'un signe de croix qu'elle fit trois fois. C'est impossible ! Qui êtes-vous ?

— C'est une longue histoire, mais nous le connaissons personnellement ! répondit Maïa avec un naturel déconcertant.

Le visage de la sorcière s'assombrit, ses yeux s'injectèrent de sang et ses cheveux se raidirent, comme les poils d'un chat encerclé par une meute de chiens.

— Sapristi ! Qui êtes-vous ? répéta-t-elle, affolée.

Sa voix semblait tout à coup venir d'un autre monde.

— Ne prononcez plus jamais ce prénom ! Personne ne le nomme. Il est pire que le Diable ! Mais surtout, il n'est même pas né, alors comment le connaissez-vous ?

— Il est né il y a quelques jours, corrigea Maïa. C'est pourquoi nous sommes ici.

— Allez en enfer ! Maudits morveux ! hurla la sorcière, en reculant de trois pas et en faisant à nouveau le signe de la croix.

Matei assista à toute cette scène sans vraiment comprendre la réaction exagérée de la sorcière, mais en observant ses yeux exorbités, son rire aussi terrifiant que puissant, et sa peau qui alternait entre le rouge sang et le noir ténébreux, il réalisa que les choses étaient sérieuses.

— Ils viennent du futur, lâcha sèchement le fils du voïevode.

— Notre mission est d'empêcher *Vous-savez-qui* de devenir un vampire énergivore, poursuivit Maël. Hélas, nous en avons été empêchés par l'un de ses frères et nous avons échoué.

— Et en quoi puis-je vous aider ? demanda Sfidania.

— Eh bien pendant la bataille qui a éclaté, notre ami Sasha, expliqua-t-il en désignant son camarade, a cassé le flacon qui contenait la potion magique que Iaga nous avait préparée pour traverser le temps. Du coup, nous sommes coincés ici. Il nous faut la même mixture pour pouvoir retourner à notre époque et le combattre.

Sfidania devint blanche comme une feuille de papier. Elle s'assit à la table ronde qui se trouvait au milieu de la pièce et réfléchit pendant un bon bout de temps, les mains jointes sous son menton et le regard dans le vide.

Elle fit ensuite signe à ses invités de s'asseoir, en désignant les chaises libres. La sorcière feuilleta nerveusement un livre ouvert sur la table, jusqu'à ce qu'elle atteignît la page recherchée. Elle se mit à lire les écritures indéchiffrables qui s'y trouvaient, en suivant du doigt les formules qu'elle décryptait. Lors de sa lecture, elle recula soudainement de quelques pages, pour ensuite avancer de plusieurs pages et finalement revenir à la première incantation. Quelque chose la tourmentait.

— Ce que vous me demandez est presque impossible, annonça-t-elle enfin. Mais nous pouvons essayer si vous êtes motivés.

Les jeunes gens acceptèrent en confirmant tour à tour qu'ils étaient prêts à affronter n'importe quel danger.

— Pour concevoir cette potion, commença la sorcière, j'ai besoin de poudre d'or provenant d'une dent de dragon.

Les quatre amis la scrutèrent, interloqués.

— Je pensais que les dragons n'existaient pas, articula Sasha, perplexe.

— Bien sûr qu'ils existent. Ils ont toujours existé. Jusqu'à récemment, les sorcières avaient même le droit de les élever, mais il y a quatre ans, une convention l'a finalement interdit.

— La Convention des sorcières de 1709, marmonna Maël, un sourire au coin de la bouche.

— Comment es-tu au courant pour cette convention ? demanda Sfidania avec beaucoup d'étonnement. Elle n'est connue que parmi nous.

— Harry Potter, répondit le garçon, amusé.

— Tu as tellement raison ! s'exclama Maïa, surprise.

— Qui est ce Potter ? demanda Sfidania, de plus en plus intriguée.

— Euh... C'est difficile à expliquer, fit Maël. Disons.... Disons qu'il est un sorcier des temps modernes. Mais, il ne vit que dans les livres. Ou du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à maintenant.

— Bref, reprit Sfidania. Le fait est que nous n'avons plus le droit d'élever ou d'appivoiser des dragons depuis quatre ans maintenant. Mais je sais que non loin d'ici se trouve une grotte appelée la Grotte de Glace. Dans les profondeurs de celle-ci vit un dragon aux crocs d'or. Votre mission est de pincer l'une de ses dents et de m'apporter la poudre obtenue. J'en ai besoin pour fabriquer la potion.

Les trois adolescents du futur se regardèrent, abasourdis par la demande de la sorcière, pensant aux dangers auxquels ils avaient été confrontés un an auparavant et au fait que, de toute façon, ils n'avaient d'autre choix s'ils voulaient un jour retrouver leur famille. Après quelques secondes, ils acceptèrent.

— Ce n'est pas tout, ajouta la sorcière avec un sourire machiavélique. Disons que ça, c'est la partie facile.

Tous les quatre la fixèrent, les yeux écarquillés comme des soucoupes.

— Quoi de plus difficile que de limer les crocs d'un dragon ? balbutia Maïa, horrifiée.

— Eh bien, une fois que la potion sera prête avec tous les ingrédients nécessaires, il me faudra réciter une incantation pour lui donner des pouvoirs magiques, expliqua Sfidania.

— Et donc ? insista Maïa.

— Je ne connais pas cette incantation. Elle est écrite dans le Livre des Ténèbres, poursuivit la sorcière. Le Livre des Ténèbres est un...

— On sait ce que c'est, l'interrompit Maël. Nous l'avons volé l'année dernière aux douze Prêtresses des Ténèbres.

— Qu'est-ce que... ? Qu'avez-vous fait, bande de crétins ? tonna la sorcière en se levant et en poussant la chaise, comme brûlée à vif.

Des étincelles semblaient jaillir de ses yeux, et un rugissement assourdissant parcourut la pièce. Les quatre convives se firent tout petits et ne bougèrent plus.

— Où ? Où est-il maintenant ? hurla Sfidania.

Ils n'osèrent pas lui répondre et s'engouffrèrent dans un silence pesant.

— Ce Livre est le Livre de Tous les Commencements, reprit la sorcière d'un ton qui se voulait calme, mais qui cachait difficilement la terreur qui l'avait saisie. La personne qui l'a en sa possession peut devenir le Maître du Monde. Pour cette raison, personne ne devrait en être le seul détenteur. C'est aussi pour cette raison que le Livre des Ténèbres est caché dans les profondeurs du lac sans fond, là où la forêt se fait la plus dense. Il est gardé par les Douze Prêtresses des Ténèbres. Il ne remonte à la surface de l'eau qu'une fois par an, durant la Nuit des Sânzienne, ou lorsqu'un dragon laisse une traînée de poudre d'or sur la surface du lac. La poussière d'or forme alors une nouvelle page à l'intérieur du Livre et c'est ainsi que les Prêtresses peuvent y ajouter de nouvelles incantations. Mais depuis quatre ans, aucun dragon n'est passé par là. À partir du moment où cette Convention a été signée, tous les dragons ont été chassés et enfermés dans un lieu inconnu. Du moins presque tous, corrigea Sfidania. Cependant, ceux qui se sont échappés se sont retranchés et cachés dans de nombreuses grottes.

Maël, Maïa et Sasha lui expliquèrent alors comment un an auparavant, ils s'étaient rendus au Lac des Sânzienne, en plein cœur de la forêt, et comment, à l'aide d'un chiffon magique que Iaga leur avait donné, ils avaient réussi à voler le Livre. Ils lui racontèrent ensuite la façon dont ils avaient réussi à capter l'énergie de Zernobog et comment, malheureusement, ils avaient échoué à la mission de l'enterrer sous le seuil de la maison de Iaga.

— Vous n'avez rien compris ! s'insurgea Sfidania en regardant les visages innocents des trois jeunes gens. Comme vous pouvez être naïfs ! Votre Iaga n'a fait que se servir de vous. Pour prendre le contrôle de tous les êtres humains et devenir le Maître du Monde, on n'a besoin que de deux choses : le Livre des Ténèbres et l'énergie d'un vampire énergivore. Et vous étiez sur le point de les lui offrir sur un plateau d'argent, s'offusqua Sfidania. Vous avez juste la chance d'être des andouilles, poursuivit-elle en faisant les cent pas. Comment va-t-on faire maintenant ? Je dois absolument vous renvoyer dans votre époque. Vous ne pouvez pas laisser le Livre entre les mains de cette charogne ! Mon Dieu, mon Dieu ! Où est-ce que je vais trouver l'incantation maintenant ? maugréa Sfidania.

— Je sais ! Dans le Livre des Ténèbres ! sursauta Maël.

— Ah oui ? Laisse-moi deviner ! Celui qui se trouve entre les mains de la vilaine

laga, la vipère qui vit à votre époque, là où vous ne pouvez plus retourner ? éclata la sorcière, visiblement agacée. Merci ! Si tu as d'autres idées comme ça, fais-moi une liste ! poursuivit-elle sur un ton moqueur. Allez, ne me mets pas plus en colère que ça ! Laisse-moi réfléchir !

— Non, non, non. Tu te trompes ! poursuivit Maël, qui ne se démonta pas face aux menaces de Sfidania. Nous avons volé le Livre l'année dernière, c'est-à-dire en 2012. En conclusion, le Livre des Ténèbres se trouve toujours dans les profondeurs du lac sans fond à l'heure qu'il est.

— Tout ce qu'il nous reste à faire, c'est de convaincre un dragon de laisser une traînée de poudre d'or sur la surface du lac pour le faire remonter, conclut Maïa avec dérision. Trois fois rien !

Sfidania comprit tout de suite la situation et son visage s'éclaira. D'une voix pleine d'indulgence, elle ajouta :

— Allez, je vous l'accorde ! Vous n'êtes peut-être pas aussi stupides que vous en avez l'air. Voici le plan, annonça-t-elle en comptant sur ses doigts :

1. Vous allez à la Grotte de Glace et vous limez les deux crocs du dragon ;
2. Vous m'apportez une partie de la poudre d'or pour la potion et vous emportez le reste au Lac des Sânziene ;
3. Je vais mettre à votre disposition un chariot couvert et un charretier car le chemin est long. Vous en aurez pour au moins deux jours. Je vais aussi vous préparer une cape magique qui rend invisible celui qui la porte. Une fois là-bas, vous devrez répandre la poudre d'or sur la surface du lac et attendre que les Prêtresses et le Livre des Ténèbres sortent des profondeurs. Mais faites attention ! Si les Prêtresses vous voient, elles vous transformeront...

— Nous le savons. Elles feront de nous des statues de pierre, compléta Maël. J'ai déjà vécu ça l'année dernière.

— Simple comme bonjour ! rétorqua Maïa d'un ton sarcastique.

— Qui a dit que ce serait facile ? protesta Sfidania. Je vous rappelle que c'est vous qui m'avez cherchée. Je n'ai besoin de rien, moi. Et si j'ai accepté de vous aider, c'est uniquement parce que le fils du voievode vous accompagne. Je dois ma vie à son père.

Après cette brève mise au point, elle reprit son décompte.

4. Celui qui portera la cape devra s'approcher du Livre et le parcourir attentivement, jusqu'à ce qu'il trouve l'incantation nécessaire pour traverser le temps. Ah, j'allais oublier : la magie de la cape ne dure que trois jours maximum à partir du moment où elle passe par le rituel d'invisibilité. Il faudra se dépêcher.

Sfidania conduisit ensuite les quatre invités à l'étage, où elle leur offrit une chambre chacun.

— Vous partirez pour la Grotte de Glace demain matin. Mon fils vous accompagnera, il connaît le chemin.

Les jeunes gens la remercièrent, reconnaissants envers celle qui leur témoignait de la gentillesse, puis se retirèrent dans leurs chambres.

Quelques minutes plus tard, Sfidania frappa à la porte de Maïa.

Quand elle ouvrit, la jeune fille resta sans voix. La sorcière tenait entre ses mains un morceau de tissu blanc, tout comme celui que Iaga avait noué autour de son buste lorsqu'elle était partie.

— Je pense que tu en as besoin, fit-elle avant de le remettre à la demoiselle. Très astucieux ton truc, je dois l'admettre, ajouta-t-elle en souriant, avant de refermer la porte derrière elle.

Durant les heures qui suivirent, Maël, Maïa, Sasha et Matei entreprirent un long et paisible voyage au Royaume des Rêves. Un sommeil réparateur, bienvenu après la nuit passée dans les bois.



Bucarest - Capitale de la Valachie, 23 juillet 1713

De lourds coups firent trembler les portes et poussèrent les quatre amis à sauter hors de leur lit, désorientés. Il faisait encore nuit quand Sfidania envoya un enfant d'environ huit ou neuf ans réveiller les invités.

— C'est quoi ces mauvaises habitudes que vous avez tous ?! marmonna Maïa, désespérée, réalisant qu'il était temps de se lever. Vous ne savez vraiment pas ce que c'est que de faire la grasse matinée, continua-t-elle en parlant seule tout en s'habillant paresseusement.

— Allez ! allez ! Dépêchez-vous ! Le coq a déjà chanté ! lança Sfidania dès qu'ils furent dans la grande salle du rez-de-chaussée, incapable de contrôler son rire lorsqu'elle vit leurs visages gonflés par le sommeil et leurs yeux encore collés.

Elle avait eu le temps de préparer le petit déjeuner, les chevaux pour le voyage ainsi que tout le nécessaire pour l'aventure qui les attendait.

Une fois le petit-déjeuner servit, ils observèrent les premiers rayons du soleil entrain de peindre le tableau magique du matin, dans de merveilleuses nuances de rouge, d'orange et de bleu magistralement combinées, qui se reflétaient dans l'eau douce de Dâmbovița.

— Le miracle de la vie, affirma Sfidania tout sourire, en remarquant à quel point les jeunes gens étaient fascinés par le lever du soleil. Je vous présente mon fils cadet Jacob. Il vous accompagnera aujourd'hui.

Les quatre invités se tournèrent pour saluer leur nouveau guide, mais ils furent stupéfaits de constater que le dénommé Jacob n'était autre que le gamin qui les avait tirés hors du lit une demi-heure auparavant.

Maël fronça les sourcils. Il regarda en direction de la sorcière d'un air interrogateur comme pour s'assurer qu'elle ne plaisantait pas.

— Ne t'inquiète pas, celui-là c'est le Diable en personne. Il connaît tous les chemins mieux que moi, et je pense qu'il n'y a pas de meilleur cavalier que lui parmi vous.

— Es-tu sûr de vouloir venir avec nous, Jacob ? demanda Maël, quelque peu inquiet à l'idée de devoir jouer à la nounou au lieu de se concentrer sur la mission difficile qui les attendait.

L'enfant hocha la tête si fermement qu'il ne laissa aucune place au doute.

— Humm, il ne parle pas, clama sa mère. Mais il comprend tout.

Les quatre jeunes gens semblaient contrariés mais ne firent aucun commentaire. De toute façon, la décision avait été prise avant qu'ils ne soient consultés.

— Voici deux limes qui vous aideront à obtenir la poudre d'or et trois fusils à baïonnette.

Ils scrutèrent l'arsenal, littéralement abasourdis.

— Alors on va devoir le tuer ? demanda Maïa, confuse.

— Tu voudrais lui faire quoi d'autre ? L'embrasser peut-être ? se moqua la sorcière, froidement. Visez ses yeux ! Ce sont les points faibles de tous les dragons. Mais ne vous approchez pas trop si vous ne voulez pas finir gelés.

Elle remit ensuite à son fils une ceinture avec un pistolet à canon long, installa un arc et ses flèches dans son dos, puis l'aida à monter à cheval.

— Ah ! J'allais oublier. Attendez-moi ici, ordonna Sfidania en leur tournant le dos.

Elle revint deux minutes plus tard, une flûte en bois à la main.

— C'est une flûte enchantée ! siffla-t-elle entre ses dents. À l'aide de celle-ci, vous pourrez l'hypnotiser en cas de besoin. Honnêtement, je n'ai pas confiance en vos qualités de tireurs.

La compagnie la regardait, perplexe.

— Vous savez au moins siffler dans un tube en bois, n'est-ce pas ? les examina-t-elle en fronçant les sourcils et en balançant l'instrument de musique entre ses doigts.

— J'ai étudié la flûte à l'école pendant environ trois ans, répondit Maël en faisant une grimace. Matière obligatoire, continua-t-il, en se rappelant à quel point il avait détesté cette activité.

— Je ne comprends pas un mot de ce que tu dis là, grogna Sfidania. Tu sais ou pas ?

— Ça va le faire, affirma Maïa en prenant l'objet en question dans ses mains.

— Comme je le disais, elle est enchantée. Si vous ne parvenez pas à le tuer, utilisez-la ! On ne sait jamais, ajouta la sorcière en leur tournant le dos pour de bon.

Les quatre amis la remercièrent et se mirent en route, accompagnés par le fils de Sfidania. Ils chevauchèrent pendant plusieurs heures à travers les bois qui entourait la ville, Jacob leur montrant le chemin, en tête de peloton. « *La sorcière avait raison* », pensa Maël en regardant l'enfant qui manœuvrait habilement un étalon presque sauvage. La

forêt était devenue impénétrable, les arbres étaient si épais et feuillus que la nuit semblait être tombée. Jacob mit pied à terre, attacha son cheval et, par signes, informa ses compagnons qu'ils allaient continuer à pied. Il détacha un sac que sa mère avait accroché à la selle de son cheval et tendit à chacun un épais manteau en laine. Ses camarades le regardèrent d'un air dubitatif, mais voyant que le garçon en jeta un sur ses épaules, ils l'imitèrent sans poser de questions. De toute manière, ils n'auraient reçu aucune réponse.

Arrivés sur une sorte de plateau, Jacob s'arrêta de nouveau. Il leur montra un impressionnant précipice circulaire fait de roches calcaires, dont l'embouchure s'ouvrait au bord de la clairière. Un sentier étroit et quelques marches creusées dans la pierre le long des flancs abrupts facilitaient la descente de quarante à cinquante mètres de profondeur. Les roches glissantes empêchaient les quatre jeunes gens d'avancer rapidement, tandis que leur guide sautait de marche en marche avec l'agilité d'un félin. Lorsqu'ils atteignirent enfin le fond du gouffre, la surprise fut totale. Leurs pieds s'enfoncèrent dans une épaisse couche de neige et un froid vif pénétra leurs os, les faisant trembler si fort qu'ils n'entendaient plus que le claquement de leurs dents. Leurs respirations décrivaient des cercles de fumée dans l'air glacé. Ils remercièrent Sfidania par la pensée pour avoir eu l'idée de mettre des manteaux pour chacun.

Une entrée en arcade permettait d'accéder à l'intérieur de la grotte, ouvrant sur une pièce aussi large qu'un terrain de football. Au milieu de celle-ci se trouvait un énorme bloc de glace, qui occupait une grande partie de la cavité froide. Sur la droite, un toboggan de glace abrupt descendait dans une autre pièce, qui ressemblait à une cathédrale. D'innombrables stalactites et stalagmites dessinaient une sorte de forêt blanche figée à tout jamais. Certains avaient pris des allures d'animaux fantastiques, tandis que d'autres s'unissaient pour créer de somptueuses colonnes qui partaient du sol et venaient se fondre dans le plafond. De nombreux rideaux pariétaux en glace formaient de petites cavités sombres, que Sasha repéra immédiatement :

— Cela pourrait nous servir de cachette en cas de danger, murmura le garçon en désignant les embrasures présentes dans les murs de la grotte.

Les autres hochèrent la tête.

Sur la gauche, une extension étroite attira leur attention. Les stalagmites et les stalactites avaient fondu en une sorte de lac qui se répandait sur le sol froid. L'obscurité était impénétrable.

Maïa s'arrêta et fit signe aux autres de s'immobiliser.

— Pourquoi devons-nous le tuer ? hésita-t-elle.

Son intonation était faible, mais grave.

— Peut-être parce qu'autrement, c'est lui qui nous tuera ? retorqua Maël d'un ton mi-rhétorique, mi-sarcastique.

— Non... Je veux dire... Il n'y a pas d'autre option ?

— Tu veux lui demander gentiment, peut-être ? continua son frère sur la même lancée.

Maïa se tut, mais elle n'aimait pas du tout l'idée. Elle se souvenait encore la promesse qu'elle s'était faite six ans auparavant.

C'était une belle journée d'été et Maïa, qui n'avait à l'époque que huit ans, était sortie s'amuser dans le jardin devant la maison. Une multitude de papillons colorés volaient de fleur en fleur pour le plus grand bonheur de l'enfant. Maïa s'était arrêtée près d'un buisson de lavande lorsqu'un papillon vint se poser sur l'une des fleurs. Elle l'avait regardé, fascinée, pendant de longues secondes, attirée par les merveilleuses couleurs qui se mélangeaient harmonieusement sur ses ailes, passant du rouge à l'orange puis au jaune, entrecoupées de rayures noires irrégulières. Elle avait hésité un instant, puis s'était dirigée vers sa chambre où elle avait pris un filet à papillons, l'outil indispensable à tout explorateur digne de ce nom. D'un geste extrêmement précis, la fillette avait capturé le bel insecte et était repartie, ravie de montrer à ses parents le miracle. Sa mère lui avait donné un bocal avec un couvercle perforé pour y déposer le papillon et l'admirer à sa guise, lui demandant de le relâcher une fois qu'elle eut été lassée de le regarder. Prise par le jeu, Maïa avait complètement oublié son petit ami, le retrouvant le lendemain mort dans la prison de verre où elle l'avait mis. Sa beauté lui avait été fatale. Cet incident l'avait terriblement marquée. Elle s'était promis alors de ne plus jamais tuer un seul être vivant.

— Je sais ce que tu veux dire, poursuivit son frère, remarquant l'expression triste de sa sœur. Nous essaierons de ne pas le tuer à moins que ce ne soit notre seule option, ajouta-t-il.

Puis, il regarda les autres droit dans les yeux pour obtenir confirmation à ses propos.

Les garçons opinèrent, scellant tacitement le pacte qu'ils venaient de conclure.

Un vacarme strident brisa le silence qui régnait depuis qu'ils étaient entrés dans la grotte, et une foule de chauves-souris affluèrent au-dessus de leurs têtes, battant follement des ailes, comme désorientées, en émettant des cris aigus.

Jacob fit signe aux garçons d'entrer dans l'une des petites cavités entaillées dans les parois de la grotte et se cacha à son tour, tirant Maïa auprès de lui. Une énorme tête de dragon apparut presque instantanément. Elle était recouverte d'écailles bleues, et la mâchoire entrouverte offrait une vue effrayante sur quelques dizaines de dents acérées et parfaitement alignées comme une scie. La créature laissa échapper un rugissement terrifiant et secoua sa tête à plusieurs reprises, dispersant une sécrétion salivaire visqueuse dans toutes les directions. Il huma l'air autour de lui, essayant de comprendre l'origine de cette odeur de viande fraîche, renâcla plusieurs fois, avant de répandre une sorte de vapeur blanche par ses narines qui se transforma en neige au contact du sol.

— Il doit sentir notre présence, murmura Sasha en se pressant contre le mur froid, écrasant presque Maël de tout son corps.

La créature fit quelques pas en avant, scrutant chaque centimètre carré de la pièce qui lui servait de maison. Son long cou flexible lui permettait d'examiner de près chacun de ses angles. Il finit par sortir complètement de la galerie sombre et déploya ses immenses ailes. Il ressemblait à un énorme oiseau de fer. Les écailles qui ornaient son corps brillaient dans la faible lumière qui provenait de l'extérieur, faisant comme des vagues à chaque mouvement. Le dragon avançait à petits pas, traçant des marques

blanches avec ses griffes pointues sur le sol gelé. Lorsqu'il finit d'examiner la cathédrale de glace, il sauta sur le toboggan et atteignit la zone centrale de la grotte. L'odeur de viande fraîche le tracassait, il savait qu'il n'était pas seul. Par le passé, il avait été attaqué par des villageois et même des soldats, comme en témoignaient les innombrables armes et armures empilées les unes sur les autres près de l'arche qui marquait l'entrée dans la grotte. Il pouvait sentir que d'autres êtres humains s'étaient aventurés dans son sanctuaire.

L'animal continua à renifler nerveusement et cogna les murs avec sa queue fourchue, brisant en mille morceaux toutes les stalactites et stalagmites qui se trouvaient sur son passage, les transformant en poudre de neige argentée.

Maïa et Jacob sortirent de leur cachette et rejoignirent les autres garçons. Plusieurs galeries partaient de cette cathédrale de glace dans différentes directions, formant un réseau souterrain complexe. Les jeunes gens commencèrent à les inspecter attentivement, encouragés par le fait que le dragon avait quitté la grotte pour se mettre à leur recherche.

— On pourrait l'attirer à l'intérieur de cette cavité, murmura Maël en désignant une galerie derrière lui. Elle s'ouvre sur un espace de la taille d'une chambre, ajouta le garçon.

La lumière qui y parvenait était assez faible mais suffisante pour leur permettre de s'orienter dans l'espace.

— Quel est ton plan ? demanda Sasha, qui voulait privilégier la prudence.

Maël leur fit signe de le suivre.

— Je vous disais donc que nous pourrions l'attirer dans cette galerie. Comme vous pouvez le remarquer, elle est assez étroite. Avec un peu de chance il y restera coincé et je pourrais essayer de l'hypnotiser à l'aide de la flûte enchantée.

— Et s'il ne reste pas coincé ou s'il parvient à se libérer ? questionna Sacha.

— Vous serez postés aux quatre coins de la grotte et vous commencerez à lui tirer dessus. Comme l'a dit Sfidania, vous devrez viser ses yeux.

— Ça pourrait marcher, répondit le garçon après avoir étudié la situation pendant quelques secondes.

Maël sortit l'instrument de musique du sac de sa sœur et partit sur les traces du dragon. Maïa, Sasha et Matei se cachèrent dans les petites cavités naturelles creusées dans les parois de la grotte, avec leurs fusils, en position de tir, tandis que Jacob se tenait à l'entrée de la galerie en attendant le retour de Maël, son arc à la main. Le tir à l'arc faisait partie de ses activités quotidiennes. Le garçon passait la majeure partie de la journée à s'entraîner en ciblant les arbustes les plus jeunes et les plus fins, car ils étaient plus difficiles à atteindre. Les sons de ses flèches perçant l'écorce des arbres étaient devenus omniprésents, leur écho résonnant à travers le village.

— Et zut ! éclata la voix désespérée de Maël, lorsqu'il se jeta sur le toboggan qui reliait la salle principale à la cathédrale, enveloppé dans un nuage de vapeur blanche mêlée à de la neige.

Une seconde plus tard, l'effrayante tête du dragon surgit de ce brouillard et Jacob remarqua que la distance qui séparait les deux protagonistes se mesurait en centimètres. Le garçon leva son arc, tira rapidement la corde jusqu'à son menton et relâcha la tension sans hésitation. Il savait que la précision se jouait avant le tir même, la moindre oscillation menant à l'échec. Il n'eut pas besoin de regarder sa cible pour s'assurer de l'impact, car un instant plus tard, le son de sa flèche frappant les écailles du dragon, rebondissant ensuite sur l'une des colonnes de glace, résonnait dans la caverne. Son action, qui visait à déstabiliser le monstre, eut l'effet escompté car ce dernier tourna la tête en direction du point de départ de la flèche, laissant à Maël de précieuses secondes pour entrer dans la galerie.

La tension était palpable. Au milieu de cette petite pièce, Jacob et Maël attendaient l'apparition du dragon, l'un armé d'un arc en position de tir et l'autre muni de la flûte magique. Maïa, Sasha et Matei regardaient la scène pétrifiés, leurs fusils chargés, prêts à intervenir au cas où les choses prendraient une tournure indésirable.

L'énorme créature se précipita vers eux en soufflant et en hurlant, mais fut piégée dans le couloir par lequel les enfants s'étaient engouffrés. Le dragon commença à se tortiller nerveusement, agitant son long cou et reniflant, pris de panique. L'arrière de son corps était resté coincé dans la galerie alors que la tête, les ailes et les griffes de devant, dont il se servait comme des mains, se trouvaient dans la pièce où l'attendaient les cinq amis, prêts à accomplir leur mission.

Pendant quelques minutes, le dragon tenta de s'extirper de l'étroit couloir, mais ses actions restèrent vaines. Le plan de Maël avait fonctionné. La bête agita furieusement ses énormes ailes et lâcha des rafales de vent en direction des jeunes hommes, se démenant comme un diable dans un bénitier pour essayer de se dégager, envoyant désespérément ses griffes à gauche et à droite.

Jacob et Maël le regardaient se tordre et gonfler ses narines. Des flots de neige étaient dispersés dans toute la pièce et un froid intense transperçait leur peau. Soudain, le dragon s'arrêta et tourna la tête en direction des deux garçons. Le sang se glaça dans leurs veines et ils arrêtaient tous les deux de respirer. Les yeux jaunes de la bête, sillonnés d'une ligne verticale noire, se fixèrent sur eux. Le regard de l'animal piégé s'assombrit subitement. Il laissa échapper un rugissement sauvage juste avant de projeter une avalanche de glace mêlée de neige sur eux. Pris par surprise, Jacob relâcha la tension de son arc et la flèche pénétra le cou du dragon. Comme unique réaction, le dragon la frappa avec sa griffe et la cassa en morceaux, avant de libérer une nouvelle vague de glace et de neige. La tension était à présent à son apogée. Maïa, Sasha et Matei guettaient avec impatience un signal de la part de Maël pour tirer, mais rien ne venait. Au lieu de cela, le garçon se mit à souffler dans la flûte enchantée que Sfidania lui avait donnée. Au début, les sons étaient bruts et discordants, mais peu à peu, ils se transformèrent en une chanson douce et apaisante qui ravissait l'ouïe de chacun.

Le dragon s'immobilisa, bercé par cette musique séduisante. Ses traits se détendirent, il cessa de jeter de la glace sur les enfants et de lutter pour se libérer. Il regardait, comme hypnotisé, en direction de Maël qui continuait à jouer de son instrument, faisant appel aux souvenirs lointains de ses cours de solfège.

Au bout de quelques minutes, le dragon se calma complètement, étendit sa tête sur le sol froid, puis ferma les yeux.

— C'est le moment, murmura Sasha en remarquant la main levée de Maël.

Ils sortirent de leurs cachettes sur la pointe des pieds et s'approchèrent de la bête qui se trouvait à seulement quelques centimètres de Jacob. De près, le dragon était littéralement effrayant. Les écailles qui enveloppaient sa tête et une partie de son corps semblaient être en acier. Ses ailes étaient recouvertes de longues plumes bleues et noires, tandis qu'une membrane transparente soutenait ses os.

Maïa et Sasha touchèrent discrètement son museau et voyant qu'il n'avait aucune réaction, ils commencèrent à limer des dents, aidés de Matei qui essayait tant bien que mal de garder son énorme mâchoire ouverte. La précieuse poudre fut soigneusement recueillie par Jacob dans deux récipients en corne de bison que Sfidania lui avait donnés avant son départ. L'opération dura plus d'une heure. Maël commençait à fatiguer, mais il n'arrêta pas de jouer, de peur que le dragon ne se réveille.

— Je pense que nous avons tout ce qu'il nous faut, chuchota Maïa, à bout de souffle.

— Et maintenant ? Par où sortons-nous ? s'enquit Matei en réalisant qu'à présent, l'entrée était bloquée par le corps de l'énorme bête endormie.

Sasha regarda autour de la pièce et remarqua qu'au-dessus du couloir bouché par le dragon, se trouvait une ouverture assez grande qui permettait à la lumière de pénétrer.

— Il doit y avoir une autre issue, dit Sasha en désignant la brèche dans la roche.

Ils se réunirent alors tous autour de Maël, qui continuait à jouer de la flûte, puis élaborèrent un plan pour sortir de cette situation.

— Matei, tu seras le premier à monter car tu es le plus grand d'entre nous. Il va falloir grimper sur la tête du dragon et avancer sur son dos jusqu'au-dessus de ses ailes. Ensuite, tu sauteras aussi haut que possible pour t'accrocher à ce rocher qui sort du mur. Le vois-tu ? Là, à gauche, continua Sasha, se rapprochant du fils du voievode pour guider son regard avec son index.

Il hocha la tête, regardant avec inquiétude l'énorme dragon qu'il s'apprêtait à escalader.

— Ensuite ce sera au tour de Maïa et Jacob. Vu leur taille, tu devras les saisir par les mains au moment où ils sauteront. Je suivrai, puis ce sera au tour de Maël.

Sasha referma les deux récipients et signala à Matei qu'il pouvait entamer son ascension. Ils retinrent tous leur souffle en le regardant avancer agilement sur le cou du dragon, puis sur son dos, s'accrochant aux excroissances en forme d'éperon sur le cou et les ailes de l'animal.

Son saut, digne d'un acrobate, le propulsa jusqu'au rocher qui dépassait du mur. Il s'y accrocha de toutes ses forces avec les deux mains. Puis, il se balança à plusieurs reprises pour prendre de l'élan et se jeta à l'intérieur de l'ouverture en forme de hublot. Les quatre spectateurs le suivaient des yeux sans même battre des paupières, poussant ensemble un soupir de soulagement en le voyant agenouillé à l'entrée de la petite galerie, prêt à accueillir les autres.

Maïa, Jacob puis Sasha escaladèrent le dragon, toujours sous hypnose, assistés par le

fils du voïevode qui les attrapa un à un.

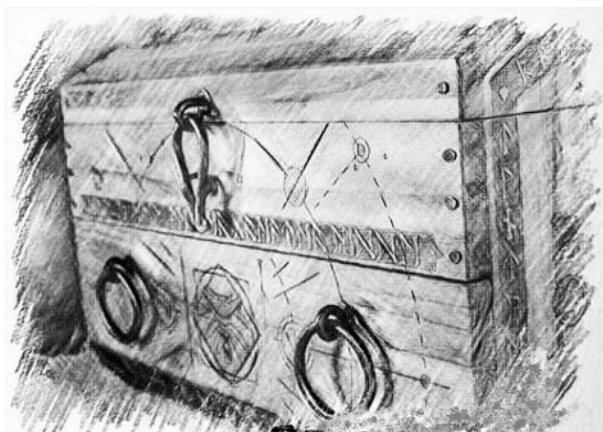
Quand ils furent tous en sécurité, Maël éloigna la flûte de ses lèvres et commença à courir en direction de l'animal. Il sauta sur son museau juste au moment où ce dernier sortit de son sommeil. Étourdi, le dragon secoua la tête et son geste inattendu déséquilibra le garçon, qui s'accrocha un peu tardivement à l'un des éperons. Malheureusement, son corps couvrait l'œil gauche de la bête, lui communiquant des informations précieuses sur l'emplacement précis de l'intrus. Abasourdi, le dragon se mit à se tortiller de plus en plus fort, battant des ailes et soufflant des flocons de neige par ses narines, au point que Maël fut à deux doigts de lâcher prise. Son corps se balançait dans tous les sens comme un drapeau qui flottait au vent. À quelques reprises, il failli se faire écraser contre les murs de la grotte.

Ne voyant aucune autre solution, Sasha sortit son fusil, l'arma et tira en l'air. La détonation prit le dragon par surprise et il leva la tête avec précaution, essayant de déterminer qui ou quoi avait produit ce retentissement. Le fils du voïevode porta ses doigts à la bouche et siffla bruyamment pour attirer l'attention de Maël, complètement assommé par les secousses auxquelles il avait été soumis, puis tendit la main, saisissant au tout dernier moment le bras de son ami, puis le tirant à l'intérieur de la galerie.

Pendant une poignée de secondes, Maïa avait cru que c'était fini. La jeune fille se précipita vers lui et le serra fort dans ses bras.

— Fichons le camp d'ici tant qu'on en a encore le temps ! ordonna Sasha, le souffle encore coupé par les émotions des derniers instants.

Les cinq camarades sortirent précipitamment de la galerie et rebroussèrent chemin vers la maison de Sfidania, heureux d'avoir achevé avec succès la première partie de leur mission.



Cioroiu, Roumanie 23 juillet 2013

Dix jours après la disparition des trois amis

Au lever du jour, Paul se faufila dans un entrepôt délabré qui se trouvait sur le terrain vague en face de la maison de Iaga. Le jeune journaliste, bien décidé à élucider le mystère qui entourait la disparition des trois amis, avait suivi à la trace la brigade canine une semaine auparavant et avait remarqué que les policiers et leurs quadrupèdes s'étaient longuement attardés devant la maison de la sorcière. Il avait entendu parler de ses « pouvoirs » depuis sa plus tendre enfance, mais il ne croyait guère aux affabulations des anciens liées à l'occultisme, le spiritisme et autres sciences en tout genre.

Lorsque les forces de l'ordre l'avaient interrogée, la vieille femme avait répondu de manière évasive : « *Je ne sais pas, mes chers enfants. Je n'ai rien entendu. Je ne quitte jamais ma maison* ». Ils étaient convaincus qu'elle n'avait rien à voir avec la disparition des jeunes gens, mais la patrouille canine n'était pas du même avis. Les bêtes aboyaient, gémissaient longuement, tournaient autour de la clôture, sautaient avec leurs pattes de devant sur les lattes à moitié arrachées, bien décidées à rentrer. Les agents de police avaient rapidement auditionné Iaga, puis ils s'étaient dirigés vers les bois pour une première battue. Mais Paul, avec son flair de journaliste en herbe, décida de garder un œil sur la vieille, car la réaction des chiens lui avait paru exagérée.

Il avait donc installé un deuxième centre d'observation : il naviguait entre l'entrepôt vétuste et la maison de son ami située en vis à vis de la résidence des jumeaux. Son rituel était déjà bien rôdé. Aux premières lueurs du matin, il s'asseyait derrière ses jumelles pour espionner chaque mouvement de la vieille femme, tandis que son ordinateur portable était allumé sur la chaîne d'informations locale pour se tenir au courant des éventuels avancements de l'affaire. Le jeune homme passait généralement ses après-midis dans le deuxième centre de surveillance, car après le déjeuner, Iaga ne sortait quasiment plus de la maison.

Cependant, ce matin-là, pour la première fois depuis qu'il l'épiait, Paul vit Iaga

quitter la cour et se diriger vers la forêt. Il n'hésita pas un seul instant. Dès que la silhouette de la vieille femme disparut derrière les arbres, il sortit de sa cachette, traversa la rue sur la pointe des pieds et entra dans le sanctuaire de la sorcière par l'un des trous de la clôture.

Il comprit tout de suite pourquoi les policiers étaient restés devant le portail lorsqu'ils avaient pris sa déposition. Une multitude de créatures répugnantes sillonnaient la cour de la maison, créant un décor hallucinant : reptiles de toutes sortes, rats, grenouilles et d'autres animaux tout aussi crasseux, grouillaient sur les lieux. À l'ombre d'un immense pommier qui dominait l'enclos, deux chats noirs tapis dans l'ombre le fixaient, impassibles. Paul n'y prêta pas beaucoup d'attention, bien que son cœur battît la chamade : d'une part parce qu'il s'appropriait à entrer par effraction dans une habitation, un geste peu éthique d'un point de vue professionnel, et d'autre part parce que toutes ces bestioles le faisaient frissonner.

Il poussa un soupir de soulagement lorsqu'il atteignit le perron, puis tira la petite porte en bois derrière lui, créant ainsi une barrière entre les créatures qui peuplaient la cour et lui-même. Paul tenta d'ouvrir la porte d'entrée, découvrant sans surprise qu'elle était verrouillée. Il jeta un coup d'œil tout autour, essayant de deviner où la sorcière pouvait cacher la clé. Il souleva une tasse posée à l'envers sur le muret de l'auvent, déplaça quelques objets à proximité de la porte, passa ses doigts sur l'encadrement en bois, songeant que, de toute façon, la femme n'aurait pas pu dissimuler la clé aussi haut. Pas de résultat. Finalement, il remarqua que la fenêtre située à seulement un mètre de la porte présentait des signes visibles d'usure. La menuiserie qui soutenait les six carreaux en verre était fissurée et dans un état de pourrissement assez avancé. Paul n'avait pas eu besoin de trop forcer avant qu'elle ne cède sous la pression de ses mains puissantes. Il sauta à l'intérieur et ferma rapidement l'ouverture pour ne pas attirer l'attention.

La pièce était aussi sombre que d'habitude, la fenêtre étant toujours couverte par le papier journal. Le jeune homme sortit le téléphone portable de sa poche, alluma la lampe et inspecta minutieusement tous les objets autour de lui. Une table ronde trônait au milieu de la pièce, sur laquelle deux bougies encore fumantes gardaient un crâne humain et une boule de cristal. « *Je ne peux pas y croire !* » murmura-t-il en s'apercevant qu'il ne s'agissait pas d'une imitation de mauvais goût achetée à la fête-foraine mais d'un vrai crâne humain. Il recula de trois pas et regarda avec dégoût la main avec laquelle il l'avait touché, puis essuya sa paume contre son pantalon comme pour se débarrasser de cette sensation répugnante. L'idée que cette tête avait appartenue à une vraie personne lui retourna le ventre. Il s'éloigna de la table et se mit à fouiller les innombrables étagères qui recouvraient les murs et sur lesquelles étaient disposées toutes sortes de récipients étiquetés contenant des ingrédients variés : eau bénite, sel marin, romarin, restes de bougies en cire d'abeille, dents de peigne, aiguilles de diverses tailles, fers à cheval, cendres, cornes d'animaux, langues de serpents et autres objets nécessaires pour accomplir tout un tas de rituels.

— Eh merde ! Cette femme est vraiment folle ! s'exclama Paul, incrédule, en lisant « *mèche de cheveux d'une pucelle* » sur l'étiquette de l'un des pots.

Il ouvrit le bocal et en sortit une tresse nouée avec un ruban rouge, puis s'assit à la table, alluma son téléphone et commença à la comparer aux photos des jumeaux, qu'il avait téléchargées sur Internet. Cette mèche coïncidait parfaitement avec les jolies boucles noires et ondulées de Maïa.

« Je savais que tu cachais quelque chose, misérable vieille ! » pensa-t-il en se levant, bien décidé à aller voir la police, fier d'apporter ces preuves. Mais son regard fut attiré par une petite porte en bois, relativement cachée, qu'il n'avait pas remarquée jusqu'alors. Il la poussa avec précaution et fut surpris de constater que cela menait à une pièce lumineuse et bien entretenue qui contrastait avec l'endroit où il se trouvait. Paul y entra et se mit à passer au peigne fin tous les objets présents.

Le jeune homme ouvrit une énorme malle dans laquelle étaient rangés de nombreux draps, des tapis muraux ainsi que des couvertures tissées à la main. Il sortit tous les objets, les déplia pour voir si la vieille femme y avait caché quelque chose. La surprise fut totale lorsqu'il découvrit un Polaroid et les tenues des trois enfants disparus, tout au fond du coffre. Il n'y n'avait plus aucun doute. Iaga était responsable de la disparition des trois amis. *« Mais pourquoi ? Elle n'a même pas demandé de rançon... Où sont les enfants ? »*.

Paul était tellement absorbé par la multitude de questions qui lui traversaient l'esprit qu'il n'entendit même pas la porte s'ouvrir. Il se retrouva soudain nez à nez avec la sorcière.

— Qu'est-ce que tu fais dans ma maison, ingrat ? Fiche le camp d'ici ! hurla la sorcière en le voyant agenouillé près de sa malle.

Surpris, Paul se leva, désignant les objets qu'il avait découverts.

— Je pense que nous devrions avoir une discussion avec le chef de la police, fit le jeune homme la mâchoire serrée, en empoignant la vieille femme par le bras pour la forcer à quitter la pièce.

— Attends ! Attends un peu ! s'écria-t-elle en essayant désespérément de s'accrocher à la porte. Arrête mon garçon, tu vas me tuer !

— Où sont-ils ? Qu'est-ce que vous avez fait d'eux ? fulmina Paul en secouant les vêtements des enfants sous le nez de Iaga.

— N... Non... Tu ne me croiras jamais ! prévint Iaga.

— Ah bon ? Essayons pour voir ! rétorqua le jeune homme, de plus en plus enragé.

La sorcière retira son bras de l'emprise de ses doigts et s'assit à la table ronde.

— Je les ai envoyés dans le passé, lâcha-t-elle au bout de quelques secondes de réflexion, le fixant d'un air provocateur.

— Arrêtez votre cirque ! gronda Paul. Arrêtez les conneries ou ça va mal finir ! menaça-t-il en s'approchant à quelques centimètres d'elle.

— Je sais ! Je sais très bien que c'est difficile à croire, mais je peux te le prouver, poursuivit Iaga d'un ton plus calme. Assois-toi ! L'histoire est plus longue que tu ne peux l'imaginer. Mais je te préviens, tu dois être ouvert. Ne juge pas ce que je vais te dire avec ton esprit d'intellectuel, écoute-moi jusqu'au bout. Ensuite, nous irons ensemble dans la forêt et tu vérifieras le tout de tes propres yeux.

Paul accepta, intrigué par les manigances de son interlocutrice et s'assit devant elle, curieux de voir ce qu'elle allait inventer.

La sorcière démarra son discours par le jour où les trois enfants s'étaient présentés à sa porte un an auparavant pour lui demander de l'aide. Elle lui parla brièvement de Zernobog, de Jade et du Royaume Secret, et comment leur plan avait échoué à la dernière minute, juste avant d'enterrer le monstre sous le pas de sa porte. Iaga avait délibérément omis de lui parler de l'importance du Livre des Ténèbres et l'informa que Maël, Maïa et Sasha étaient retournés en 1713 pour empêcher Zernobog de devenir un vampire énergivore.

— Allez ! C'est bon ! J'en ai assez de cette mascarade ! Allons voir la police, on va leur raconter vos élucubrations !

— Tu n'as rien compris ! Tu ne m'as même pas écoutée ! Et pourtant, je t'avais demandé d'être ouvert. Aucun problème.

Iaga se leva, sortit un sac en plastique d'un de ses tiroirs et le tendit à Paul.

— Mets les vêtements dans ce sac et emporte-les avec toi. Mais avant cela, je te propose de passer un accord. D'abord, nous irons au chêne qui ouvre le Royaume Secret, tu entreras dans son creux pendant une ou deux minutes et après ça, si tu veux toujours aller à la police, je t'accompagnerai. Cela ne nous prendra pas plus d'une heure, continua Iaga, voyant que le jeune homme hésitait. Une heure ! insista-t-elle. Une heure qui pourrait changer tout ce que tu crois savoir sur le monde qui nous entoure.

Curieux, Paul accepta et en moins d'une demi-heure, ils étaient devant l'imposant feuillu.

— Quelle heure as-tu à ta montre ? demanda la femme, le prenant par surprise.

— Onze heures moins le quart, répondit Paul en vérifiant machinalement son poignet.

— Bien. Au Royaume Secret, les heures sont inversées. Ça veut dire qu'il est presque vingt-trois heures, poursuivit-elle sans donner trop d'importance au regard moqueur que lui lança le jeune homme.

— Maintenant, tu dois rentrer dans le creux et pousser la paroi intérieure avec tes paumes. Lorsque tu arriveras de l'autre côté, fais de même pour revenir. Je t'attends ici !

Amusé, et davantage pour le plaisir du jeu, Paul inspecta le creux de l'arbre qui n'avait rien de spécial et fit ce que la sorcière lui avait demandé. Trente secondes plus tard, il revint comme transfiguré. Ses lèvres bougeaient comme s'il parlait mais les sons qu'elles émettaient ressemblaient plus à du babillage qu'à des phrases intelligibles. Il se pinça la main pour s'assurer qu'il ne rêvait pas, se gifla le visage, ferma les yeux puis les ouvrit de nouveau soudainement. Bizarre. Il se trouvait toujours devant le chêne dont le creux l'attirait comme un aimant.

— Bon. Maintenant que tu as compris de quoi je parle, on laisse tomber la police ? ! siffla Iaga d'un air traître.

Elle lui tourna le dos et rebroussa chemin, suivi de près par Paul, qui ne trouvait aucune explication logique à l'expérience anormale qu'il venait de vivre.

— Non ! Attendez ! Je ne comprends rien, l'interrompit le jeune homme en la

saïssant par le bras.

— C'est normal. Tout à l'heure quand je t'ai expliqué la situation, tu ne m'as pas écoutée, grogna la vieille femme agacée en secouant son bras pour se dégager.

— Et quand doivent-ils revenir du passé ? demanda Paul, sans la lâcher d'une semelle. D'après mes calculs, ils sont partis depuis dix jours, n'est pas ?

Le visage de Iaga s'assombrit. Pour la première fois depuis leur rencontre, elle afficha un brin d'humanité.

— Ils auraient dû revenir. Je crains bien que...

Il s'arrêta et la regarda droit dans les yeux.

— Peuvent-ils rester coincés au XVIII^e siècle ? questionna Paul, inquiet.

La sorcière haussa les épaules. Elle ne savait pas quoi dire. C'était la première fois qu'elle envoyait quelqu'un dans le passé.

— Je n'en ai aucune idée. Ce n'est pas vraiment une science exacte, affirma la femme avec désinvolture.

Le reste du chemin se fit en silence. Paul essayait d'assimiler les informations reçues au cours des dernières heures, mais tout cela rentrait fortement en conflit avec ses convictions scientifiques basées sur des années d'études et de recherches. Rien qu'hier, il aurait mis sa main à couper que les mondes parallèles et les voyage dans le temps n'étaient que des inventions fantaisistes des écrivains. Mais maintenant qu'il avait fait un aller-retour éclair au Royaume Secret, il n'était plus aussi sûr de lui.

— Je vais aller les chercher. Est-ce que vous pouvez m'envoyer au même endroit et à la même époque ? demanda-t-il, avide d'aventure.

On pouvait déceler une pointe de nervosité dans sa voix. Si dix jours auparavant, lorsqu'il avait commencé à s'intéresser à la disparition des trois amis, il ne l'avait fait qu'à des fins pédagogiques pour préparer son projet de vacances, désormais la priorité du futur journaliste était de ramener les trois disparus à leur époque.

— Hmm, ce ne serait pas du tout prudent. On ne sait pas ce qu'ils ont fait pendant tout ce temps, où ils se trouvent actuellement, ni s'ils sont toujours en vie ou...

— C'est précisément pour ça que je veux aller les chercher ! l'interrompt Paul avec insistance. Peut-être qu'ils ont besoin d'aide.

— Voici comment nous allons procéder. Nous allons attendre encore une semaine. S'ils ne reviennent pas, je vais préparer tout ce dont tu auras besoin et je t'enverrais sur leurs traces, concéda la femme après avoir jaugé la situation pendant quelques minutes.

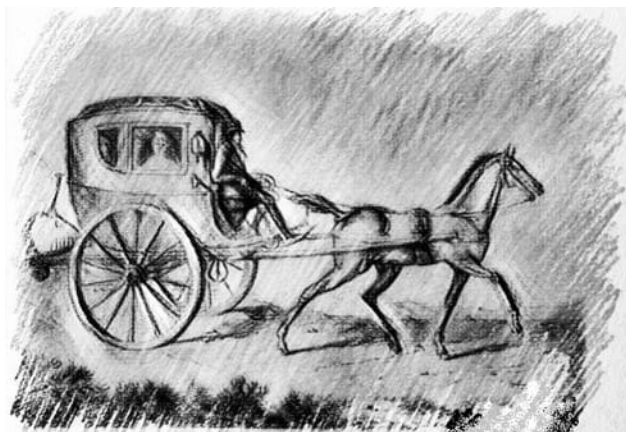
En arrivant devant la maison de la sorcière, Paul lui tendit le sac avec les effets personnels des enfants.

— Je passerai par ici tous les matins. Faites-moi un signe si...

— S'ils reviennent, j'accrocherais une serviette blanche à la poutre de mon auvent. Si tu la vois, entre, sinon je t'attendrai mardi prochain avec tout ce qu'il faut pour ton

voyage.

Paul la remercia et se dirigea, pensif, vers l'entrepôt délabré pour rassembler l'attirail utilisé pour espionner Iaga. À présent, il savait où se trouvaient les trois amis. Son enquête était terminée. À partir de ce moment, toutes ses actions n'auraient qu'un seul but : récupérer les trois amis perdus à travers les méandres du temps pour vaincre ensemble Zernobog.



Bucarest - Capitale de la Valachie, 24 juillet 1713

Lorsqu'ils furent de retour chez Sfidania, il était minuit passé. La femme faisait les cent pas dans la pièce du bas, une lampe allumée à la main. Elle se précipita vers l'entrée et poussa un soupir de soulagement lorsque son fils apparut dans l'embrasure de la porte, lui tendant fièrement une corne de bison remplie de poussière d'or.

La femme esquisssa un sourire à peine perceptible.

— Eh bien ! Vous daignez revenir, enfin ! J'étais morte d'inquiétude !

— Tout va bien, la rassura Matei.

Jacob sortit la seconde corne et la plaça dans un support spécialement conçu à cet effet.

— On a réussi ! lâcha le fils du voïévode, non sans une pointe de fierté.

Sa voix fut interrompue par un long bâillement.

— Allez ! Au lit maintenant ! Demain, vous devrez partir tôt pour le Lac des Sânzieni. Vous n'avez pas de temps à perdre, exhorta la sorcière.

— Maman, est-ce que je peux aller avec eux ? demanda Jacob à moitié endormi, en se dirigeant vers sa chambre.

Les jeunes gens se tournèrent vers lui, étonnés.

— Je croyais qu'il était muet, susurra Maïa à l'oreille de son frère.

— Chut, fit Maël en lui donnant un coup de coude.

— N'y pense même pas ! répondit fermement Sfidania. Tonton Petru les accompagnera en charrette. Je me suis déjà arrangée avec lui.

Le garçon marmonna quelque chose d'inintelligible et claqua la porte avec un air maussade. Il savait qu'il n'obtiendrait rien à tergiverser avec sa mère. Une fois la décision prise, il n'y avait plus aucun moyen de revenir en arrière.

Après quelques heures qui leur semblèrent être des minutes, les quatre amis furent réveillés par Sfidania. Il faisait encore noir dehors quand cette dernière ouvrit la porte pour laisser entrer le dénommé Petru. Un copieux petit déjeuner les attendait sur la table du salon, repas auquel même le charretier avait été convié. Une tasse de lait pour chacun et un morceau de pain chaud nappé de miel, voilà qui constituait un vrai délice pour l'époque.

Sur un casier à l'entrée se trouvaient les trois fusils qui leur avaient servi la veille dans la Grotte de Glace, ainsi qu'une besace dans laquelle la sorcière avait enfoui la cape enchantée.

— Le sortilège ne dure que trois jours, répéta Sfidania en la tendant à Maïa. J'ai terminé le rituel à 4 heures du matin, donc souviens-toi que dans la nuit du mercredi au jeudi, à 4 heures du matin, la magie se rompra. Vous devrez ouvrir le Livre des Ténèbres et trouver l'incantation avant que l'enchantement ne disparaisse. C'est votre seule chance de retourner à votre époque pour réparer les bêtises que vous avez faites, les sermonna-t-elle. Bonne chance !

Les jeunes gens hochèrent la tête, signe qu'ils avaient compris le message, puis ils se dirigèrent vers la cariole que Petru avait laissée dans une rue adjacente, à environ deux ou trois minutes de la maison de Sfidania, afin de ne pas attirer l'attention des voisins. Ils avançaient sans dire un mot. Le silence qui les enveloppait à cette heure matinale s'élevait comme une barrière autour d'eux, aussi protectrice qu'invisible. La ville dormait encore.

Petru ouvrit la portière de la charrette et les invita à monter. Les quatre amis prirent place sur les deux caisses en bois fixées l'une en face de l'autre, qui servaient de bancs. Après avoir rangé les gourdes et la nourriture que Sfidania leur avait préparés pour la route, le cocher fouetta ses chevaux. Leur trot et le grincement des roues se fondaient en une mélodie harmonieuse. Maïa ferma les yeux, se laissant bercer par le brimbalement de la charrette qui se déplaçait lentement sur les chemins sinueux de la forêt. Dans le monde d'où elle venait, de tels moments de paix n'existaient plus, étant remplacés par des klaxons nerveux qui retentissaient à tout moment, le hurlement des moteurs emballés, le sifflement des trains ou des tramways qui faisait grimper les décibels et l'agitation de la population toujours à l'affût de quelque chose.

Ils avaient quitté la ville depuis un bon bout de temps lorsque les premiers rayons du soleil commencèrent à décorer le ciel bleu, avec le même raffinement qu'un peintre qui étale ses aquarelles sur une toile blanche, pour créer ensuite un chef-d'œuvre.

— Vous avez entendu ça ? fit Sasha en se levant d'un bond.

Maïa ouvrit les yeux pour essayer de comprendre de quoi parlait son ami.

— Quoi donc ? demanda Maël, étonné.

Il y avait eu un bruit sourd à l'intérieur de la boîte sur laquelle Maïa était toujours assise. Sasha lui prit la main pour l'aider à se mettre debout et lui fit signe de ne pas

l'air de bruit. Il attrapa alors son fusil à baïonnette, souleva discrètement la partie haute de la caisse et y glissa le canon à l'intérieur.

— Halte ! Ne tirez pas ! s'exclama une voix avec effroi.

Matei et Maël attendaient debout, les mains tenant fermement leurs armes, prêts à dégainer, tandis que leur ami poussait le couvercle.

— Sapristi ! s'emporta Sasha en découvrant Jacob accroupi à l'intérieur de la boîte en bois. Qu'est-ce que tu fais là ?

Les autres poussèrent un soupir de soulagement et l'aidèrent à sortir de sa cachette.

— Je croyais que tu ne pouvais pas parler, lança Maïa, tandis que leur très jeune ami déposait l'arc et les flèches qu'il avait emportés avec lui sur le plancher de la charrette.

— Je ne parle que lorsque j'ai quelque chose d'important à dire, affirma-t-il sans la regarder.

— Ta mère t'avait interdit de venir avec nous. Que fais-tu ici ? poursuivit la jeune fille, inquiète.

Jacob ne répondit pas.

— Que fait-on de lui ? Nous ne pouvons pas l'emmener avec nous et en plus je ne pense pas que ce soit une bonne idée de contredire sa mère, avertit Matei après avoir réfléchi pendant quelques minutes.

— Je crains que nous n'ayons pas le choix, rétorqua Maël. Nous ne pouvons pas le laisser seul dans les bois. Nous sommes partis depuis quelques heures et nous n'avons pas le temps de le ramener. Nous risquons de compromettre la mission.

Matei siffla sèchement et le charretier s'arrêta. Au moment où il ouvrit la porte, il devint livide.

— Je suis un homme mort ! Je suis mort ! bégaya Petru en se tirant les cheveux, désespéré.

L'homme commença à faire les cent pas, énervé, à la recherche d'une solution.

— Nous nous arrêterons à l'Auberge des Pandours pour la nuit. Tu y resteras jusqu'à notre retour, décréta-t-il en poussant de son index l'épaule de l'enfant.

La peau de son visage avait viré au rouge pourpre, des postillons jaillissaient de sa bouche à chaque mot prononcé, et une sorte de boule se formait du côté gauche de son cou dès qu'il prenait une inspiration, comme le sac gulaire d'une grenouille.

En colère, il claqua la porte, inquiet à l'idée que le plus jeune fils de la sorcière puisse être en danger à cause de lui. Petru connaissait Sfidania depuis l'enfance. Il savait mieux que quiconque de quoi cette femme était capable, et surtout, il savait qu'il ne la voulait pas comme ennemie.

Ils continuèrent leur chemin en silence. Pendant plusieurs heures, les jeunes gens admirèrent le paysage qui défilait sous leurs yeux. Les grands arbres nouveaux, les haies

épaisses au bord du chemin, les champs de maïs qui dansaient au souffle du vent, les lacs et les ruisseaux qu'ils longeaient, tout leur semblait d'une beauté et d'une pureté inégalées.

Des gargouillements soudains brisèrent le silence et Sasha porta instinctivement ses mains au ventre.

— Je suis affamée moi aussi, chuchota Maïa. On ne s'arrête pas pour manger ? C'est déjà presque le soir ! fit remarquer la jeune fille en jetant un nouveau coup d'œil par la fenêtre.

— Hum, je ne pense pas, répondit Matei. Il a dit que nous nous arrêterions dans une auberge. Nous allons surement manger là-bas.

— Mais ça fait plus de douze heures qu'on n'a pas avalé quelque chose, protesta Maïa. Et on ne peut pas dire que c'était un repas substantiel.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? reprit Matei. N'était-ce pas bon ?

— Si, bien sûr, mais ce n'était pas assez. Nous avons sauté le déjeuner, le goûter et d'après ce que j'ai compris, on n'est pas près de s'asseoir à table.

Matei haussa les épaules.

— De nos jours, expliqua Maël, les gens mangent trois repas quotidiens : le matin, le midi et le soir, plus une ou deux collations entre les repas, généralement des fruits.

Le fils du voïévode se tourna vers lui les yeux écarquillés.

— Pourquoi mangez-vous autant ? Et comment faites-vous en hiver ? D'où viennent les fruits ?

Mael sourit.

— L'industrialisation mon cher, répondit-il en sachant pertinemment que son ami du passé allait demander des explications sur la signification de ce mot étrange.

Les cinq voyageurs passèrent les heures suivantes à discuter de l'industrialisation à venir, des avantages que cela apporterait à la vie de la population, de l'existence de grandes surfaces où les gens pourraient acheter de la nourriture quand ils le souhaiteraient, mais aussi de la large gamme de produits alimentaires fabriqués et mis à leur disposition en un temps record.

Fascinés par les jeunes gens du futur, Matei et Jacob essayaient d'imaginer à quoi ressemblerait leur vie au XXI^e siècle, en leur posant question sur question.

— Wô ! Wô ! retentit tout à coup la voix rauque de Petru avant que la charrette ne s'arrête.

Ils avaient tous oublié la faim, pris dans l'engouement de la conversation, mais réalisant qu'ils avaient atteint l'auberge, ils se précipitèrent dehors, impatients de se dégourdir les jambes et de se remplir le ventre.

Située à l'intersection de deux routes importantes, l'Auberge des Pandours était une imposante bâtisse en bois servant de halte aux marchands qui venaient ou se dirigeaient

vers Bucarest. Au milieu de la cour, pavée de pierres de rivière, se trouvait une fontaine qui disposait d'abreuvoirs pour les animaux des boyards et des marchands qui s'arrêtaient pour la nuit. À gauche se trouvaient les écuries, à droite les chambres d'hôtes et en face, la taverne où l'on pouvait dîner.

L'aubergiste, un homme grand et bien portant, fraîchement quadragénaire, se dressa sur leur chemin, curieux de voir qui pouvait lui rendre visite ce jour-ci. La diligence venait de passer et les marchands habituels n'étaient censés arriver que dans deux ou trois jours. Il ne s'attendait pas à recevoir qui que ce soit.

— Bonsoir ! salua Petru en se dirigeant lentement vers l'entrée.

— Soyez les bienvenus, messieurs ! répondit l'aubergiste en l'examinant sans retenue, indiscret. Quel bon vent vous amène par ici ?

— Nous avons fait un long chemin et nous cherchons deux chambres ainsi que de la nourriture pour ces enfants, dit Petru, en désignant d'un signe de tête les cinq jeunes gens qui étaient restés près de la charrette.

Le visage de l'aubergiste se détendit lorsque le cocher sortit quelques pièces de sa poche et qu'il lui tendit en guise de bonne foi.

— Dumitra, dépêche-toi de préparer une table et deux chambres pour nos distingués invités, s'écria l'homme, visiblement satisfait de la somme reçue.

Dumitra, une jeune fille d'une vingtaine d'années à peine, frêle comme une fleur, apparût dans l'embrasure de la porte. Ses cheveux blonds et bouclés s'échappaient de l'écharpe blanche qu'elle portait nouée derrière la tête. Elle leva timidement les yeux pour saluer les nouveaux arrivés, puis se réfugia derrière le comptoir et commença à préparer le dîner.

Les six voyageurs s'installèrent à la table que la femme de l'aubergiste avait dressée en urgence. Là, ils avalèrent en un clin d'œil la soupe chaude qu'elle leur avait servie dans des bols en argile.

Dans la taverne, il n'y avait pour clients que trois paysans et un locataire permanent que tous surnommaient le Capitaine. Personne ne savait comment il s'appelait, ni d'où il venait, ni même ce qu'il avait fait dans sa jeunesse. L'homme parlait fort et gesticulait exagérément pour capter l'attention des autres clients. Il racontait toutes sortes d'histoires incroyables, comme s'il avait vécu toute sa vie parmi les hors-la-loi. De temps en temps, il jetait un regard furtif aux nouveaux arrivés, mécontent de leur manque d'intérêt pour ses élucubrations.

Finalement, le Capitaine se leva et se dirigea vers eux. Il portait un caftan miteux et son visage rougeâtre en disait long sur la quantité d'alcool ingéré.

— Si tu as besoin de quelque chose, c'est avec moi que tu dois parler, lança-t-il au cocher entre deux hoquets. Je connais ces bois comme ma poche. Où est-ce que vous allez ? s'intéressa l'homme.

— Ce ne sont pas tes affaires, retourna Petru en se levant brusquement de sa chaise. Allons-nous coucher ! Demain, nous partons à l'aube, indiqua-t-il aux jeunes gens, qui se précipitèrent pour le suivre.

Ce client un peu audacieux ne lui inspirait pas confiance et il n'avait pas envie de sa compagnie.

— Mais ça alors ! Ne serais-tu pas le fils du voïevode ? fit le Capitaine en clignant des yeux frénétiquement, comme pour s'éclairer la vue.

Il s'était approché de Matei pour mieux le dévisager.

— Occupe-toi de tes affaires ! cracha Petru sur un ton agressif, le poussant violemment de son chemin, tandis qu'ils se dirigeaient vers les chambres que Dumitra avait préparée.

L'homme chancela dangereusement pendant quelques secondes avant de retrouver son équilibre.

— Hum... Je me demande ce que vous tramez, marmonna-t-il en secouant la tête.

Dans la douceur de la nuit, les six convives se réfugièrent dans un sommeil réparateur et bienfaisant pour le corps et l'esprit. Ils en avaient désespérément besoin.

19 Arrêtez-vous !



Quelque part en Valachie, le 25 juillet 1713

Ils dormaient à poings fermés et l'aube était encore lointaine, lorsqu'une agitation soudaine les arracha à leurs rêves. Le galop effréné des chevaux sous les fenêtres, des sifflements que seuls les hors-la-loi connaissaient et des coups de feu qui perçaient le silence de la nuit, les firent sauter du lit.

Affolés, les jeunes gens mirent la main sur leurs fusils et essayèrent de sortir, mais leur porte était verrouillée et bloquée de l'extérieur. Ils tentèrent de la tirer, de la pousser, de la secouer, mais elle ne bougea pas.

La bagarre se fit plus présente et oppressante, tandis que des cris aigus fendirent les murs pour venir jusqu'à eux. Les jeunes gens comprirent rapidement que leur cocher était menacé par une arme. Ils firent volte-face lorsqu'une vitre vola en éclats derrière eux. Matei se tenait debout de l'autre côté de la fenêtre, un bâton noueux dans les mains.

— Vite ! Sortez de là ! ordonna le fils du voïevode en leur faisant signe de s'enfuir par la fenêtre. C'est un coup du Capitaine. Il m'a reconnu la nuit dernière et il a envoyé ses hommes pour m'attraper, ajouta-t-il, alors qu'il aidait Jacob à monter sur le rebord.

— Cours et attèle les chevaux à la charrette ! l'exhorta-t-il en le poussant en direction des écuries. Avance le long du mur, chuchota Matei alors qu'il se tournait vers les autres camarades.

— Comment sais-tu qui ils sont ? demanda Maïa dès qu'il lui prit la main pour l'aider à s'extirper de la pièce.

— Je les ai entendu parler, répondit-il dans un murmure. Je ne parvenais pas à m'endormir hier soir à cause de vos ronflements, alors je suis allé dans l'écurie. J'ai été réveillé par le trot des chevaux et j'ai vu toute la scène. Ils ont bloqué votre porte et ont cassé celle de Petru.

Maïa sauta de l'autre côté de la fenêtre, suivie par Maël et Sasha. Tous les quatre se

tauffilèrent le long du mur de l'auberge jusqu'à l'entrée où ils trouvèrent Jacob. Le garçon avait sellé trois chevaux.

— Avec la cariole, nous n'avons aucune chance, marmonna l'enfant en voyant les visages perplexes de ses compagnons. Ils nous rattraperont en moins de deux. J'ai pris la nourriture et tout ce que j'ai pu trouver dans la charrette, ajouta-t-il, prononçant ainsi le discours le plus complexe depuis qu'ils s'étaient rencontrés.

Il remit la bride d'un des chevaux à Sasha, qui emmènerait Maïa, et l'autre à Matei, qui monterait derrière Maël. Il grimpa sur le troisième et tous les cinq disparurent dans la brume de la nuit.

— Nous allons rebrousser chemin, fit Matei dès qu'il eut rattrapé Jacob. J'imagine que l'aubergiste leur a dit que nous venions de la Capitale. Ils s'attendent donc à ce que nous continuions notre voyage. Ils ont certainement préparé une embuscade.

Jacob hocha la tête et détourna son cheval vers le chemin qu'ils avaient emprunté la veille. Ils quittèrent la route de la diligence et chevauchèrent jusqu'à l'aube à travers la forêt, sans se retourner. Lorsqu'ils arrivèrent au bord d'un ruisseau, Matei mit pied à terre, laissant pâturer librement le bel étalon noir que Jacob avait volé à l'aubergiste.

— Faisons une halte afin que les chevaux se reposent, proposa-t-il. Ensuite, nous déciderons quoi faire, ajouta le fils du voïevode, assis au bord de la rivière, la tête dans les mains.

Il regarda pensif l'eau claire, observant avec intérêt les bancs de poissons qui changeaient rapidement de direction dès que les naseaux des chevaux s'enfonçaient dans les ondes cristallines. Il prit une des gourdes et la remplit d'eau froide, puis but avidement.

À quelques mètres de là, Sasha et Maël, qui avaient ramassé quelques pierres plates, s'amusaient à faire des ricochets sur la surface de l'eau, tandis que Maïa et Jacob, allongés sur des galets, regardaient le mouvement fluide des feuilles d'un arbre qui étendait ses branches tordues au-dessus d'eux.

Ils s'arrêtèrent une demi-heure à peine. Matei, qui avait déjà élaboré un plan pour la suite de leur mission, se racla la gorge pour attirer l'attention des autres.

— Nous traverserons le ruisseau et nous nous enfoncerons dans la forêt. Pour atteindre le Lac des Sânzienne, nous devons aller vers l'ouest, ajouta-t-il en tournant le regard vers le ciel pour s'orienter.

L'horizon avait éclaté en une palette de couleurs vives faite de rouge, orange et rose, qui se reflétaient dans l'eau aussi claire qu'une larme, leur indiquant la direction à prendre.

— Allons-y ! pressa Maël en prenant son étalon par la bride.

Ils marchèrent le long du ruisseau jusqu'à ce qu'ils arrivent à un endroit où l'eau semblait peu profonde, puis le traversèrent avec précaution. Une fois arrivés sur l'autre rive, ils s'éloignèrent du lit de la rivière, puis disparurent au cœur de la forêt.

Ils avancèrent à travers des bosquets et des arbres jeunes, guidés par la position du

Le soleil et par les monticules de fourmis. Sasha, qui avait passé une grande partie de son enfance dans les bois qui entouraient son village natal, savait que ceux-ci avaient une pente plus raide au nord et une pente plus douce au sud, pour recevoir plus de lumière et de chaleur. De temps en temps, ils s'arrêtaient à côté d'une petite bosse pour vérifier s'ils allaient dans la bonne direction.

Vers midi, les cinq compagnons firent à nouveau une petite pause pour laisser les chevaux se reposer et ils mangèrent une partie de la nourriture que Sfidania leur avait préparée pour le voyage.

La chaleur était devenue insupportable. La forêt était humide et difficile à traverser. Un mélange de vieux arbres extrêmement feuillus, de buissons épineux et de fougères aussi hautes qu'un cheval, rendaient leur progression très difficile. Au bout d'un certain temps, ils furent obligés de mettre à nouveau pied à terre. Ils se déplaçaient à présent l'un derrière l'autre, prenant à tour de rôle la tête du convoi pour ouvrir la voie, en coupant les hautes herbes à l'aide d'une épée que Jacob avait récupérée dans la cariole de Petru.

Habitué aux travaux manuels, Sacha réussit relativement bien à se frayer un chemin dans la broussaille, mais le fils du voïevode et Maël eut beaucoup de mal quand vint leur tour de passer en tête de file.

Les chevaux avançaient avec difficulté, gémissant et reniflant nerveusement devant les jeunes pousses qui claquaient leurs jambes et leurs ventres à chaque pas. Parfois, ils endurent même s'écarter du chemin et faire de grands détours car par endroits, la forêt était impénétrable. Des lézards, des rongeurs et des serpents passaient effrayés entre leurs jambes, provoquant un sursaut collectif à chaque cri que Maïa poussait. Au loin, ils purent entendre le trot d'un troupeau de sangliers.

— Est-ce que nous sommes sur le bon chemin ? demanda Maïa, désespérée. Le soleil va se coucher, il fera bientôt nuit. Qu'allons-nous faire ?

— Nous allons vers le soleil couchant, nous sommes donc sur la bonne voie. Mais je ne saurais pas dire jusqu'où il faut aller pour atteindre le Lac des Sânziene, répondit Sasha en désignant l'astre céleste qui se préparait à descendre dans les Ténèbres.

Les couleurs avaient commencé à changer, inondant la forêt d'un rouge vif ; les ombres des arbres s'étaient allongées et des essaims de moustiques virevoltaient autour d'eux.

— On devrait chercher un endroit pour passer la nuit et demain, il nous faudrait retrouver à nouveau la route de la diligence. Ce n'est qu'alors que nous saurons jusqu'où nous devons aller. Il nous reste une trentaine d'heures avant que le charme de la cape ne disparaisse, ajouta Maël.

— Tu as raison, concéda Sacha. Restez ici. Je vais monter dans un arbre pour y voir plus clair.

Il jeta un coup d'œil rapide aux alentours et choisit un chêne imposant dont le sommet ne pouvait pas être aperçu d'en bas. Il grimpa avec l'agilité d'un chat, disparaissant rapidement dans son feuillage épais. Lorsqu'il revint quelques minutes plus tard, il informa ses amis qu'une sorte de clairière se trouvait à proximité. Il leur fit signe

de le suivre et tous les cinq partirent dans la direction indiquée par Sasha.

Cependant, leur chemin fut rapidement bloqué par un barrage de ronces composées de chardons et de buissons de mûres tissés comme la toile d'une araignée géante.

— La clairière se trouve juste au-delà de ce mur, les rassura Sasha, remarquant le désespoir sur les visages de ses camarades. Je vais m'en occuper, ajouta-t-il avant de commencer à découper la broussaille hostile à coups d'épée.

Il leur fallut plus d'une demi-heure pour ouvrir un passage assez large pour permettre à un cheval d'entrer au milieu de cette clairière aux formes irrégulières, mais assez grande pour abriter les trois animaux et leurs cavaliers. Des écureuils sautaient dans les arbres environnants, en poussant des cris de protestation envers ces intrus qui troublaient l'ordre des choses et la paix des êtres vivants sur ces terres. Des chauves-souris volaient au-dessus de leurs têtes, tandis que les papillons de nuit et les moustiques s'affolaient. De temps à autre, un hibou planait au ras de l'herbe, marquant la chasse nocturne habituelle, à la recherche de rongeurs ou d'autre nourriture.

— Nous sommes en sécurité ici, décréta Matei, en remarquant qu'ils étaient entourés par d'énormes ronces qui formaient une sorte de fortification naturelle haute et impossible à franchir. Je suis convaincu que personne ne connaît cette cachette. Qu'il aurait été bon de pouvoir allumer un feu... Il nous aurait protégés de ces insectes insupportables, ajouta-t-il en frappant son bras gauche qui se faisait attaquer par un moustique affamé.

— Rien ne peut nous empêcher, répondit Maïa avec un sourire complice. Apportez-moi quelques brindilles sèches et je m'en occupe, continua-t-elle en adressant un clin d'œil à son frère.

Pendant que les garçons cherchaient du bon bois pour allumer un feu, Maïa préparait un endroit convenable au milieu de la pleine, en entassant toutes les feuilles tombées au sol, pour éviter la propagation des flammes. Puis, elle ramassa de la mousse sèche au pied des arbres, quelques morceaux d'écorce de bouleau et deux ou trois plumes tombées à la suite d'un combat d'oiseaux. Tout cela réuni aux feuilles séchées faciliterait sa mission d'allumer le feu.

Dès que les garçons eurent apporté les branches qu'ils avaient trouvées et qu'ils les eurent disposées en forme de pyramide, Maïa rangea tout ce qu'elle avait ramassé à sa base. Au moment où elle fut sûre que tout le monde la regardait, la fille sortit le briquet qu'ils avaient ajouté au dernier moment à leur arsenal d'objets du futur. En un claquement de doigts, une flamme sortit du petit objet, laissant Matei et Jacob sans voix. Ce dernier se frotta les yeux, totalement éberlué.

— Sorcellerie ! s'exclama le garçon, qui avait l'habitude d'attribuer à la magie presque tout ce qu'il ne pouvait pas expliquer.

Il est vrai que la profession de sa mère avait joué un rôle important dans sa culture ésotérique.

Amusée, Maïa retira son doigt de la gâchette du briquet et la flamme disparut miraculeusement. Elle répéta le geste à plusieurs reprises au grand étonnement des deux jeunes gens du XVIII^e siècle, s'approchant d'eux pour les convaincre que la lumière qui

en sortait était bien du feu.

— C'est un briquet, expliqua Maïa avec enthousiasme. Il sera inventé dans plus de cent ans. Cela nous aidera à enflammer rapidement les branches que vous m'avez apportée.

Ils se blottirent tous autour du feu, qui non seulement les protégeait des essaims d'insectes, mais leur procurait également lumière et chaleur. La différence de température entre la journée, où ils pouvaient à peine respirer et où la sueur mouillait complètement leurs vêtements, et la fraîcheur de la nuit, était impressionnante. Ils avaient sorti quelques morceaux de viande séchée, que Sfidania avait emballés dans une sorte de serviette en cuir, puis ils placèrent trois croûtons de pain sec près des braises. Ils avaient tous connu des repas plus copieux, mais à ce moment-là, il ne leur restait qu'à partager les dernières miettes de nourriture autour de la flamme dorée du feu.

Engourdis par la fatigue et le manque de sommeil, ils s'allongèrent sur le sol et s'endormirent presque instantanément. Seul Jacob était en train de préparer son épée et son arc.

— Tu fais quoi, petit ? l'interpella Sasha, remarquant qu'il s'était assis sur une bûche, les yeux rivés sur le couloir qu'ils avaient fabriqué plus tôt.

— Ces bois ne sont rien d'autre que le nid des bêtes sauvages et des voleurs. Je monte la garde. Je veillerai sur vous et sur le feu, répondit Jacob d'une voix purement enfantine.

— Hum, tu es vraiment très courageux, mon ami ! félicita Sasha, amusé par son explication. Laisse-moi dormir un tout petit peu, puis réveille-moi ! Ce sera à mon tour de vous garder !

Jacob hocha la tête et lui tourna le dos, regardant la forêt devenue désormais noire, pendant que ses nouveaux camarades étaient déjà tombés dans un profond sommeil.



Quelque part en Valachie, le 26 juillet 1713

Le jour se levait à peine quand Sasha les réveilla en fredonnant une ballade de son village natal.

— Il est temps de partir, annonça-t-il dès que tous ses camarades furent debout.

Encore étourdis par le sommeil, ils essayèrent de comprendre où ils se trouvaient et pourquoi ils devaient s'éveiller si tôt. La fatigue qui s'était accumulée ces derniers temps avait commencé à laisser des traces. Cela faisait quasiment une semaine qu'ils étaient à cheval à longueur de journée, raison pour laquelle ils souffraient tous de maux de dos et de courbatures.

— Nous devons absolument trouver le Lac des Sânziene cette nuit, déclara Sasha. Autrement, tout ça n'aura servi à rien.

— Il faut qu'on descende jusqu'au lit de la rivière et à partir de là, nous continuerons sur le chemin de la diligence, comme nous l'avons décidé, marmonna Maël en refoulant un bâillement. Nous nous arrêterons à la première auberge et nous demanderons comment faire pour atteindre le lac.

Quelques secondes plus tard, il leur fit signe de s'approcher des mûriers.

— Vous savez que nous n'avons plus de nourriture, continua le garçon. Mangez autant que vous le pouvez, dit-il en désignant les appétissants fruits noirs encore couverts par la rosée du matin, qui brillaient dans la lumière du soleil.

Ils chevauchèrent jusqu'à midi le long du ruisseau cristallin, dont le bruit sourd des vaguelettes se brisant contre les pierres qui émergeaient par endroits de son lit, accompagnait leur périple.

La chaleur était bien plus forte que les jours précédents et les arbres tendaient à se raréfier. Les cinq jeunes gens se sentaient désormais au bout de leurs forces. Fatigués,

affamés et brûlés par le soleil, ils décidèrent de s'arrêter quelques minutes pour se rafraîchir dans l'eau dont les flots limpides les tentaient.

Ils laissèrent les chevaux pâturer et se dépêchèrent d'étancher leur soif. Matei remplit à nouveau leurs gourdes en peau de taureau, tandis que Maël, Maïa et Sasha se jetèrent dans les ondes fraîches en sautillant parmi les rochers, jusqu'au milieu de la rivière où l'eau leur arrivait à peu près à la taille. Ils s'immergèrent complètement, puis nagèrent, s'éclaboussèrent et s'amusèrent comme des fous, à la grande surprise de Matei et Jacob, qui leur faisaient des signes désespérés pour les inciter à sortir du ruisseau.

— Allez ! Venez, vous baigner ! leur cria Maël, se délectant de la fraîcheur qui l'avait enveloppé les dernières minutes.

— Mais vous êtes complètement fous ! Vous voulez tomber malades ? Sortez de là immédiatement ! s'écria Jacob, inquiet.

Quelques minutes plus tard, les trois amis les rejoignirent sur la rive et furent surpris de constater que pendant tout ce temps, Matei avait cueilli une grande quantité de poires sauvages et les avait apportées au bord de la rivière. Elles étaient petites et tellement âpres qu'ils faisaient des grimaces à chaque bouchée. La faim leur piquait le ventre depuis plusieurs heures.

— Ma bouche est complètement sèche, fit Sasha d'un ton léger.

— La mienne aussi, confirma Maïa, mais au moins nos ventres sont pleins, continua-t-elle sur le même ton badin.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venus avec nous dans l'eau ? demanda Maël en se léchant les doigts comme s'il venait d'avalier le goûter le plus savoureux de sa vie.

— Parce que l'eau nous rend malades. Ma mère dit qu'il faut éviter de se laver car l'eau peut pénétrer à travers la peau, permettant ainsi aux maladies de s'y installer, expliqua Jacob avec évidence. Tu ne le savais pas ? Vous voyez cette croûte noire ? poursuivit-il en tendant le bras vers ses compagnons qui le regardaient, perplexes. Cette couche me protège des maladies. Si je me lave, elle disparaîtra et la lèpre pourrait atteindre ma peau. Et puis, l'eau coûte très cher, dit souvent ma mère !

Maïa éclata de rire de façon incontrôlable. Puis, elle regarda Matei.

— Tu ne te laves pas non plus ? demanda-t-elle, étonnée, en inspectant l'épiderme du jeune homme.

— Effectivement, les docteurs nous apprennent que les enfants ne doivent pas se baigner, il faut seulement les essuyer avec un chiffon humide. Néanmoins, moi, que j'y ai droit ou non, je me lave tous les deux ou trois mois et je mouille même mes cheveux une fois par an. Parfois, j'entre aussi dans la rivière près de la forteresse, répondit fièrement Matei, comprenant que ces croyances et coutumes étaient dépassées au siècle d'où venaient ses trois nouveaux amis.

— Ça explique les odeurs de la ville, murmura Maël à l'oreille de sa sœur, en éclatant de rire face aux révélations des deux camarades.

Maïa lui donna un coup de coude dans les côtes pour qu'il se taise. Elle expliqua

alors à Matei qu'à l'avenir, les gens se laveraient jusqu'à deux ou trois fois par jour, que l'eau arriverait seule par un tuyau et que presque tous les habitants des villes et villages auraient de l'eau à disposition.

— L'eau ne transporte en aucun cas des microbes, poursuivit-elle, amusée par leur témoignage.

Elle leur parla ensuite de l'hygiène, de l'invention du savon et du dentifrice, mais aussi des bienfaits que ces habitudes auront à l'avenir sur les personnes, allant jusqu'à prolonger la durée de vie et réduisant les risques d'infection. Un discours qu'ils écoutèrent avec beaucoup d'attention et d'étonnement.

Soudain, ils furent interrompus par une voix rauque provenant de l'arrière d'un arbre touffu, dont la gigantesque couronne qui venait s'étaler au sol pouvait cacher un cheval et son cavalier.

— Hé ! Hé ! Hé ! Qu'avons-nous ici ? rigola l'homme en sortant de sa cachette.

Les jeunes gens eurent un sursaut et se ruèrent vers leurs fusils.

— Calmez-vous les boyards ! Si je voulais votre mort, il n'y aurait déjà plus personne à qui parler à cet instant.

L'homme, dont l'âge était difficile à deviner à cause des mèches qui tombaient sur son visage et se mêlaient à une barbe extrêmement négligée, les fixait à l'aide du guidon de son revolver.

— Restez calmes ! poursuivit-il doucement en s'approchant du groupe. Où voyagez-vous ?

— Nous allons au Lac des Sânzienne, répondit Matei après un moment de réflexion.

— Hum... Mais qu'est-ce que vous cherchez là-bas ? Cela faisait longtemps que je n'avais pas entendu quelqu'un vouloir s'approcher de ce foutu endroit.

Les cinq compères le dévisagèrent avec confusion, ne sachant quoi répondre. Leur histoire était invraisemblable, l'homme ne l'aurait jamais crue. Ils choisirent le silence.

— Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas mes affaires. Mais si vous voulez un conseil amical : tenez-vous loin de ce lac !

— Savez-vous où il se trouve ? demanda Maïa, pleine d'espoir.

— Bien sûr que je le sais.

— Est-ce encore loin ?

— Une poste²⁰, plus ou moins.

— Pouvez-vous nous dire comment faire pour nous y rendre ? continua-t-elle.

— Et pourquoi le ferais-je ? demanda l'homme, les yeux plissés et le menton relevé. Qu'avez-vous à me donner en retour ? Avez-vous de l'argent ? Toute information se paie. Ne le saviez-vous pas ? questionna-t-il, décelant de l'étonnement sur leurs visages.

— Mais nous n'avons pas d'argent, balbutia la jeune fille.

— Au revoir alors, lança-t-il, en tirant son cheval par la bride pour opérer un demi-tour.

— Attendez ! Attendez ! Nous n'avons pas d'argent, mais nous avons quelque chose qui pourrait vous intéresser, tenta Maïa en se mettant debout.

Elle fouilla dans son sac et sortit le briquet qu'elle avait utilisé la veille. L'homme, piqué par la curiosité, se tourna vers elle et s'approcha pour étudier l'étrange objet.

— C'est un briquet. Il peut rapidement allumer un feu n'importe où. C'est la dernière mode à Paris, mentit-elle.

Maïa se pencha et ramassa une feuille tombée par terre. Puis, elle relâcha la gâchette et la flamme alluma instantanément la feuille morte. L'homme écarta les paupières qui gênaient sa vue et se frotta les yeux, sceptique :

— Comment dis-tu que cette chose s'appelle ?

— Un briquet, répondit Maïa en le lui tendant.

L'homme hésita un instant. Il le prit finalement dans ses mains crasseuses et tenta de l'allumer, sans succès.

Maël sourit, s'approcha et lui expliqua son mode de fonctionnement à plusieurs reprises. Une expression de surprise mêlée de méfiance et de satisfaction éclaira le visage du paysan, lorsqu'il parvint, après plusieurs tentatives infructueuses, à obtenir la flamme tant désirée. Il le cacha alors sous ses vêtements puis caressa sa barbe grise :

— Vous allez continuer sur la route de la diligence jusqu'à l'Auberge Grecque. Vous la reconnaîtrez facilement car elle se trouve au carrefour d'importantes routes commerciales : la route des tonneaux, de la cire et du miel. Les marchands grecs s'y arrêtent souvent pour assouvir leur faim et échanger leurs bêtes. C'est de là que vient son nom. Bref, juste après l'auberge, vous entrerez dans le village de Drăgănești. Il vaudrait mieux ne pas le traverser, car vous pourriez attirer l'attention des malfaiteurs. Vous n' imaginez même pas le nombre de hors-la-loi qui rôdent par ici. Je vous conseille de l'éviter. Après le village, tournez immédiatement à gauche et continuez sur le chemin qui s'ouvrira devant vous, jusqu'à ce que vous vous trouviez devant une grande rivière qu'il vous faudra traverser. Si vous arrivez jusque-là, prenez le bateau et descendez sur l'autre rive. Là, vous y serez presque. Vous continuerez à avancer tout droit jusqu'à atteindre une forêt tellement dense qu'il fait nuit en plein jour. Au cœur de cette forêt se trouve le lac sans fond, celui que vous recherchez. Mais êtes-vous vraiment sûrs de vouloir vous y rendre ?

Les jeunes gens hochèrent la tête sans dire un mot. Il était vrai que l'itinéraire décrit par le guide improvisé n'avait rien de captivant.

— Le lac serait hanté par des sorcières et des fantômes, dit-on. Mais faites comme bon vous semble. Moi, je me tire ! Ah... J'allais oublier ! Dans cette forêt, les chevaux ne peuvent pas pénétrer. Il vous faudra y aller à pied. Bonne journée les gars ! fit l'homme en donnant un coup de pied à son étalon, avant de disparaître dans les bois.

— Nous n'avons pas de temps à perdre ! Allons-y ! décréta Maël en se dirigeant vers son cheval, suivi de Matei et des autres camarades de voyage.

Ils galopèrent jusqu'à ce que les chevaux fussent fatigués, puis trottèrent, et enfin, près de l'Auberge Grecque, ils se mirent à avancer au pas. Ils contournèrent Drăgănești comme conseillé par le mystérieux guide, puis, au carrefour suivant, ils tournèrent à gauche sur un chemin étroit et poussiéreux.

— Tu n'aurais pas dû lui donner ce briquelet, cria Matei à la fille.

— Bri-quet. Bri-quet le corrigea Maïa en riant et en insistant sur chaque syllabe. Si je ne le lui avais pas donné, nous n'aurions jamais trouvé cette route, justifia-t-elle avant de pousser son cheval pour passer en tête de file, laissant le fils du voïevode à la prononciation de ce mot étrange.

Soudain, un puissant coup de feu vint briser le silence qui s'était installé depuis quelques minutes, traversant la forêt comme un coup de tonnerre, suivi de sifflements, de cris, de trots et de hennissements de chevaux.

Les cinq amis s'arrêtèrent, pris de panique, et regardèrent dans la direction d'où venait le vacarme.

Au sommet de la colline, plusieurs silhouettes hostiles de cavaliers se découpaient dans le contrejour.

— Ce sont les hommes du Capitaine, cria Matei. Fuyez !

Son étalon hennit plusieurs fois et se dressa sur ses jambes arrière. Effrayé par le chahut, il se tortillait pour tenter de se libérer du fardeau qu'il portait sur son dos.

Jacob tira son cheval dans le sens inverse et galopa en direction du village qu'ils venaient de contourner, suivi de près par Maïa et Sasha.

— Vite ! À l'Auberge Grecque ! cria la fille en tournant la tête pour s'assurer que son frère et Matei les suivaient.

À l'époque, les auberges constituaient l'un des endroits les plus sûrs, car les francs-tireurs²¹ assuraient jour et nuit la bonne tenue des échanges et la protection des marchands qui sillonnaient ces routes.

Cependant, Matei et Maël continuèrent leur chemin, traversèrent un ravin et galopèrent vers la destination convenue, se séparant ainsi de leurs camarades. Les quatre bandits dévalèrent la pente pour les rattraper. Ils décidèrent de suivre les deux garçons, les considérant comme une proie bien plus facile, seuls au cœur de la forêt.

Matei et Maël avançaient sans se retourner, trop occupés à éviter les branches qui s'interposaient sur leur chemin, menaçant de les décapiter ou de leur arracher les yeux.

Une sorte de tunnel naturel dessiné par les épaisses couronnes de deux arbres, dont les branches bien garnies se rejoignaient pour former comme un repaire, attira l'attention de Matei qui arrêta brusquement son cheval pour s'y cacher. La végétation dense et les hautes herbes camouflaient parfaitement les jambes de l'animal. Ainsi, la bande de malfaiteurs passa à côté d'eux sans les remarquer.

— Allons les chercher, chuchota Maël.

— Chuttt ! Attends-moi ici ! répondit le fils du voïevode à voix basse.

Matei descendit sans faire un bruit et se dirigea sur la pointe des pieds vers le chemin de terre, essayant d'aiguiser ses sens pour s'assurer que les bandits s'étaient suffisamment éloignés. Il revint quelques instants plus tard et fit signe à Maël de mettre pied à terre également.

— Nous ne pouvons pas retourner les chercher, souffla-t-il. Mais ne t'inquiète pas, je suis sûr qu'ils nous attendront à l'Auberge Grecque. Ils y seront en sécurité. Nous n'avons pas le temps de rebrousser chemin. C'est presque le soir et nous n'avons même pas atteint la rivière. Nous sommes déjà bien assez en retard, poursuivit le fils du voïevode.

Maël le regarda, horrifié par ses propos.

— Nous avons la cape et la poudre d'or, dit-il en désignant la besace suspendue à la selle du cheval, qui contenait l'arsenal nécessaire pour mener à bien leur mission. Tout ce qu'il nous reste à faire, c'est d'arriver au lac au plus vite et de trouver l'incantation, avant que la cape ne perde ses pouvoirs magiques. Nous récupérerons les autres à notre retour, consola Matei en lui tapotant affectueusement l'épaule.

Maël savait que son ami avait raison, mais l'idée d'abandonner sa sœur dans les forêts vierges du XVIII^e siècle, poursuivie par une horde de sauvages, le terrifiait.

Le bruit des sabots qui approchaient à nouveau le convainquit que c'était la bonne décision. Ils attendirent, immobiles, dans leur cachette de fortune jusqu'à ce que les hors-la-loi soient passés, s'éloignant en direction du village. Quand finalement le silence retomba, les deux garçons sortirent et galopèrent vers la rivière aussi vite que l'animal le pouvait. Fatigués, affamés et endoloris, les jeunes gens arrivèrent sur la rive du fleuve bien après le coucher du soleil. Ils virent au loin la silhouette du nautonier²², un vieil homme bossu aux cheveux et à la barbe d'un blanc cotonneux. L'homme, qui venait de terminer sa journée de travail, s'apprêtait à partir.

— Bonsoir, salua Matei, à bout du souffle.

— Bonsoir à vous mes très chers, répondit l'homme. Quel bon vent vous amène par ici ?

— Nous devons traverser la rivière ce soir ! C'est une question de vie ou de mort ! poursuivit le fils du voïevode après avoir repris un peu de force.

— Hum, à cette heure-ci ? Je me préparais à rentrer chez moi car ma femme m'attend. Mais si vous payez bien...

Matei et Maël restèrent perplexes. Il ne leur était pas venu à l'esprit qu'ils auraient besoin d'argent pour la traversée. Les deux garçons se regardèrent, ne sachant quoi répondre.

— Eh bien, si vous n'avez même pas d'argent, alors... conclut le nautonier. Je m'en vais.

— Non ! Non ! Attendez ! fit Matei, s'accrochant au bras de l'homme. Nous n'avons pas d'argent, mais j'ai ça.

Il fouilla dans ses vêtements et en fit émerger une médaille d'or représentant le voïevode Constantin Brâncoveanu. Le portrait montrait le souverain de profil avec un

Les yeux de l'homme s'écarquillèrent à la vue du métal précieux. Il avait appris que le voïevode de Valachie avait fait frapper des pièces d'or pour célébrer les vingt-cinq ans de son règne, malgré l'interdiction posée par l'Empire Ottoman, selon laquelle les vassaux²³ n'avaient pas le droit de posséder leur propre armée ou leur monnaie.

— Où as-tu trouvé ce trésor, mon garçon ? demanda le vieil homme intrigué, se redressant pour le regarder droit dans les yeux.

— Je m'appelle Matei Brâncoveanu. Je suis le plus jeune fils du Voïevode de Valachie, se présenta-t-il d'un ton solennel.

L'homme s'inclina jusqu'au sol. Matei plaça la médaille dans la paume du nautonier, puis referma son poing noueux de ses deux mains :

— Prends cette pièce. Aide-nous à traverser la rivière et attends-nous sur l'autre rive jusqu'à l'aube.

— C'est trop, Monseigneur, c'est trop ! répéta le vieillard les larmes aux yeux, conscient que la somme offerte par le jeune homme représentait une fortune.

— Ma médaille en échange de ton aide, répéta Matei.

Finalement, le batelier accepta et, quelques dizaines de minutes plus tard, les deux hommes déposèrent l'autre côté de la rivière. Il les laissa ainsi, en leur souhaitant bonne chance dans cette expédition dont les jeunes gens avaient refusé de parler.

Il était minuit passé lorsque Matei et Maël atteignirent la lisière de la forêt. Ils descendirent de leur destrier, l'attachèrent à l'abri pour que personne ne le remarque et marchèrent en direction du Lac des Sânziene, à travers les ronces qui se dressaient sur leur chemin. La manque de nourriture et l'épuisement dont ils souffraient rendait leur progression bien plus difficile qu'ils ne l'auraient soupçonné. Ils avancèrent aveuglément vers le cœur de la forêt. Seule, la lune les accompagnait, envoyant de temps à autre une lueur timide parmi les cimes touffues des arbres séculaires. Les secondes se transformèrent en minutes, et les minutes devinrent des heures. Ils ne savaient plus depuis combien de temps ils s'étaient séparés du nautonier, ni combien de temps il leur restait. Ils ne visualisaient à présent que leur unique objectif : atteindre le Livre des Ténèbres le plus rapidement possible.

Soudain, la forêt s'ouvrit sur une clairière au milieu de laquelle s'étendait le fameux lac. L'eau tremblait en milliers de petites vagues et la lune projetait à la surface une ligne argentée qui donnait à l'endroit une allure magique.

Maël eut immédiatement une impression de déjà-vu. Il posa rapidement la besace sur le tapis d'herbe, sortit la corne de bison qui contenait la poudre d'or puis la tendit à Matei.

— Étale cette poussière du mieux que tu peux sur la surface de l'eau.

Il se para alors de la cape et attendit. Comme un an auparavant, le lac se mit à trembler et à gronder, les vagues montèrent, et de ses profondeurs un rocher s'éleva au-

dessus du niveau de l'eau. Sur le rocher, enfermés dans la même boîte en or depuis toujours, se trouvait le Livre des Ténèbres.

Après avoir soufflé la poudre d'or sur le lac, Matei s'était réfugié derrière un arbre et regardait, hébété, cette scène à peine croyable.

Il n'avait jamais cru aux charmes, à la sorcellerie ou à la magie, mais à ce moment-là, il était témoin d'un événement qui dépassait tout raisonnement logique. Il se trouvait au milieu d'une forêt, en compagnie d'un jeune homme du XXI^e siècle qui portait une cape enchantée, dotée du pouvoir de le rendre invisible.

Douze silhouettes se tenaient immobiles autour du lac, comme des statues de pierre. C'étaient les Prêtresses des Ténèbres qui gardaient le trésor des profondeurs. L'une des douze sorcières s'éleva dans les airs et se dirigea vers le Livre. Au moment où elle l'ouvrit, une lumière dorée jaillit de l'intérieur comme un phare dans la nuit, projetée vers les hauteurs du ciel. Ce ne fut qu'alors que le fils du voïevode se rendit compte que son ami n'était plus avec lui. Il l'appela en chuchotant, mais ne reçut aucune réponse.

Pendant ce temps, Maël, qui était passé inaperçu parmi les Douze Prêtresses, feuilletait les pages d'or à la recherche de l'incantation que Sfidania leur avait demandée. Le Livre commençait par une longue série de conjurations, de dessins et de formules magiques indéchiffrables. S'en suivait un nombre impressionnant d'incantations et de sortilèges pour chasser les démons, soigner diverses maladies ou gagner le cœur de son bien-aimé. Le garçon tourna rapidement les pages à la recherche de l'incantation dont il avait besoin, mais sans succès. Il était presque arrivé à la fin du Livre. Ses mains transpiraient, ses jambes tremblaient et son cœur battait tellement fort qu'il avait l'impression d'entendre les pulsations assourdissantes dans sa poitrine.

Soudain, son regard fut attiré par un dessin en forme de sablier ouvert aux deux extrémités, qui symbolisait le passage du temps.

— Le trou de ver²⁴, murmura le garçon.

Le battement de son cœur s'accélérait de plus en plus, le poussant à la limite de l'évanouissement.

Il sut tout de suite qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait. Passionné d'astronomie, Maël avait passé une grande partie de son enfance à étudier cette science fascinante, découvrant ainsi la théorie d'Einstein, selon laquelle il est possible de traverser le temps et l'espace à travers un tunnel intergalactique.

Deux phrases latines étaient inscrites en haut et en bas du sablier :

« Carpe Diem

Hic et nunc

Tempus fugit

Un sifflement discret le ramena à la réalité. Il tourna la tête en direction du bruit, mais il ne vit rien, même si la nuit commençait à lever délicatement son vélum. Il relut l'incantation et entendit à nouveau le sifflement, mais cette fois-ci plus strident. Désormais, il n'eut plus aucun doute. Ce ne pouvait être que Matei. Il regarda ses mains tremblotantes et remarqua qu'elles devenaient visibles. Le jeune homme baissa les yeux et réalisa que ses orteils faisaient progressivement de même. Maël hésita un instant, puis décida d'emporter la page du Livre par peur d'oublier l'incantation et aussi pour avoir une trace écrite à donner aux autres au cas où lui arriverait quelque chose sur le chemin du retour.

Un bruit fracassant fit trembler la forêt et les vagues commencèrent à monter pour englober le rocher sur lequel se trouvait le Livre des Ténèbres au moment précis où le garçon arracha la feuille. Tout à coup, la lumière dorée qui le surplombait s'éteignit et le Livre se referma comme par magie. Le cœur du jeune homme menaçait de sortir de sa poitrine et ses pensées n'étaient plus rationnelles. La peur s'était emparée de lui et ses mouvements étaient devenus machinaux. Les Douze Prêtresses se mirent à tourner autour du Livre en émettant des chuintements sinistres, affolées et désorientées. Maël se roula alors en direction de son ami qui l'attendait, horrifié, derrière le chêne.

— Cours ! Cours aussi vite que possible ! cria Maël dès qu'il fut à son niveau.

Ils avançaient à tout vitesse et à l'aveugle l'un derrière l'autre, se frayant un chemin à mains nues. Un autre rugissement assourdissant les submergea et un vent fort s'éleva de nulle part.

Matei lui attrapa le bras, terrifié :

— Qu'est ce qui se passe ? cria-t-il d'une voix étranglée par l'effort et par la peur.

— Les Douze Prêtresses... ne te retourne pas ! ordonna Maël, accélérant plus encore.

Dans leur course effrénée, des épines se coincèrent dans leur peau. Pas un centimètre carré ne resta indemne. Les hautes herbes les giflaient sur tout le corps comme le fouet d'un bourreau infligeant d'affreuses peines corporelles à ses condamnés, tandis que les jeunes fougères formaient des véritables pièges en s'enroulant autour de leurs jambes.

Tout à coup, le fils du voïevode trébucha et tomba, disparaissant sous les ronces.

— Matei ! Matei ! Où es-tu ? hurla Maël désespéré.

— Va-t'en ! Sauve-toi ! cria-t-il. Ma jambe est bloquée.

Cependant, le garçon se précipita en direction de son ami et commença à tirer de toutes ses forces sur le pied de Matei.

Le vent s'intensifia pour devenir aussi puissant qu'une tempête, et Maël sentait approcher le souffle des sorcières. Il savait qu'elles n'étaient plus très loin ; le souvenir de l'expérience vécue un an auparavant revint au galop. Dans un dernier effort, après avoir lutté pendant une poignée de secondes qui lui parurent une éternité, il parvint à

retirer la cheville de Matei de l'emprise qui le retenait captif, puis il le tira par la main, le soulevant à une vitesse invraisemblable. Néanmoins, le fils du voïevode qui avait perdu sa chaussure avait du mal à marcher et l'avancée devint encore plus pénible. Voyant un tronc d'arbre couché au sol, Maël le poussa derrière et lui fit signe de s'allonger.

Les Douze Prêtresses avaient gagné du terrain et s'approchaient dangereusement d'eux. Ce n'était qu'une question de secondes avant qu'elles ne les rattrapent. Maël dénoua sa cape et la lança au vent pour les distraire. Celle-ci s'envola comme un avion de papier au-dessus des faîtes des arbres, tourbillonnant dans les hauteurs du ciel. Son action eut le résultat escompté. Les sorcières se précipitèrent autour du mystérieux objet volant. Au moment où elles le touchèrent, les Prêtresses comprirent qu'un piège leur avait été tendu.

— Le Livre des Ténèbres ! hurla l'une d'elles d'une voix gutturale qui semblait venir tout droit des tréfonds de la Terre. Elle tourna brusquement la tête vers le Lac des Sânzienne, et partit comme un éclair dans cette direction. Les autres la suivirent de près dans un vacarme effrayant de rugissements, de cris et de frémissements retentissants.

Maël et Matei restèrent immobiles quelques dizaines de minutes pour reprendre leur souffle et calmer le tremblement de leurs jambes.

Le silence revenait sur la forêt hantée au fur et à mesure que les Prêtresses s'éloignaient et que le soleil envoyait ses premiers rayons se baigner dans la rosée cristalline, qui ornait chaque feuille, chaque brin d'herbe et chaque fleur, marquant ainsi le début d'un nouveau jour.

**

Maël et Matei virent le batelier, assis, le dos courbé à l'ombre d'un noyer, tapant avec un caillou dans la coque dure de quelques fruits ramassés par terre. Il avait perdu tout espoir de revoir un jour les deux garçons, mais par loyauté envers le fils du Voïevode Brâncoveanu, il avait décidé de les attendre jusqu'au soir. L'homme poussa un soupir de soulagement lorsqu'il remarqua deux silhouettes sortir de l'épaisse forêt et s'approcher du bord de l'eau. Le nautonier ne les avait pas reconnus immédiatement, à cause du sang séché sur leurs visages, des chardons qui s'étaient emmêlés dans leurs cheveux et des vêtements quasi complètement déchirés, qui cachaient difficilement leurs corps. Ils ressemblaient davantage à des bandits qu'à des boyards.

Tous les trois traversèrent la rivière et le vieil homme décida de les accompagner jusqu'à l'Auberge Grecque, se servant de sa notoriété comme d'un bouclier de protection.

Ils y trouvèrent Maïa, Sasha et Jacob comme ils s'en doutaient, meurtris par la peur et rongés par les doutes. La jeune fille avait réussi à troquer²⁵ le collier et la bague en or qu'elle avait apportés du futur, contre une cariole avec cocher qui allait les conduire d'abord chez Sfîdania, puis dans la forêt près de la Cour royale de Târgoviște, là où se trouvait L'Arbre du Temps, leur porte d'entrée dans le XXI^e siècle.

À SUIVRE...

- 20 Distance entre deux relais de chevaux, étape pour le transport des voyageurs et du courrier, équivalente à 20 km.
- 21 Combattants ne faisant pas partie d'une unité régulière.
- 22 Personne qui conduit une embarcation, une barque.
- 23 Vassal : personne ou État dépendant d'une autre personne ou d'un autre État. Soumis.
- 24 Théoriquement, un trou de ver forme un raccourci à travers l'espace-temps.
- 25 Échange direct d'un bien contre un autre.

Achevé d'imprimer en Europe en 2021

Pour les éditions La Gauloise

Dépôt légal 2021

N° ISBN : 978-2-38353-006-0